Avertissement

Cet ouvrage a été numérisé puis sauvegardé au format PDF « avec image sur le texte ». En cas d'exportation de certains passages vers un traitement de textes, il est donc possible qu'apparaissent les mauvaises interprétations du logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR).

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE JUSTIN

EXTRAITE DE TROGUE POMPÉE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR JULES PIERROT

PROVISEUR DU COLLÈGE ROYAL DE LOUIS-LE-GRAND

ET PAR E. BOITARD

TOME SECOND.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXXIII.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE JUSTIN.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE JUSTIN

EXTRAITE

DE TROGUE POMPÉE.

LIVRE XVIII.

I. Pyrrhus, roi d'Épire, pressé par une nouvelle députation de Tarente, et par les prières des Samnites et des Lucaniens qui avaient aussi besoin de secours contre les Romains, cédant moins d'ailleurs aux vœux de ces peuples supplians, qu'à l'espoir de conquérir l'Italie, s'engage à leur conduire une armée [1]. Déjà porté à cette expédition, l'exemple de ses aïeux acheva de l'y entraîner. Il craignait de rester au dessous de son oncle Alexandre, qui avait défendu cette même Tarente contre les Brutiens; ou de montrer moins d'audace qu'Alexandre-le-Grand, qui avait subjugué l'Orient en portant ses armes si loin de ses états. Il confie donc la garde de son royaume à Ptolémée, son fils, âgé de quinze ans, et débarque son armée au port de Tarente, conduisant avec lui Alexandre et Helenus, ses plus jeunes enfans, pour charmer l'ennui d'une guerre si lointaine. Instruit de

son arrivée, et pressé de le combattre avant qu'il ait reçu les secours de ses alliés, le consul romain Valerius Lévinus se hâte de lui présenter la bataille. Malgré l'infériorité du nombre, le roi n'hésita point à l'accepter. Les Romains avaient déjà l'avantage, quand l'aspect des éléphans, qu'ils ne connaissaient point encore, les frappa d'un soudain effroi, et les mit bientôt en fuite : les Macédoniens dûrent à un monstre nouveau d'arracher la victoire à leurs vainqueurs. Mais elle coûta cher aux ennemis. Pyrrhus fut blessé grièvement, et perdit une partie de son armée : il eut plus à se glorifier qu'à se réjouir de son triomphe [2]. Ce premier succès lui ouvrit les portes d'un grand nombre de villes. On vit entre autres les Locriens, embrassant le parti de Pyrrhus, lui livrer la garnison romaine. Le roi renvoya sans rançon deux cents soldats romains ainsi tombés en son pouvoir, pour que Rome connût sa générosité, comme elle avait éprouvé sa valeur. Peu de jours après [3], l'armée des alliés s'étant unie à lui, il livre une deuxième bataille où il obtint le même succès qu'à la première.

II. Cependant Magon, envoyé par Carthage avec cent vingt vaisseaux pour secourir les Romains, se présente au sénat, annonçant « que les Carthaginois n'avaient pu voir sans colère un monarque étranger porter la guerre au sein de l'Italie : qu'ils l'avaient donc envoyé pour opposer en faveur de Rome, aux attaques des armes étrangères, l'appui d'un secours étranger. » Le sénat rendit grâces à Carthage, et refusa ses secours. Mais bientôt Magon, en rusé Carthaginois, vient secrètement trouver Pyrrhus, comme s'il voulait traiter de la paix au

nom de Carthage, mais pour étudier, en effet, ses projets sur la Sicile, où on le disait appelé. Car les Carthaginois n'avaient offert des secours aux Romains que pour retenir Pyrrhus en Italie, en y prolongeant la guerre, et l'empêcher de passer en Sicile. Cependant Fabricius Luscinus, député par le sénat romain, avait conclu la paix avec le roi. Envoyé par Pyrrhus, Cinéas vint à Rome avec de riches présens, pour faire ratifier le traité; il n'y trouva personne dont la porte s'ouvrît à ses dons. Les Romains se signalèrent encore vers cette époque par un semblable exemple de désintéressement. Des ambassadeurs, envoyés en Égypte par le sénat, avaient refusé les magnifiques présens que leur offrait Ptolémée : quelques jours après, invités à sa table, on leur présenta des couronnes d'or : ils les acceptèrent par respect; mais le lendemain, ils en ornèrent les statues du roi. Cinéas vint annoncer à son maître qu'Appius Claudius avait fait rejeter la paix. Interrogé « sur ce qu'il pensait de Rome, » il répondit « qu'il avait cru voir une ville de rois. » Bientôt la Sicile entière, sans cesse désolée par les armes des Carthaginois, fait offrir l'empire à Pyrrhus, qui, laissant à Locres son fils Alexandre, et ayant placé de fortes garnisons dans les villes de son parti, fait passer son armée en Sicile.

III. Puisque j'ai parlé de Carthage, je dois dire quelques mots sur son origine, et remonter même à l'histoire des Tyriens, dont les désastres ne furent pas moins déplorables. Les Tyriens sont issus des Phéniciens, qui, forcés par un tremblement de terre d'abandonner le sol de leur patrie, vinrent s'établir d'abord près du lac As-

syrien, et plus tard sur le rivage de la mer. Ils y fondèrent une ville qu'ils nommèrent *Sidon*, parce que le poisson abondait dans ces parages : car Sidon, en langue phénicienne, signifie poisson. Long-temps après, le roi d'Ascalon ayant pris leur ville, ils s'embarquèrent et allèrent fonder la ville de Tyr, un an avant la chute de Troie. Long-temps harcelés par les Perses, ils restèrent enfin vainqueurs; mais leurs forces étaient épuisées, et ils subirent les plus indignes violences de la part de leurs nombreux esclaves. Ceux-ci conspirent, égorgent leurs maîtres, et avec eux tous les hommes libres; ils s'emparent de leur ville et du gouvernement, occupent les maisons et épousent les veuves de leurs maîtres; sans être libres eux-mêmes, ils donnent le jour à une postérité libre.

Parmi tant de milliers d'esclaves, un seul, d'un caractère plus doux, se laissa toucher aux malheurs de son vieux maître et du jeune fils de celui-ci : loin de les traiter avec cruauté, il ne sentit pour eux qu'une tendre pitié; il répandit donc le bruit de leur mort, et les cacha à tous les regards. Bientôt les esclaves délibèrent sur le sort de l'empire, et décident de nommer roi, comme le plus agréable aux dieux, celui d'entre eux qui le premier aurait aperçu le soleil levant. Il vient annoncer cette nouvelle à Straton (c'était le nom de son maître), dans le lieu qui lui servait d'asile. Instruit par ses conseils, tandis que tous les autres, réunis dès le milieu de la nuit dans une même plaine, tiennent leurs yeux attachés vers l'orient, lui seul dirigea ses regards vers le couchant. Chercher à l'occident le lever du soleil semblait d'abord

à tous un acte de folie; mais lorsqu'à l'approche du jour les points les plus élevés de la ville se dorèrent de ses premiers rayons, il y montra le premier, à ses compagnons dans l'attente, l'éclat de ce soleil que cherchaient vainement leurs regards. Cet artifice parut au dessus de l'imagination d'un esclave : on en voulut connaître l'auteur; il fut forcé de désigner son maître. On sentit par là la supériorité de l'homme libre sur l'esclave; on comprit que celui-ci, inférieur en adresse, ne l'emportait qu'en cruauté. Ce vieillard et son fils furent épargnés, et, comme ils semblaient conservés par un bienfait des dieux, Straton reçu le titre de roi. Après sa mort, le trône passa à son fils, puis à ses neveux. L'attentat des esclaves, publié au loin, fut pour l'univers un exemple redoutable. Aussi Alexandre-le-Grand, faisant long-temps après la guerre en Orient, pour venger en quelque sorte le repos des peuples, s'empara de la ville, et fit mettre en croix, en mémoire de ces anciens forfaits, ceux qui avaient survécu au combat. La postérité de Straton fut seule conservée et replacée sur le trône; des hommes de naissance libre, étrangers à ces crimes, vinrent peupler l'île; et, succédant à la race anéantie des esclaves, furent le germe d'une population nouvelle.

IV. Ainsi fondée sous les auspices d'Alexandre, Tyr dut à l'économie et à ses efforts pour s'enrichir une rapide prospérité. Lorsqu'avant le massacre de ses premiers maîtres elle abondait en citoyens et en richesses, une colonie de jeunes gens, envoyée en Afrique, y avait fondé Utique. Vers cette époque, mourut le roi Tyron, après avoir institué héritiers son fils Pygmalion et sa fille

Elissa, jeune vierge d'une rare beauté. Pygmalion, malgré son extrême jeunesse, fut appelé au trône par le peuple, et Elissa épousa Acerbas, son oncle maternel, prêtre d'Hercule, qui occupait à ce titre le second rang dans l'état : il possédait d'immenses trésors, qu'il prenait soin de cacher, craignant la cupidité du roi; il les gardait au sein de la terre, et non pas dans son palais : le fait n'était pas connu, mais la renommée en parlait. Instruit par ces bruits, et enflammé d'un désir coupable, Pygmalion, au mépris des lois humaines et des sentimens de la nature, égorgea Acerbas, à la fois son oncle et son beau-frère.

Long-temps pleine d'horreur pour le meurtrier, Elissa sait enfin déguiser sa haine, et, composant son visage, elle se prépare en secret à la fuite. Elle s'associe quelques-uns des grands, comme elle ennemis du roi et empressés de le fuir. Attaquant alors son frère par la ruse, elle annonce le dessein d'aller se fixer près de lui : « elle veut, dit-elle, oublier son époux, et quitter ce palais dont l'aspect importun, frappant toujours ses regards, ranime et perpétue ses regrets. » Pygmalion consent avec plaisir aux propositions de sa sœur : il espérait recevoir avec elle les trésors d'Acerbas. A l'approche de la nuit, elle fait embarquer avec ses trésors ceux qu'avait envoyés le roi pour aider les apprêts de son départ, gagne la haute mer, et les force à jeter dans les flots des sacs pleins de sable, qui semblaient contenir ses trésors. Puis, versant des larmes, et répétant tristement le nom d'Acerbas, elle le conjure « de reprendre ces richesses qu'il lui laissa, et d'accepter en sacrifice l'or qui

avait causé sa perte. » S'adressant ensuite aux envoyés du roi, elle leur dit « que la mort qui lui est réservée, elle la souhaite depuis long-temps: mais que pour eux d'affreux tourmens, de cruels supplices les puniront d'avoir dérobé à la cupidité du tyran les richesses d'Acerbas, qu'il avait voulu acheter par un parricide. » Tous, épouvantés, consentent à s'exiler avec elle. De nombreux sénateurs, dont la fuite était préparée, viennent se joindre à elle, en implorant par des sacrifices l'appui d'Hercule, dont Acerbas avait été le pontife : ils vont chercher une autre patrie.

V. Ils abordèrent bientôt à l'île de Chypre, où le grand-prêtre de Jupiter, docile à l'ordre des dieux, vient avec son épouse et ses enfans offrir à Elissa de partager sa fortune, stipulant pour lui-même et pour sa postérité un sacerdoce éternel. Cette condition parut un présage heureux. C'était la coutume de Chypre [4], qu'à des jours marqués, les jeunes filles nubiles vinssent sur le rivage de la mer gagner l'argent qui devait les doter, en sacrifiant à Vénus les restes de leur virginité. Environ quatre-vingts d'entre elles, enlevées par l'ordre d'Elissa, sont placées sur ses vaisseaux pour devenir les épouses de ses jeunes gens et servir à peupler sa ville. Cependant Pygmalion, instruit de la fuite de sa sœur, se préparait à la poursuivre et à porter contre elle ses armes impies : il se laissa calmer enfin par les prières de sa mère et par les menaces des dieux : les devins lui déclaraient « qu'il ne troublerait pas impunément l'établissement d'une cité que la faveur des dieux distinguait déjà du reste du monde : » la troupe

fugitive dut son salut à ces oracles. Arrivée sur les côtes d'Afrique, Élissa recherche l'amitié des habitans, qui voyaient avec joie, dans l'arrivée de ces étrangers, une occasion de trafic et de mutuels échanges. Ensuite elle acheta autant de terrain qu'en pouvait couvrir une peau de bœuf, pour assurer jusqu'à son départ un lieu de repos à ses compagnons fatigués d'une si longue navigation; puis, faisant couper le cuir en bandes très-étroites, elle occupe plus d'espace qu'elle n'en avait paru demander. De là vint plus tard à ce lieu le nom de Byrsa. Attirés par l'espoir du gain, les habitans des contrées voisines accourant en foule pour vendre leurs denrées à ces hôtes nouveaux, ils s'établissaient parmi eux, et leur nombre toujours croissant donna bientôt à la colonie l'aspect d'une ville. Les députés d'Utique, retrouvant en eux des frères, vinrent leur offrir des présens et les presser de fonder une ville dans le lieu que le sort venait de leur donner pour asile. Les Africains voulurent aussi retenir ces étrangers parmi eux. Ainsi, du consentement de tous, Carthage est fondée; un tribut annuel est le prix du terrain qu'elle occupe. En commençant à creuser ses fondemens, on trouva une tête de bœuf qui présageait un sol fécond, mais de difficile culture, et un esclavage éternel; on alla donc élever la ville sur un autre terrain : en le creusant, on y trouva une tête de cheval, symbole de valeur et de puissance, qui semblait consacrer le siège de la cité nouvelle. Attirés par la renommée, de nombreux habitans vinrent bientôt la peupler et l'agrandir.

VI. Déjà Carthage était riche et puissante, lors-

qu'Hiarbas, roi des Maxitains, ayant appelé près de lui dix des principaux Carthaginois, leur demanda la main d'Élissa, sous menace de la guerre. Les députés n'osant rapporter ce message à la reine, ont recours, pour la surprendre, à l'astuce carthaginoise. Le roi, disaient-ils, voudrait que l'un d'eux vînt civiliser les Africains et leur roi; mais qui pourra consentir à s'éloigner de ses frères pour aller partager la vie sauvage de ces barbares? La reine leur répond par des reproches : craindraient-ils de sacrifier les douceurs d'une vie tranquille au salut de cette patrie, à laquelle ils devraient, au besoin, sacrifier leur vie elle-même. Ce fut alors qu'ils lui rendirent compte des volontés du roi, en ajoutant que, pour sauver Carthage, elle devait suivre elle-même les conseils qu'elle venait de donner. Surprise par cet artifice, Élissa, baignée de larmes, et poussant des cris plaintifs, invoqua long-temps le nom de son époux Acerbas; enfin elle promit d'aller où l'appelaient les destins de Carthage. Elle prend un délai de trois mois, fait élever aux portes de la ville un vaste bûcher, immole de nombreuses victimes destinées, dit-elle, à apaiser les mânes de son époux et à expier son nouvel hymen; puis, armée d'un poignard, elle monte sur le bûcher, et se tournant vers le peuple : « Docile à vos désirs, dit-elle, je vais me joindre à mon époux; » et elle se perce le sein.

Tant que Carthage fut invincible, Élissa reçut les honneurs divins. Fondée soixante-douze ans avant Rome [5], cette ville, illustre au dehors par ses succès militaires, se vit sans cesse en proie aux agitations domestiques. La peste étant venue ajouter à ses désastres, elle ensanglanta les autels, et chercha un remède dans le crime : elle immola

des hommes en sacrifice; sans pitié pour un âge qu'épargne le glaive ennemi, elle égorgea des enfans dans ses temples, et crut apaiser les dieux par le sang même de ceux pour lesquels on implore si souvent leur faveur.

VII. La haine des dieux vint punir ces forfaits. Longtemps vainqueurs en Sicile, les Carthaginois ayant porté leurs armes en Sardaigne, y perdirent, dans une cruelle défaite, la plupart de leurs soldats. Malée, leur général, sous les auspices duquel ils avaient soumis une partie de la Sicile, et souvent triomphé des Africains, fut banni avec les débris de son armée vaincue. Indignés de ces rigueurs, les soldats envoient des députés à Carthage, d'abord pour solliciter leur retour et le pardon de leurs revers, et bientôt pour déclarer qu'ils obtiendraient par la force des armes ce que l'on refuserait à leurs prières. Prières et menaces sont également dédaignées. Aussitôt ils s'embarquent et paraissent en armes devant la ville. Là, ils jurent au nom des dieux et des hommes qu'ils ne viennent point asservir, mais recouvrer leur patrie, et montrer à leurs concitoyens que c'est la fortune et non le courage qui leur a manqué dans le dernier combat. Les communications sont coupées, et la ville assiégée est réduite au désespoir. Cependant Cartalon, fils du général exilé, à son retour de Tyr, où les Carthaginois l'avaient envoyé pour offrir à Hercule le dixième du butin que Malée avait fait en Sicile, passe près du camp de son père; et, appelé devant lui, il fait répondre qu'avant d'obéir au devoir particulier de fils, il satisfera au devoir public de la religion. Indigné de ce refus, Malée ne voulut pas cependant outrager dans son fils la majesté même des dieux. Mais peu de jours après, Carta-

lon, muni d'un sauf-conduit du peuple, étant retourné vers son père, et se montrant à tous les regards couvert de la pourpre et des bandelettes du sacerdoce, son père le prit à part et lui dit : « As-tu bien osé, scélérat, paraître brillant d'or et de pourpre aux yeux de tes malheureux concitoyens, et entrer, comme en triomphe, paré des insignes du repos et du bonheur, dans ce camp plein de tristesse et de larmes? Ne pouvais-tu te montrer à d'autres yeux? Fallait-il choisir pour théâtre ce lieu témoin des malheurs de ton père et des douleurs de son exil? Et naguère, appelé devant moi, tu as outrageusement dédaigné, je ne dis pas ton père, mais le chef de tes concitoyens! Cette pourpre, ces couronnes dont tu te pares, sont-elles autre chose que les titres de mes victoires? Puisque tu ne vois plus dans ton père qu'un exilé, je veux à mon tour n'être plus que général, et mettre, par ton exemple, les infortunes des pères à l'abri des outrages des fils. » Et aussitôt il le fit attacher, revêtu de ses ornemens, à une croix très-élevée, à la vue de la ville. Peu de jours après, il s'empare de Carthage, assemble le peuple, se plaint de son injuste exil, qui l'a forcé de recourir aux armes; et déclare que, content de sa victoire, il se borne à punir les auteurs de ces désastres, et pardonne à tous les autres de l'avoir injustement banni. Il fit mettre à mort dix sénateurs, et rendit la ville à ses lois. Bientôt, accusé lui-même d'aspirer au trône, il fut puni du double parricide commis contre son fils et sa patrie. Magon, général après lui, accrut par ses talens et la puissance, et l'empire, et la gloire militaire de Carthage.

LIVRE XIX.

I. MAGON, général des Carthaginois, ayant le premier de tous fondé sur la discipline militaire la puissance carthaginoise, et affermi, par ses vertus autant que par ses talens, la grandeur de sa patrie, meurt laissant deux fils, Hasdrubal et Hamilcar, qui, suivant les traces glorieuses de leur père, firent voir qu'il leur avait transmis son génie avec son sang. Sous leurs ordres, Carthage porta la guerre en Sardaigne, et combattit les Africains, qui depuis long-temps lui demandaient en vain le tribut annuel promis pour prix du sol qu'elle avait occupé. Mais les Africains virent la justice de leur cause couronnée par le sort des combats, et Carthage, posant les armes, finit la guerre en acquittant sa dette. Hasdrubal, mortellement blessé en Sardaigne, laissa le commandement à son frère Hamilcar : les regrets de ses concitoyens, le souvenir de onze dictatures[1] et de quatre triomphes honorèrent ses funérailles; et, comme s'il eût emporté dans le tombeau la puissance de sa patrie, les ennemis reprirent confiance. Fatigués des injures que sans cesse ils essuyaient des Carthaginois, les peuples de la Sicile implorèrent l'appui de Léonidas, frère du roi de Sparte, et alors s'allume une guerre sanglante, opiniâtre, où la victoire fut long-temps balancée. A cette époque, des députés de Darius, roi de Perse, vinrent défendre aux Cartha-

ginois d'immoler des victimes humaines, et de se nourrir de chiens ; le roi leur ordonnait aussi d'ensevelir leurs morts au lieu de les livrer aux flammes [2], et demandait leurs secours contre la Grèce, où il allait porter ses armes. Sans cesse en guerre avec leurs voisins, les Carthaginois lui refusèrent leurs secours; mais pour ne point multiplier les refus, ils se soumirent en tout le reste à ses ordres.

II. Hamilcar, tué dans la guerre de Sicile, laissa trois fils, Himilcon, Hannon et Giscon. Hasdrubal avait un pareil nombre d'enfans, Hannibal, Hasdrubal et Sappho. Les affaires de Carthage étaient alors confiées à leurs mains. On fit la guerre aux Maures, on combattit les Numides, on força les Africains à renoncer au tribut que leur avait promis Carthage naissante. Cette famille de généraux, maîtres et juges absolus de toutes leurs actions, parut dangereuse à la liberté; on choisit cent sénateurs à qui les généraux, au retour de leurs campagnes, devaient rendre compte de leur conduite, pour que le souvenir des lois et l'attente d'un jugement servît de frein à leur puissance dans la guerre. En Sicile, Himilcon succéda à Hamilcar. Souvent vainqueur sur terre et sur mer, et maître d'un grand nombre de villes, il perdit tout à coup son armée par les ravages d'un mal contagieux. Apportée à Carthage, cette nouvelle plongea les habitans dans le deuil; la ville retentit de cris de douleur, comme si l'ennemi en eût occupé les murs; les maisons, les temples se ferment, le prêtre suspend les sacrifices; le citoyen interrompt ses travaux. Bientôt on court au port; chacun interroge sur le sort des siens

les soldats qu'il voit sortir des vaisseaux, échappés en petit nombre à ce désastre. Mais quand cette attente incertaine encore, quand cette alternative d'espoir et de crainte s'évanouit pour chacun à la nouvelle de ses malheurs particuliers, des cris douloureux, de plaintives lamentations, et les sanglots déchirans des mères se font entendre partout sur le rivage.

III. Cependant le malheureux Himilcon sort de son vaisseau, négligemment vêtu d'une tunique d'esclave : à son aspect, les groupes des citoyens éplorés se rassemblent autour de lui ; il élève les mains vers le ciel, déplorant tour-à-tour son triste sort et le désastre de sa patrie : il reproche aux dieux de lui ravir ces triomphes, ces nombreux trophées qu'il devait à leur bienfait, de détruire par la peste et non par le fer cette armée qui avait pris tant de villes, et si souvent vaincu sur terre et sur mer. C'était du moins, disait-il, une grande consolation pour ses concitoyens de songer que l'ennemi pouvait bien se réjouir, mais non se glorifier de leurs désastres ; ceux qui étaient morts n'avaient pas succombé sous ses coups, ceux qui revenaient dans leur patrie n'avaient pas fui devant lui. Le butin qu'il avait enlevé dans un camp abandonné n'était pas de ces dépouilles que l'orgueil d'un vainqueur se plaît à étaler, mais de ces biens que la mort fortuite de leurs maîtres a laissés vacans et livrés aux mains qui s'en emparent. Vainqueurs de leurs ennemis, ses soldats n'avaient été vaincus que par la peste ; mais son chagrin le plus vif était de n'avoir

pu mourir au milieu de tant de braves, et de se voir réservé, non pour goûter les douceurs de la vie, mais pour servir de jouet au malheur; que cependant, après avoir ramené dans Carthage les tristes débris de ses troupes, il allait à son tour suivre ses compagnons d'armes, et montrer à sa patrie que, s'il avait prolongé jusque là ses jours, ce n'était point par amour de la vie, mais par crainte d'abandonner, en mourant au milieu des armées ennemies, ceux qu'avait épargnés ce fléau terrible. Déplorant ainsi son malheur, il entre dans la ville, arrive à sa maison, salue d'un dernier adieu le peuple qui le suivait, et, faisant fermer les portes, sans permettre à ses fils eux-mêmes de paraître devant lui, il se donne la mort.

LIVRE XX.

I. Denys avait chassé les Carthaginois de la Sicile, et soumis l'île entière à ses lois; craignant pour sa puissance les effets d'un long repos et l'inaction de sa nombreuse armée, il fait passer ses soldats en Italie[1] : il voulait à la fois et reculer les bornes de son empire et exercer, par des travaux sans relâche, la valeur de ses guerriers. Il attaqua d'abord les Grecs voisins de la mer d'Italie, les vainquit et passa plus loin, se proposant de soumettre tous les peuples de race grecque établis en Italie; nations puissantes, et qui occupaient alors presque toute cette contrée. Beaucoup de ces villes, après tant de siècles, gardent encore les traces de leur origine grecque. Les Toscans, qui bordent les rivages de la mer Inférieure, sont originaires de Lydie[2], et les Venètes, qui habitent aujourd'hui près de la mer Supérieure, sortirent, sous les ordres d'Anténor, du sein de Troie vaincue et conquise[3]; Adria, voisine de la mer d'Illyrie, et qui a donné son nom à la mer Adriatique, est une ville grecque, et Diomède, après la chute d'Ilion, vint fonder Arpi sur cette terre où l'avait jeté la tempête. Pise, dans la Ligurie, fut aussi fondée par des Grecs, comme Tarquinies dans la Toscane, comme Spina dans l'Umbrie, le furent par des Thessaliens; Pérouse, elle-même, doit sa fondation aux Achéens. Ai-je besoin de nommer Céré

et les peuples latins, qui paraissent descendre d'Énée? Nole, Falérie, Abella ne sont-elles pas des colonies de Chalcis? Les peuples de la Campanie, du Brutium, les Sabins et les Samnites ont la même origine. Les Tarentins, flétris du nom de Bâtards, ne sont-ils pas sortis de Sparte? Philoctète est, dit-on, le fondateur de Thurium [4], où l'on voit encore son tombeau, et dans le temple d'Apollon, ces flèches d'Hercule qui firent la destinée de Troie.

II. Les Métapontins montrent aussi, dans le temple de Minerve, les instrumens de fer dont se servit Epeus, leur fondateur, pour construire le cheval de Troie. Ces raisons on fait donner à toute cette partie de l'Italie le nom de *Grande Grèce*. A l'origine de cet établissement, les Métapontins, ligués avec ceux de Sybaris et de Crotone, voulurent chasser de l'Italie les autres Grecs. Ils prirent d'abord d'assaut la ville de Siris, et égorgèrent au pied des autels cinquante jeunes gens qui embrassaient la statue de Minerve et le prêtre de la déesse, revêtu des ornemens sacrés. Punis de ce sacrilège par la peste et les guerres civiles, les habitans de Crotone vinrent les premiers consulter l'oracle de Delphes. On leur répondit « que pour trouver un terme à leurs maux, ils devaient apaiser et la déesse outragée et les mânes irrités de leurs victimes. » Ils s'occupaient donc de dresser aux jeunes gens, et surtout à Minerve, des statues de grandeur naturelle, lorsque les Métapontins, instruits de la réponse des dieux, et voulant apaiser le courroux des mânes et celui de Minerve, offrirent à l'une des gâteaux consacrés, aux autres de petites statues de pierre. Ainsi

d'une part l'empressement, de l'autre la munificence, firent cesser la peste qui affligeait les deux peuples. Délivrés de ce fléau, les Crotoniates ne purent long-temps rester en paix : voulant punir les Locriens d'avoir secouru contre eux Siris assiégée, ils leur déclarèrent la guerre. Les Locriens épouvantés ont recours aux Spartiates, et demandent en suppliant leurs secours. Cette ville, craignant une guerre si lointaine, leur conseille d'invoquer l'appui de Castor et de Pollux. Dociles à l'avis de leurs alliés, les ambassadeurs de Locres se rendent au temple le plus voisin, offrent un sacrifice, et implorent la protection des dieux. Ayant immolé les victimes, et jugeant leurs vœux exaucés, ils préparent des coussins dans leurs vaisseaux, comme s'ils conduisaient avec eux les dieux eux-mêmes ; et, partis sous d'heureux présages, ils rapportent à leur patrie des consolations au lieu de secours.

III. A cette nouvelle, les Crotoniates envoient à leur tour des députés pour demander à l'oracle de Delphes des victoires et des conquêtes. On leur répond « qu'avant de vaincre leurs ennemis par les armes, il faut en triompher par leurs vœux. » Ils promettent à Apollon la dixième partie des dépouilles ; mais les Locriens, instruits et du vœu de l'ennemi et de la réponse de l'oracle, s'engagèrent à donner le neuvième, et tinrent cette promesse secrète, de peur que leurs offres ne fussent surpassées. La bataille s'engage : l'armée de Crotone comptait cent vingt mille soldats, et les Locriens, songeant à leur petit nombre (ils n'avaient que quinze mille soldats), renoncent à l'espoir de vaincre, ne songent plus qu'à

mourir : le désespoir les enflamme, et périr en se vengeant est à leurs yeux un assez beau triomphe. Mais en cherchant un trépas glorieux, ils trouvèrent la victoire; c'est au seul désespoir qu'ils dûrent leur succès. Tant que dura la bataille, on vit un aigle planer sur les rangs des Locriens, et voltiger autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils fussent vainqueurs. On vit aussi combattre aux ailes de leur armée, montés sur des chevaux blancs, deux jeunes guerriers d'une taille remarquable, distingués du reste des combattans par leur armure et leurs cottes d'armes écarlates; ils disparurent après la bataille. Ce qui ajouta au prodige, ce fut le rapide vol de la renommée. Corinthe, Athènes, Lacédémone furent instruites de la victoire le jour même où l'on combattit en Italie[5].

IV. Cette défaite éteignit chez les Crotoniates l'ardeur guerrière et le goût des combats; ils devaient prendre en haine la cause de leurs désastres. Sans le philosophe Pythagore, leurs mœurs allaient s'amollir et se corrompre. Fils de Démarate, riche commerçant de Samos, et nourri long-temps des leçons de la sagesse, il se rendit d'abord en Égypte, ensuite à Babylone pour y étudier le cours des astres et l'origine de l'univers; il acquit de profondes connaissances. A son retour, il parcourut la Crète, visita Lacédémone, et s'instruisit des lois alors célèbres de Minos et de Lycurgue. Riche de ces longues études, il vint à Crotone, et usa de son ascendant pour réformer les mœurs publiques, corrompues par les plaisirs. Chaque jour il faisait l'éloge de la vertu : il rappelait les dangers de la débauche, le malheur des états dont elle avait causé la perte; il remit la

frugalité en si grand honneur chez ce peuple, qu'on n'eût pu croire aux anciens excès même dans quelques citoyens. Souvent aussi Pythagore donnait aux femmes et aux enfans des leçons spéciales qu'il appropriait au sexe et à l'âge : aux unes il conseillait la pudeur, la soumission à leurs époux; aux autres la docilité, l'étude des lettres; à tous il vantait la tempérance, comme la mère de toutes les vertus; et telle fut la puissance de ses leçons journalières, que les femmes de dictinction, dépouillant leurs étoffes d'or et les autres parures de leur rang, comme autant d'instrumens de corruption, les portèrent au temple de Junon et les consacrèrent à la déesse, montrant ainsi que la vertu, et non les brillantes parures, était leur véritable ornement. Cette victoire difficile, remportée sur la vanité des femmes, fait sentir à quelle réforme Pythagore put soumettre la jeunesse. Mais, trois cents de ces jeunes gens s'étant liés l'un à l'autre par un vœu solennel, et vivant séparés du reste du peuple, les citoyens, se croyant menacés par leurs assemblées secrètes, voulurent brûler une maison où ils s'étaient réunis. Soixante d'entre eux y périrent, et les autres s'exilèrent. Pythagore, après vingt ans de séjour à Crotone, se retira à Métaponte, où il mourut : et telle fut l'admiration qu'il inspira, que sa maison devint un temple, où on l'honora comme un dieu.

V. Nous avons dit que Denys le Tyran, ayant fait passer son armée de Sicile en Italie, était venu combattre les Grecs. Maître de Locres, il attaque les Cro-

toniates, dont un long repos avait à peine réparé les derniers désastres; mais leur petit nombre résista mieux à sa puissante armée, qu'ils n'avaient su résister naguère avec tant de milliers de soldats à la faible troupe des Locriens : tant la pauvreté a de force contre l'orgueil d'une haute fortune; tant la victoire qu'on n'osait espérer est quelquefois plus certaine que celle dont on se croyait sûr! Dans le cours de cette guerre, les députés des Gaulois, qui, quelques mois auparavant, avaient livré Rome aux flammes, vinrent demander l'alliance et l'amitié de Denys, lui rappelant que, « placés au milieu de leurs ennemis, il lui seraient d'un grand secours, soit en les attaquant de front avec lui, soit en les prenant à dos, tandis qu'il les combattrait. » Denys, charmé de ces offres, conclut avec eux un traité, et, grossi de leurs secours, il recommença la guerre. Des dissensions intestines, des guerres civiles perpétuelles avaient forcé les Gaulois à passer en Italie pour y chercher de nouvelles demeures : ils chassèrent les tyrans de leur pays, et fondèrent Milan, Côme, Bresse, Vérone, Pergame, Trente et Vicence. Bannis du sol qu'avaient occupé leurs pères, les Toscans allèrent à leur tour s'établir sur les Alpes sous les ordres de Rhétus, qui donna son nom aux Rhétiens, leurs descendans. Denys fut rappelé en Sicile par l'arrivée des Carthaginois, qui, ayant réparé leurs pertes, recommençaient avec plus de vigueur une guerre suspendue par la peste; Hannon commmandait leur armée. Suniatus, son ennemi, alors tout-puissant à Carthage, dans sa haine pour son rival, annonce à Denys, par une lettre écrite en grec, le départ de l'armée, et s'explique avec

franchise sur l'indolence du général. La lettre est saisie, le traître est condamné, et un sénatus-consulte « interdit aux Carthaginois l'étude de la langue et des lettres grecques, pour que nul ne pût, sans interprète, parler et correspondre avec l'ennemi. » Bientôt Denys, que la Sicile et l'Italie n'avaient pu naguère contenir, épuisé par de fréquentes défaites, périt assassiné par les siens.

LIVRE XXI.

I. Denys le Tyran étant mort en Sicile, les soldats élurent à sa place l'aîné de ses fils, nommé Denys. Ils suivaient ainsi le vœu de la nature, et ils croyaient d'ailleurs mieux assurer la force de l'empire en le confiant à un seul maître, qu'en le partageant entre plusieurs frères. Dès le commencement de son règne, Denys était impatient de faire mourir les oncles maternels de ses frères, qui pouvaient ou lui disputer la couronne, ou exciter leurs neveux à en demander le partage. Déguisant un instant ses projets, il s'appliqua d'abord à gagner la faveur du peuple, pour se ménager une excuse dans l'affection générale. Il accorde donc la liberté à trois mille prisonniers, affranchit pour trois ans le peuple de tout impôt, et cherche par tout genre de séduction à s'assurer sa faveur. Il songe alors à exécuter son crime, égorge les parens de ses frères, et ses frères eux-mêmes : il leur devait une part du trône; il ne leur laisse pas même la vie, et il fait ainsi sur sa famille l'essai de la tyrannie dont il allait accabler ses sujets.

II. Délivré de ses rivaux, il tomba dans la mollesse: l'excès de la débauche chargea son corps d'embonpoint, et ses yeux affaiblis ne pouvaient plus supporter la poussière ni les rayons du soleil, ni même la clarté du jour.

Pensant que ses infirmités lui attiraient le mépris, il donne un libre cours à sa cruauté : son père avait rempli les prisons de captifs; il remplit la ville de sang et de meurtres. Aussi devint-il pour tous un objet de mépris et de haine. Syracuse lui déclara la guerre, et il hésita long-temps s'il devait abdiquer ou combattre. Ses soldats, dans l'espoir de piller la ville, le forcent à livrer bataille : vaincu et ayant tenté sans succès la fortune d'un second combat, il envoie des députés aux Syracusains, s'engageant à déposer l'empire, si quelques-uns d'entre eux viennent pour traiter avec lui de la paix. On lui députe les premiers de la ville; il les fait charger de fers; et, tandis que l'espoir de la paix avait partout endormi la vigilance, il fait partir son armée pour surprendre et saccager la ville. Dans les murs de Syracuse, s'engage un combat long-temps douteux. Les habitans triomphent enfin par le nombre, et Denys est repoussé; craignant d'être assiégé dans la citadelle, il passe secrètement en Italie avec tous les trésors de la couronne [1]. Accueilli dans son exil par les Locriens ses alliés, il s'empare de la citadelle, comme leur souverain légitime, et renouvelle ses cruautés. Il fait enlever, pour ses plaisirs, les femmes des principaux citoyens, ravit les vierges avant leurs noces, et les rend déshonorées à leurs fiancés, fait bannir et égorger les riches, et se saisit de leur fortune.

III. Enfin, l'occasion manquant à ses rapines, il fait tomber tous les citoyens dans un piège adroit. Vivement pressés par Léophron, tyran de Rhège, les Locriens avaient fait vœu, s'ils sortaient vainqueurs de cette guerre, de prostituer leurs filles le jour de la fête de Vénus.

Ce vœu ne fut point accompli; et les Locriens soutenant contre les Lucaniens une guerre malheureuse, Denys les rassemble, et leur conseille « d'envoyer au temple de Vénus leurs filles et leurs épouses, ornées de leurs plus brillantes parures; de tirer au sort cent d'entre elles pour acquitter le vœu public, et de les renfermer, pendant un mois, pour satisfaire à la déesse, dans un lieu de prostitution, après avoir fait jurer à tous les hommes de n'attenter à l'honneur d'aucune d'elles; et, pour que les vierges ne se nuisissent pas à elles-mêmes, en satisfaisant aux engagemens de la république, il propose de défendre, par un décret, de marier aucune fille avant que celles-là n'eussent trouvé des époux. » On adopte ce projet qui assurait à la fois le droit de la religion et de la pudeur, et aussitôt toutes les femmes, se parant à l'envi de leurs plus magnifiques ornemens, se rendent au temple de Vénus. Denys y envoie ses soldats, les dépouille et s'empare de leurs riches parures. Celles qui possédaient les plus grands biens voient leurs maris massacrés; d'autres, mises à la torture, sont forcées de déclarer les trésors de leurs époux. Après une tyrannie de six années, il fut chassé de Locres par les habitans ligués contre lui. Il revient en Sicile, et rentre par trahison dans Syracuse, qu'une longne paix tenait dans la sécurité.

IV. Tel était l'état de la Sicile. En Afrique, Hannon, le premier citoyen de Carthage, dont les richesses surpassaient les richesse même de la république, employait ses trésors à l'asservir, et voulait, en égorgeant le sénat, se frayer une route au trône. Il choisit, pour exécuter

son crime, le jour des noces de sa fille, pour cacher plus aisément, sous le voile de la religion, l'affreux dessein qu'il méditait. Il fait dresser sous les portiques publics des tables pour les citoyens, et, dans l'intérieur de son palais, un festin pour le sénat, afin de le faire périr, en secret et sans témoins, par des boissons empoisonnées, et d'envahir plus aisément l'empire privé de ses chefs. Instruits de ce projet par ses serviteurs, les magistrats le déjouèrent sans le punir; ils craignaient que, dans un homme si puissant, le crime découvert ne fût plus funeste que le crime projeté. Se bornant donc à le prévenir, ils fixèrent les frais des noces par un décret, qui, s'appliquant à tous les citoyens, semblait moins désigner le coupable que réformer un abus général. Hannon, ainsi arrêté, excite les esclaves à la révolte, fixe une seconde fois le jour des massacres, et, voyant encore ses secrets découverts, s'empare d'un château fort avec vingt mille esclaves armés. Là, tandis qu'il implore le secours des Africains et du roi des Maures, il tombe aux mains des Carthaginois, qui le font battre de verges, lui font crever les yeux, rompre les bras et les jambes, comme pour punir tous ses membres, et lui donnent la mort aux yeux du peuple : enfin, son corps déchiré est mis en croix. Ses fils et tous ses parens, même étrangers à son crime, sont livrés au supplice, afin que, de cette race odieuse, il ne survécût personne qui pût imiter son crime ou venger sa mort.

V. Cependant Denys, rétabli dans Syracuse, excitait chaque jour plus de haine par ses cruautés nouvelles. On conspire encore, on vient l'assiéger. Il dépose le sceptre,

abandonne aux Syracusains la citadelle et l'armée, et, rentrant dans la vie privée, il part en exil pour Corinthe. Cherchant sa sûreté dans la bassesse, il descend au genre de vie le plus abject; il parcourt les rues dans l'ivresse, se montre dans les tavernes, fréquente les lieux de débauche, où il passe des jours entiers, se querelle à tout propos avec les derniers des hommes; couvert de sales haillons, cherchant moins à rire qu'à provoquer le rire, il séjourne dans le marché, dévore des yeux ce qu'il ne peut acheter, discute devant les édiles avec des personnes infâmes, s'applique sans cesse à exciter le mépris et non la crainte. Enfin, devenu maître d'école, il donne des leçons aux enfans dans les rues, soit pour paraître toujours aux yeux de ceux qui le craignent, soit pour se faire mépriser davantage de ceux qui ne le redoutent pas [2]. Quoique toujours rempli des vices ordinaires d'un tyran, il suivait moins alors ses penchans que ses calculs : la crainte, et non l'oubli de sa dignité passée, le plongeait dans ces excès : il savait quelle horreur inspire le nom même d'un tyran sans pouvoir. Il ne voulait donc plus qu'éteindre par le mépris les haines qu'il avait soulevées, et préférait le parti le plus sûr au plus honnête. Malgré ces déguisemens, il se vit accusé d'aspirer à la tyrannie, et ne dut son salut qu'au dédain qu'il avait inspiré.

VI. A cette époque, les Carthaginois épouvantés des immenses progrès d'Alexandre-le-Grand, et craignant qu'il ne voulût joindre l'Afrique à la Perse soumise, envoient, pour épier ses projets, Hamilcar, surnommé Rhodanus,

homme doué d'une brillante éloquence et d'une rare sagacité. La prise de Tyr, leur mère patrie, la fondation d'Alexandrie, cité rivale, élevée sur les confins de l'Afrique et de l'Égypte, le bonheur du conquérant, dont la fortune et l'ambition étaient sans bornes, tout concourait à redoubler ces craintes. Hamilcar obtint, par l'entremise de Parménion, de paraître devant Alexandre; il lui dit que, chassé de sa patrie, il se réfugie près du roi et lui offre ses services. Par ce moyen, ayant pu pénétrer ses projets, il les écrit à ses concitoyens sur des tablettes de bois recouvertes d'une cire sans empreinte. Mais lorsque la mort d'Alexandre le ramena dans sa patrie, les Carthaginois, au mépris de ses services, poussèrent la haine et la cruauté jusqu'à le mettre à mort, sous prétexte qu'il avait vendu la république à ce prince.

LIVRE XXII.

I. Agathocle, tyran de Sicile, héritier de la puissance de Denys l'Ancien, s'éleva d'une condition obscure et pauvre à la majesté du trône [1]. Il était né en Sicile, d'un potier de terre, et son enfance fut aussi méprisable que son origine était basse : doué d'une rare beauté, il ne vécut long-temps qu'aux dépens de sa pudeur. Arrivé à la puberté, il passa, dans ses débauches, des hommes aux femmes; ainsi fameux chez les deux sexes, il embrassa bientôt après la vie de brigand. Dans la suite, s'étant fixé à Syracuse, où il avait obtenu le droit de cité, il y vécut long-temps dédaigné, comme un homme qui n'avait ni honneur, ni fortune à perdre; enfin, il servit comme simple soldat, et on le vit toujours prêt à tout oser, aussi ami du trouble qu'il l'avait été de la débauche. Il se montrait d'ailleurs tour-à-tour plein de courage et d'éloquence, aussi fut-il nommé bientôt centurion, et plus tard tribun des soldats. Dès sa première campagne, il donna aux Syracusains des preuves signalées de sa valeur dans une guerre contre les habitans d'Etna. Dans la seconde, contre les Campaniens, il fit concevoir de lui de si hautes espérances, qu'il fut nommé général à la place de Damascon, qui venait de mourir; il épousa sa veuve, qu'il avait déjà séduite. Non content de passer ainsi de la pauvreté à l'opulence, il se fit

pirate, et infesta sa patrie. Ses complices, faits prisonniers et mis à la torture, le sauvèrent en ne l'accusant pas. Deux fois il tenta d'asservir Syracuse, et deux fois il en fut banni.

II. Il s'était retiré chez les Murgantins; en haine de Syracuse, ils le firent d'abord préteur, et bientôt général. Il entre en campagne, s'empare de Léontium, et vient assiéger Syracuse, sa patrie. Appelé pour défendre cette ville, Hamilcar, général des Carthaginois, oublie sa haine, et lui envoie des secours. Syracuse vit donc à la fois un de ses citoyens l'assiéger avec toute l'ardeur d'un ennemi, et un ennemi la défendre avec le dévoûment d'un citoyen. Comme la défense était plus vigoureuse que l'attaque, Agathocle fait supplier Hamilcar de lui servir de médiateur auprès des Syracusains, promettant de reconnaître ce bienfait par ses services. Hamilcar, séduit par cette offre, et craignant d'ailleurs les forces d'Agathocle, fait alliance avec lui, dans l'espoir d'en obtenir, pour étendre sa puissance à Carthage, l'appui qu'il lui fournissait contre les Syracusains. Il obtient donc pour Agathocle, non-seulement la paix, mais aussi la dignité de préteur de Syracuse. Agathocle, tenant à la main une torche allumée, fait alors serment d'être fidèle à Carthage, et reçoit d'Hamilcar cinq mille Africains, par lesquels il fait égorger les principaux Syracusains. Sous prétexte de donner une forme au gouvernement, il convoque le peuple au théâtre, et rassemble d'abord le sénat dans le gymnase, comme pour régler quelques préliminaires. Ces mesures ainsi disposées, il

fait marcher ses soldats, enveloppe le peuple, égorge le sénat, et se délivre encore, après ce massacre, des plus riches et des plus audacieux d'entre le peuple.

III. Il lève alors des soldats, et rassemble une armée avec laquelle il fond brusquement sur les villes voisines qui ne s'attendaient point à ses attaques. D'accord avec Hamilcar, il maltraite et persécute les alliés de Carthage, qui envoient des députés pour se plaindre aux Carthaginois, moins d'Agathocle que d'Hamilcar : « le premier était un usurpateur et un tyran; le second, un traître qui, par un pacte formel, abandonnait ses alliés à leur plus cruel ennemi. Pour sceller cette paix dont le premier gage avait été le don de Syracuse, l'éternelle ennemie des Carthaginois, la rivale qui lui disputait la domination de la Sicile, il cédait maintenant les villes de leurs alliés. Ils annonçaient donc que bientôt cette trahison retomberait sur Carthage, et deviendrait aussi funeste à l'Afrique qu'elle l'avait été à la Sicile. » Ces plaintes irritèrent le sénat contre Hamilcar. Mais comme la force était dans ses mains, la délibération fut secrète, et les votes, avant d'être publiés, furent renfermés dans une urne qui devait rester scellée jusqu'au retour de l'autre Hamilcar, fils de Giscon, alors en Sicile. Mais la mort d'Hamilcar rendit inutile l'artifice des sénateurs et leur secrète délibération. La faveur du destin sauva le général, que ses concitoyens avaient eu l'injustice de condamner sans l'entendre. Le jugement fournit à Agathocle l'occasion de faire la guerre à Carthage. Sa pre-

mière bataille fut contre Hamilcar, fils de Giscon, qui le vainquit. Il rentra à Syracuse pour se remettre en campagne avec une plus forte armée; mais dans une seconde rencontre[2] la fortune ne le servit pas mieux.

IV. Les Carthaginois vainqueurs assiègent Syracuse. Agathocle, trop faible pour leur tenir tête, mal préparé même à soutenir un siège, délaissé d'ailleurs par ses alliés révoltés de sa cruauté, résolut de transporter la guerre en Afrique : courage vraiment merveilleux, d'aller combattre dans leur pays ceux à qui il ne peut résister dans ses murs, d'envahir une terre ennemie, dans l'impuissance de défendre la sienne, et d'oser, vaincu, insulter à ses vainqueurs. Il environna ce grand projet d'un secret non moins surprenant; il se borna à déclarer au peuple qu'il avait trouvé un chemin à la victoire, qu'il fallait seulement soutenir avec courage un siège qui durerait peu; qu'enfin, ceux qu'effrayait l'état présent des choses étaient libres de se retirer. Seize cents citoyens quittèrent la ville; il fournit aux autres l'argent et les vivres nécessaires à sa défense, et n'emporta que cinquante talens pour subvenir aux besoins du moment, aimant mieux prendre le reste à ses ennemis qu'à ses alliés. Il affranchit tous les esclaves en âge de porter les armes, reçoit leur serment, et les embarque avec la plus grande partie de son armée, persuadé qu'en confondant ainsi ces hommes de différentes conditions, il établirait entre tous une émulation de courage : le reste fut laissé pour la défense de la patrie.

V. La septième année de son règne, accompagné de ses deux fils, Archagathe et Héraclide, déjà dans l'ado-

lescence, il fait voile vers l'Afrique, sans qu'aucun des soldats sût où il était conduit. Tous croyaient aller au pillage sur les côtes d'Italie ou de Sicile, lorqu'il les débarque sur le rivage de l'Afrique et leur révèle ses desseins. Il leur rappelle l'état de Syracuse, « dont l'unique ressource est désormais de faire souffrir à l'ennemi ce qu'elle souffre elle-même aujourd'hui. La guerre ne se fait point au dedans comme au dehors : au dedans, c'est à la patrie elle-même qu'il faut emprunter toutes ses ressources, tandis que chez l'ennemi on tourne contre lui ses propres forces et ses alliés rebelles, qui, las d'une longue servitude, accueillent avec joie des libérateurs étrangers. D'ailleurs, les villes, les châteaux de l'Afrique ne sont ni entourés de remparts, ni construits sur les montagnes, mais situés dans la plaine et ouverts de tous côtés [3]; ces places, craignant d'être ruinées, seront aisément entraînées dans son parti. Carthage va trouver en Afrique plus d'ennemis qu'en Sicile; tout s'unirait contre une ville qui n'a guère pour appui que son nom, et il tirerait ainsi de cette terre ennemie les forces qui lui manquent. L'épouvante soudaine qu'inspirerait tant d'audace contribuerait encore à la victoire. L'incendie des villages, le pillage des villes et des places qui oseraient se défendre, enfin le siège de Carthage elle-même, montreraient aux ennemis qu'ils n'étaient point à l'abri de ces désastres qu'ils faisaient peser sur d'autres. En triomphant ainsi des Carthaginois, ils délivreraient encore la Sicile : les ennemis poursuivraient-ils le siège, quand ils verraient leur patrie menacée? Si nulle guerre n'était plus facile, nulle proie ne pouvait être plus riche,

puisque la Sicile, l'Afrique entière, étaient le prix de la conquête de Carthage. La gloire d'une si belle entreprise, perpétuée d'âge en âge, triompherait du temps et de l'oubli ; on dirait d'eux, que seuls, entre tous les hommes, ils avaient porté chez l'ennemi une guerre qu'ils ne pouvaient soutenir chez eux ; que seuls, après une défaite, ils avaient poursuivi leurs vainqueurs, et assiégé ceux qui assiégeaient leur ville. Ils devaient donc entreprendre, pleins d'espérance et de joie, une guerre où la victoire promettait tant de richesses, et la défaite même tant de gloire[4]. »

VI. Ces exhortations encourageaient les soldats ; mais une éclipse de soleil, survenue pendant la traversée, avait frappé leurs esprits d'une crainte superstitieuse. Le roi leur expliquait donc le sens de ce prodige avec autant de soin que les avantages de son expédition. « Si l'éclipse eût précédé leur départ, il l'eût regardée, disait-il, comme un présage funeste pour eux ; mais elle n'était survenue que pendant la route, et elle ne menaçait donc que ceux qu'ils allaient combattre. Les variations dans le cours naturel des astres annonçaient toujours des révolutions, et celle-ci leur promettait un terme aux prospérités de Carthage comme à leurs revers. » Ayant ainsi ranimé ses soldats, il les détermine à brûler leur flotte entière, afin d'apprendre à tous, que, privés des moyens de fuir, il leur fallait triompher ou mourir. Renversant tout dans leur marche, brûlant châteaux et villages, ils livrent bataille à Hannon, qui venait à leur rencontre

avec trente mille soldats. Deux mille Siciliens y périssent, trois mille Carthaginois tombent avec leur général. Cette victoire enflamme l'ardeur des premiers, et décourage leurs ennemis. Agathocle vainqueur s'empare des villes, des citadelles, fait un immense butin, égorge des milliers d'ennemis. Il vient placer son camp à cinq milles de Carthage, pour que les habitans voyent du haut de leurs murailles la ruine de ce qu'ils ont de plus cher, le ravage de leurs campagnes, l'incendie de leurs maisons. Cependant la renommée publie dans l'Afrique entière que l'armée des Carthaginois est détruite, que leurs villes ont succombé. On s'étonne qu'un si puissant empire ait été si brusquement attaqué, et par un ennemi déjà vaincu. A la surprise succède insensiblement le mépris pour les Carthaginois, et Agathocle voit bientôt passer dans son parti, non-seulement les Africains, mais même de puissantes cités, entraînées par ce mouvement nouveau; il en reçoit, pour prix de sa victoire, des vivres et de l'argent.

VII. Un dernier coup met le comble aux désastres des Carthaginois: leur armée de Sicile périt tout entière avec le général qui la commandait. On annonce que les troupes qui assiégeaient Syracuse, devenues moins vigilantes après le départ d'Agathocle, ont été massacrées par Antandre, frère du roi. Également malheureux au dehors et au dedans, les Carthaginois se virent abandonnés non-seulement de leurs tributaires, mais aussi des rois leurs alliés, dont la fortune et non l'honneur réglait la fidélité. De ce nombre fut Opheltas, roi de Cyrène, qui, dans le fol espoir de soumettre l'Afrique entière à ses

lois, avait, par ses députés, conclu un traité avec Agathocle; ils s'engageaient, après la défaite de Carthage, à céder, à l'un, l'empire de la Sicile, à l'autre, celui de l'Afrique. Opheltas vient avec une puissante armée se joindre à Agathocle, qui le comble de caresses, lui prodigue les flatteries, l'invite souvent à sa table, lui fait adopter un de ses fils, et finit par l'assassiner; il se saisit de son armée, marche de nouveau contre les Carthaginois qui avaient réuni toutes leurs forces, et gagne sur eux une grande bataille, où furent, de part et d'autre, répandus des flots de sang. Cette défaite abattit à tel point les Carthaginois, que, sans une sédition qui s'éleva dans l'armée d'Agathocle, Bomilcar, leur chef, serait allé le joindre avec ses troupes. Pour punir sa trahison, les Carthaginois le firent mettre en croix au milieu de leur place publique, voulant ainsi que ce lieu, qui l'avait vu comblé d'honneurs, servît de théâtre à son supplice. Bomilcar supporta avec courage la cruauté de ses concitoyens, et, du haut de sa croix, comme d'un tribunal, il leur reprocha leurs crimes; il leur rappelait, et le meurtre d'Hannon, faussement accusé de prétendre à la tyrannie, et l'exil de Giscon innocent, et leurs votes secrets contre son oncle Hamilcar, qui avait voulu faire d'Agathocle plutôt l'allié que l'ennemi de Carthage. Après avoir à haute voix exhalé sa colère devant un peuple immense, il expira.

VIII. Cependant Agathocle, partout victorieux, laisse son armée à son fils Archagathe, et passe en Sicile, ne

comptant pour rien ses succès en Afrique, tant que Syracuse resterait assiégée : car, à la mort d'Hamilcar, fils de Giscon, les Carthaginois y avaient envoyé une autre armée. Au seul bruit de son arrivée, toutes les villes de la Sicile, instruites de ses exploits en Afrique, s'empressent de lui ouvrir leurs portes; et ayant ainsi chassé les Carthaginois, il se vit maître de la Sicile entière. A son retour en Afrique, il trouve ses soldats soulevés, parce que son fils avait différé jusqu'à son arrivée le paiement de leur solde. Il les rassemble, et son adresse parvient à les calmer : il leur dit « que ce n'est pas de lui, mais de l'ennemi qu'ils doivent attendre leur paie; qu'ils partageront le butin comme la victoire; qu'ils fassent seulement quelques efforts pour terminer la guerre; ils savent que Carthage prise va satisfaire aux désirs de tous. » La révolte s'apaise, et, peu de jours après, Agathocle s'approche du camp ennemi; mais une bataille témérairement engagée lui coûte la plus grande partie de son armée. Il se réfugia dans son camp, et, voyant que son imprudence soulevait la haine contre lui, craignant d'ailleurs que la solde, qui n'avait point été payée, n'excitât de nouvelles plaintes, il s'enfuit pendant la nuit avec son fils Archagathe. A la nouvelle de son départ, ses soldats épouvantés, se regardant déjà comme prisonniers, s'écriaient que, « pour la seconde fois, leur roi les abandonnait au milieu des ennemis; que celui qui leur devait jusqu'à la sépulture, renonçait même à défendre leur vie. » Ils veulent poursuivre le roi; mais, arrêtés par les Numides, ils sont forcés de rentrer dans leur camp. Cependant ils prirent et ramenèrent Archagathe, qui,

trompé par les ténèbres, s'était séparé de son père. Pour Agathocle, il retourne à Syracuse sur les vaisseaux et avec les mêmes pilotes qui l'avaient ramené de Sicile. Rare exemple de lâcheté, de voir un roi délaisser son armée, et un père trahir ses enfans. Après le départ du roi, les soldats traitent avec l'ennemi, égorgent les fils d'Agathocle, et se livrent aux Carthaginois. Archagathe, au moment de périr de la main d'Arcésilas, autrefois l'ami de son père, lui demanda « ce que ferait Agathocle aux enfans de l'homme qui l'aurait privé des siens. — Il me suffit, répondit Arcésilas, de savoir que mes fils survivent à ceux d'Agathocle. » Les Carthaginois envoyèrent ensuite en Sicile de nouveaux généraux pour achever la guerre; mais Agathocle fit la paix avec eux à des conditions raisonnables[5].

LIVRE XXIII.

I. Agathocle, roi de Sicile, ayant fait la paix avec les Carthaginois, soumit quelques-unes des villes qui, par confiance en leurs forces, avaient quitté son parti. Puis, se trouvant à l'étroit dans une île dont il n'avait pu d'abord espérer même en partie l'empire, il passe en Italie, à l'exemple de Denys qui y avait subjugué plusieurs peuples. Ses premiers ennemis furent les Brutiens, fameux alors par leur courage, par leurs richesses, et toujours disposés à insulter leurs voisins. Ils avaient chassé de l'Italie plusieurs nations d'origine grecque, vaincu les Lucaniens, fondateurs de leur nation, et fait avec eux la paix à titre d'égaux : leur audace ne respectait pas même ceux à qui ils devaient leur origine. Les Lucaniens élevaient leurs enfans selon les lois de Lacédémone. Dès l'âge le plus tendre, ils les laissaient dans les bois, parmi les pasteurs, sans esclaves pour les servir, sans vêtemens pour se couvrir ou se coucher : ils les accoutumaient de bonne heure, loin du séjour et de l'aspect des villes, à une vie dure et frugale. Ils ne vivaient que de leur chasse, n'avaient pour boisson que du lait ou l'eau des fontaines. Ils se préparaient ainsi aux fatigues de la guerre. Cinquante d'entre eux, accoutumés à piller sur les terres voisines, virent bientôt grossir leur

nombre : avides de butin et enhardis par leurs forces nouvelles, ils désolèrent des contrées entières. Denys, tyran de Sicile, las des plaintes de ses alliés, envoya, pour les contenir, un corps de six cents Africains; mais une femme nommée Brutia donna l'accès de leur citadelle aux bandits, qui fondèrent une ville dans ce lieu, où les bergers voisins accoururent de tous côtés, attirés par le bruit d'un nouvel établissement : du nom de cette femme, ils s'appelèrent Brutiens. Leur première guerre fut contre les Lucaniens, auteurs de leur origine. Fiers de leurs victoires, et d'un traité conclu à droits égaux avec l'ennemi, ils soumirent leurs autres voisins, et, par leurs rapides progrès, devinrent redoutables aux rois eux-mêmes. Alexandre, roi d'Épire, venu en Italie avec une puissante armée, pour secourir les villes grecques, fut défait par eux et périt avec toutes ses forces. Enorgueillis de tant de succès, ils furent long-temps l'effroi des nations voisines. Enfin Agathocle, dont elles implorèrent l'appui, passa de Sicile en Italie, espérant étendre son empire.

II. Épouvantés au bruit de son approche, ils envoient des députés pour lui demander son alliance; Agathocle les invite à sa table pour leur cacher le départ de son armée, remet leur audience au lendemain, et les trompe en s'embarquant. Mais il ne profita pas de sa ruse. Peu de jours après, une maladie cruelle l'oblige à retourner en Sicile. Le mal frappe à la fois tout son corps; un venin mortel pénètre dans les nerfs; d'affreuses convulsions agitent et déchirent ses membres. On désespère de sa vie; et, comme s'il était déjà mort, son fils et son petit-

fils se disputent, à main armée, l'hérédité de son trône[1] : son fils périt, et son petit-fils se fait roi. Agathocle, sentant s'accroître chaque jour, et s'augmenter l'un par l'autre, et son chagrin et son mal, réduit au désespoir, fait embarquer sa femme Texena, les deux jeunes enfans qu'il avait eus d'elle, tous ses trésors, ses esclaves, et ses ornemens royaux, dont la richesse ne fut jamais égalée par la magnificence d'aucun roi. Il les envoie en Égypte, dans la patrie de son épouse, redoutant pour sa famille les cruautés de l'usurpateur de son trône. Texena résista long-temps avant de s'arracher de son lit de mort; elle craignait d'imiter, par son départ, le parricide du petit-fils d'Agathocle, et de paraître aussi coupable en quittant un époux, que celui-ci l'était en détrônant un aïeul. « Son hymen l'avait associée[2], disait-elle, non-seulement aux grandeurs, mais à toutes les fortunes d'Agathocle; et elle achèterait sans peine, au prix de sa vie, le droit de recueillir les derniers soupirs de son époux, de lui rendre avec fidélité, avec amour, ces derniers et tristes devoirs que nul ne remplirait après son départ. » Ses enfans, poussant des cris plaintifs, embrassaient le père qu'ils allaient quitter; elle-même couvrait de ses baisers l'époux qu'elle ne devait plus revoir. Les larmes du vieux roi[3] n'étaient pas moins attendrissantes: ceux-là pleuraient la mort d'un père; celui-ci, l'exil de ses fils; les uns, la solitude où leur départ laissait ce vieillard expirant; l'autre, l'indigence de ces enfans nés avec l'espoir d'une couronne. Les témoins de cette scène déchirante faisaient retentir le palais de leurs cris; enfin, l'instant du départ vint mettre un terme à ces

larmes, et la mort du roi suivit de près l'éloignement de sa famille. Cependant les Carthaginois, instruits de ce qui se passait en Sicile, et jugeant l'occasion favorable pour soumettre l'île à leur domination, y passent avec de grandes forces, et s'emparent de plusieurs villes.

III. Pyrrhus, à cette époque, faisait la guerre aux Romains : appelé, comme je l'ai dit, au secours des Siciliens, il vint à Syracuse, soumit plusieurs villes, et au titre de roi d'Épire joignit celui de roi de Sicile. Dans la joie de ce succès, il destine à Helenus, l'un de ses fils, l'empire de la Sicile, comme une couronne héréditaire (car Helenus était né d'une fille d'Agathocle), et réserve l'Italie pour Alexandre. Il vainquit ensuite les Carthaginois dans plusieurs batailles; mais bientôt ses alliés d'Italie lui envoient des députés, et déclarent, « qu'incapables de résister aux Romains, ils seront obligés de se soumettre, s'il ne vient les protéger. » Ainsi menacé d'un double péril, sans savoir quel parti prendre, ou de quel côté porter ses premiers secours, il flottait incertain entre l'un et l'autre. Pressé d'un côté par les Romains, de l'autre par les Carthaginois, il croyait ne pouvoir sans danger refuser à l'Italie l'appui de ses troupes; mais il voyait plus de péril encore à tirer son armée de la Sicile : il craignait de perdre les uns, en ne les défendant point; les autres, en les abandonnant. Dans ce conflit de dangers, il jugea que le plus sûr était de combattre en Sicile avec toutes ses forces, et, après la défaite des Carthaginois, de conduire en Italie son armée victorieuse. Il livre donc et gagne une bataille; mais, en

quittant la Sicile, il sembla fuir et s'avouer vaincu; ses alliés l'abandonnent, et il perd cette province aussi rapidement qu'il l'avait conquise. Il échoue de même en Italie, et retourne en Épire[4]. Son destin fut un grand exemple des faveurs et des retours du sort. Naguère favori de la fortune, il voyait le succès surpasser ses désirs, et l'empire de la Sicile se joindre à celui de l'Italie et à tant de victoires sur les Romains. Maintenant, comme si elle eût voulu signaler par ses rigueurs l'inconstance des grandeurs humaines, elle renverse l'édifice qu'avaient élevé ses mains; elle lui enlève la Sicile, le livre au naufrage, et le force, vaincu par les Romains, à quitter honteusement l'Italie.

IV. Pyrrhus étant sorti de la Sicile, la magistrature suprême est remise aux mains d'Hiéron. Gagnées par l'attrait de ses vertus, toutes les villes lui déférèrent, d'un consentement unanime, d'abord le commandement des troupes contre les Carthaginois, et bientôt la royauté. Le prodige qui sauva son enfance parut annoncer sa grandeur future : fils d'Hiéroclès, homme d'un haut rang, dont les aïeux remontaient à Gélon, ancien tyran de la Sicile, son origine maternelle était obscure et honteuse. Il devait le jour à une esclave, et son père le fit exposer comme l'opprobre de sa maison. Ainsi délaissé dès sa naissance, et privé de tout secours humain, il fut longtemps nourri par des abeilles, qui vinrent déposer leur miel à ses côtés. Instruit par les aruspices que ce présage promettait l'empire à son fils, Hiéroclès le reprend près de lui, et s'applique à le rendre digne des destins qui l'attendaient. Se trouvant dans une école avec des en-

fans de son âge, un loup, qui parut au milieu d'eux, lui enleva sa tablette. Dans sa jeunesse, lorsqu'il fit ses premières armes, on vit une chouette se poser sur sa lance, un aigle sur son bouclier, ce qui annonçait qu'à la fois prudent et brave, il parviendrait un jour à l'empire. Souvent défié au combat, il en sortit toujours vainqueur. Il reçut de Pyrrhus plusieurs récompenses militaires. Doué d'une rare beauté, d'une force plus qu'ordinaire, plein de grâce dans ses paroles, de justice dans sa conduite, de modération dans le pouvoir, il ne lui manquait d'un roi que le nom.

LIVRE XXIV.

I. Tel était l'état de la Sicile, lorsque les dissensions de Ptolémée Ceraunus, d'Antiochus et d'Antigone, inspirèrent à la plupart des villes grecques, excitées par les Spartiates, le désir de profiter de ces troubles pour recouvrer leur liberté : elles s'envoient mutuellement des députés, s'engagent par une alliance, et courent aux armes. Pour ne point paraître faire la guerre à Antigone, leur souverain, elles attaquent les Étoliens, ses alliés, sous prétexte qu'ils avaient envahi le territoire de Cirrhé, consacré à Apollon du consentement de la Grèce entière. Elles défèrent le commandement à Areas, qui réunit ses forces, saccage les villes, désole les campagnes, et brûle ce qu'il ne peut emporter. Du haut de leurs montagnes, les bergers étoliens sont témoins de ces ravages : ils se rassemblent au nombre de cinq cents, tombent sur ces brigands épars, auxquels l'effroi et la fumée des incendies dérobaient leur petit nombre, en égorgent neuf mille, et les obligent à fuir. Sparte voulut recommencer la guerre; mais plusieurs peuples lui refusèrent leur appui, pensant qu'elle songeait à soumettre la Grèce et non à l'affranchir. Cependant les rois posent les armes, Ptolémée reste seul maître de la Macédoine par l'expulsion d'Antigone, fait la paix avec Antiochus,

et s'allie avec Pyrrhus en lui donnant la main de sa fille.

II. N'ayant plus rien à craindre au dehors, son âme impie et criminelle se prépare à des forfaits domestiques : il dresse des pièges à sa sœur Arsinoé, pour ôter la vie à ses enfans et la dépouiller elle-même du royaume de Cassandrée. Son premier artifice fut de feindre un vif amour pour elle et de demander sa main : car ce n'était que sous l'apparence d'une réconciliation qu'il pouvait arriver jusqu'aux fils de sa sœur, dont il avait usurpé les états : mais Arsinoé connaissait la perfidie de son frère. Il assure, pour calmer ses défiances, « qu'il veut partager le trône avec ses enfans; que, s'il leur a fait la guerre, ce n'était pas pour leur ravir le sceptre, mais pour le mettre lui-même entre leurs mains : il demande qu'un député vienne recevoir ses sermens ; il est prêt à s'engager devant lui, en présence des dieux de la patrie, par les vœux les plus solennels. » Arsinoé ne savait quel parti prendre; elle craignait, en accordant sa demande, d'être trompée par un parjure, et d'exciter, par un refus, sa colère et sa cruauté. Plus effrayée pour ses enfans que pour elle, et pensant que cette union leur assurerait un appui, elle lui envoie Dion, un de ses courtisans. Ptolémée le conduit dans un temple de Jupiter, lieu révéré dès longtemps par les Macédoniens; et là, embrassant les autels, portant ses mains sur les simulacres des dieux et sur les lits où reposaient leurs statues, il déclare, avec les sermens les plus énergiques, « que c'est de bonne foi qu'il

demande la main de sa sœur; qu'il lui donnera le titre de reine; qu'il ne reconnaîtra pas d'autre épouse, et n'aura d'autres enfans que les siens. » Remplie d'espoir et oubliant ses craintes, Arsinoé s'entretient elle-même avec son frère : la douceur de son visage, la tendresse de ses regards, la rassurent autant que ses sermens, et, malgré son fils Lysimaque, qui s'écrie « qu'elle est trompée, » elle devient l'épouse de Ptolémée.

III. Cet hyménée est célébré avec la plus grande magnificence et une joie universelle. Ptolémée, en présence de ses soldats assemblés, place le diadème sur la tête de sa sœur, et la salue du nom de reine. Arsinoé, recouvrant un titre que lui avait ravi la mort de Lysimaque, son premier époux, ne peut contenir sa joie; elle invite elle-même le prince à venir dans sa ville de Cassandrée : c'était pour s'emparer de cette place que Ptolémée avait ourdi sa trame. La reine prend les devans, prépare une fête pour l'entrée de son époux; fait orner les maisons, les temples, les lieux publics; veut que partout on dresse des autels, on prépare des victimes; elle envoie enfin à sa rencontre, la tête parée d'une couronne, ses fils Lysimaque, âgé de seize ans, et Philippe, de trois ans plus jeune, tous deux d'une rare beauté. Pour mieux déguiser ses desseins, Ptolémée les accueille avec tendresse, leur prodigue les signes d'une affection trop vive pour être sincère, et les couvre long-temps de ses baisers. Arrivé aux portes de la ville, il ordonne de se saisir de la citadelle et d'égorger les deux enfans. Réfugiés près de leur mère, ils sont massacrés sur son sein, dans ses derniers embrassemens. Arsinoé demande, avec des cris de

douleur, quel crime elle a commis par son hymen ou depuis son hymen; elle s'offre aux meurtriers pour sauver ses fils; elle saisit leurs corps et cherche à les couvrir du sien; elle veut recevoir les blessures destinées à ses enfans. Enfin, privée même de leurs restes, les cheveux épars, les vêtemens déchirés, on l'entraîne de la ville avec deux esclaves, on l'exile en Samothrace, d'autant plus malheureuse, qu'elle n'avait pu mourir avec ses enfans. Mais les crimes de Ptolémée ne restèrent point impunis : les dieux punirent tant de parjures, tant de sanglans forfaits; bientôt, détrôné par les Gaulois, il tombe entre leurs mains, et périt par le glaive comme il l'avait mérité.

IV. La Gaule, chaque jour plus peuplée, et ne pouvant suffire à ses nombreux enfans, envoya trois cent mille hommes chercher loin d'elle une autre patrie. Les uns s'arrêtèrent en Italie, et, maîtres de Rome, la livrèrent aux flammes; d'autres, guidés par le vol des oiseaux (car les Gaulois se plaisent plus que tout autre peuple dans la science des augures), traversent l'Illyrie en égorgeant les barbares qui les arrêtent, et viennent s'établir en Pannonie. Ce peuple farouche, audacieux et guerrier, le premier depuis Hercule qui dût à ses exploits l'admiration du monde et le nom d'immortel, franchit la cime redoutée des Alpes et les lieux dont le froid semblait avoir fermé l'accès. Vainqueur des Pannoniens, il fit long-temps la guerre aux nations voisines. Animé par le succès, il se partagea en deux corps : l'un envahit la Grèce, et l'autre la Macédoine, portant partout le fer et le carnage. Telle était la terreur du nom gaulois,

qu'on vit des rois, prévenant leur attaque, acheter d'eux la paix à prix d'or. Ptolémée, roi de Macédoine, fut le seul qui apprit leur approche sans effroi. Égaré par les furies vengeresses, il marche contre eux à la tête d'une poignée de soldats en désordre, comme s'il était aussi facile de vaincre que d'assassiner. Les Dardaniens lui font offrir un renfort de vingt mille hommes; il le refuse avec mépris, disant « que la Macédoine était perdue, si, après avoir seule soumis l'Orient tout entier, elle avait besoin des Dardaniens pour défendre ses frontières; qu'il avait pour soldats les fils de ceux qui, sous Alexandre, avaient vaincu l'univers. » Instruit de cette réponse, le prince dardanien dit que cet illustre empire de Macédoine allait s'écrouler bientôt par la témérité d'un jeune homme sans expérience.

V. Les Gaulois, sous les ordres de Belgius, envoient des députés à Ptolémée pour connaître ses volontés et offrir de lui vendre la paix; mais le roi se glorifia, devant les siens, d'avoir réduit les Gaulois à demander la paix par crainte de la guerre. Aussi fier avec les députés qu'au milieu de ses courtisans, il répondit que, pour obtenir la paix, les Gaulois devaient lui livrer leurs armes et lui donner leurs généraux en ôtage; qu'il n'ajouterait point foi à leurs paroles avant de les avoir désarmés. Cette réponse entendue, les Gaulois s'écrièrent, avec un rire de mépris, que le roi verrait bientôt si c'était par crainte ou par pitié qu'ils lui avaient offert la paix. Peu de jours après, une bataille s'engage : les Macédoniens vaincus sont taillés en pièces; Ptolémée, couvert de blessures, est fait prisonnier, et sa tête, mise au bout

d'une lance, est promenée sur le champ de bataille pour épouvanter l'ennemi. Un petit nombre de Macédoniens trouva son salut dans la fuite : le reste fut pris ou tué. Quand cette nouvelle se fut répandue en Macédoine, les cités ferment leurs portes : partout règne la consternation : les citoyens pleurent leurs enfans massacrés; ils tremblent pour leurs villes; ils invoquent les noms de leurs rois Alexandre et Philippe, comme ceux de divinités protectrices. « Sous leur empire, disent-ils, la Macédoine n'avait pas seulement été libre, elle avait vaincu le monde entier; qu'ils défendent cette patrie, que la gloire de leurs exploits a élevée si haut; qu'ils secourent leur peuple abattu, précipité à sa ruine par la folle audace du roi Ptolémée. » Dans l'abattement général, Sosthène, l'un des principaux Macédoniens, dédaignant ces vœux inutiles, assemble la jeunesse, arrête les Gaulois dans l'ivresse de leur victoire, et préserve la Macédoine de leurs ravages. Son courage et ses services le firent préférer, malgré l'obscurité de sa naissance, à tous les nobles qui briguaient alors la couronne de Macédoine; mais, proclamé roi par l'armée, ce fut comme général, et non comme roi, qu'il voulut recevoir le serment de ses soldats.

VI. Cependant Brennus, qui, à la tête d'un corps de Gaulois, avait envahi la Grèce, instruit de la victoire de Belgius et de la défaite des Macédoniens, ne put voir sans colère, qu'après un premier triomphe, on eût abandonné à la hâte un si riche butin et les dépouilles de l'Orient. Il rassemble quinze mille cavaliers, cent cinquante mille fantassins, et fond sur la Macédoine. Tan-

dis qu'ils dévastent les campagnes, Sosthène, à la tête des Macédoniens, vient leur offrir la bataille; mais sa troupe, faible et en désordre, cède bientôt au nombre et à la force. Les Macédoniens battus se renferment dans les murs de leurs villes, et Brennus, sans obstacle ni péril, désole la Macédoine. Bientôt, comme s'il dédaignait le butin que lui offre la terre, il ose tourner ses regards vers les temples des dieux, et dire, par une raillerie impie, que les dieux sont assez riches pour donner aux hommes. Il marche donc contre Delphes, et, sacrifiant la piété à la passion de l'or, la faveur céleste à la cupidité, il répète que les dieux n'ont pas besoin de trésors, puisqu'ils les prodiguent aux mortels [1]. Le temple d'Apollon à Delphes est situé sur un roc du mont Parnasse, escarpé de toutes parts; la ville doit son origine au concours nombreux des voyageurs qui, pour défendre la sainteté du lieu [2], s'établirent sur ces rochers. Le temple et la ville sont protégés, non par des murailles, mais par des précipices : la nature seule, sans la main de l'homme, les a entourés de fortifications, et l'on peut douter si c'est la majesté du dieu, ou la force de ces remparts, qui doit étonner le plus. Vers le milieu, les rochers s'enfoncent en forme d'amphithéâtre; aussi le bruit des voix humaines et le son de la trompette, s'il vient à résonner dans ces lieux, retentit avec fracas, grossi et multiplié par l'écho des rochers qui se répondent. Ce phénomène remplit d'étonnement et d'une terreur religieuse ceux qui en ignorent la cause. Dans les sinuosités du roc, vers le milieu de la montagne, est une plaine étroite où s'ouvre une cavité profonde, qui sert

de passage aux oracles. De là s'exhale, poussée comme par le souffle des vents, une vapeur froide qui égare l'esprit des devins, et les force à répondre au nom du dieu qui les agite. Là, se voient les riches offrandes des rois et des peuples, attestant, par leur magnificence, et les réponses du dieu et la reconnaissance de ceux qui le consultent[3].

VII. A la vue du temple, Brennus hésita long-temps s'il devait aussitôt en ordonner l'attaque, ou donner à ses soldats, fatigués d'une longue marche, la nuit pour se reposer. Emanus et Thessalorus, chefs gaulois, qui s'étaient associés à lui dans l'espoir du butin, veulent qu'on attaque à l'instant un ennemi sans défense, qu'épouvante leur soudaine arrivée; que l'espace d'une nuit pouvait lui rendre le courage, et lui amener même des secours; que les routes, libres encore, allaient peut-être se fermer devant eux. Mais les soldats gaulois, trouvant, après de longues privations, un pays rempli de vin et de vivres, dans la joie de leur succès et de cette abondance nouvelle, avaient quitté leurs étendarts : épars dans la campagne, ils se répandaient partout en vainqueurs. Les Delphiens gagnèrent ainsi du temps. A la nouvelle de l'arrivée des Gaulois, l'oracle avait, dit-on, défendu aux paysans d'enlever de leurs fermes les vins et les récoltes; on comprit enfin la sagesse de cet ordre, quand on vit les Gaulois, arrêtés par le vin et l'abondance de toutes choses, laisser aux peuples voisins le temps d'accourir à Delphes. Les habitans, aidés de leurs alliés, mirent la ville en état de défense, avant que les Gaulois, retenus par le vin, comme par une riche proie,

eussent rejoint leurs étendarts. Brennus avait soixante-cinq mille fantassins, choisis dans toute son armée; les Delphiens et leurs alliés comptaient à peine quatre mille soldats : plein de mépris pour cette poignée d'hommes, Brennus, pour exciter les siens, leur montrait ce magnifique butin, disant que ces statues, ces chars qu'ils apercevaient de loin étaient d'or massif, et qu'ils trouveraient dans le poids de ces objets plus de richesse encore que la vue du butin ne semblait leur en promettre.

VIII. Excités par ces paroles, et échauffés d'ailleurs par les débauches de la veille, les Gaulois s'élancent tête baissée dans le péril. Les Delphiens, se confiant moins dans leurs forces que dans la divinité, résistaient à des ennemis qu'ils méprisaient, et, du haut de la montagne, accablaient de traits ou de pierres les Gaulois qui voulaient l'escalader. Tout à coup, au plus fort de cette lutte, les prêtres de tous les temples, les devins eux-mêmes, les cheveux épars, couverts de leurs bandelettes et de leurs insignes sacrés, s'élancent au premier rang, pleins d'égarement et de trouble; ils s'écrient que le dieu est arrivé, que par le faîte entr'ouvert, ils l'ont vu s'élancer dans le temple; que, tandis qu'ils imploraient son appui, un jeune guerrier d'une merveilleuse beauté a paru à leurs regards, accompagné de deux vierges armées, sorties des temples voisins de Minerve et de Diane; que leurs yeux n'en sont pas seuls témoins; qu'il ont entendu le sifflement de son arc et le cliquetis de ses armes. Puis, avec les plus vives prières, ils pressaient les combattans de marcher, guidés par leurs dieux, au massacre de l'ennemi, et de s'associer à leur victoire.

Enflammés par ce discours, tous à l'envi s'élancent au combat; ils sentent à leur tour la présence des dieux; la terre tremble : un fragment détaché de la montagne va écraser l'armée gauloise, les plus épais bataillons tombent renversés avec un affreux carnage. Bientôt une tempête s'élève; la grêle et le froid achèvent les blessés. Brennus, frappé lui-même et ne pouvant supporter ses souffrances, d'un coup de poignard met fin à sa vie. Ainsi furent punis les auteurs de cette guerre. Un autre chef gaulois se hâte de quitter la Grèce avec dix mille soldats blessés; mais la fortune ne fut pas même propice à leur retraite. Toujours en alarme, sans asile pendant la nuit, et accablés le jour de fatigues et de dangers, les pluies continuelles, la glace, la neige, la lassitude, la faim et les veilles, plus meurtrières encore, détruisirent les tristes restes de cette malheureuse armée. Dans le désordre de leur fuite, les peuples qu'ils traversaient les poursuivaient comme une proie. Enfin, de cette nombreuse armée, qui croyait naguère, dans la confiance de ses forces, pouvoir lutter contre les dieux, il ne resta pas même un homme pour retracer un si grand désastre.

LIVRE XXV.

I. La paix était rétablie entre les deux rois Antigone et Antiochus, lorsqu'Antigone, rentrant en Macédoine, y trouve un nouvel ennemi [1]. Les Gaulois, que Brennus, en marchant contre la Grèce, avait laissés pour la garde du pays, craignant de paraître seuls oisifs, armèrent quinze mille fantassins et trois mille cavaliers; vainqueurs des Gètes et des Triballes, prêts à fondre sur la Macédoine, ils envoyèrent au roi des députés pour lui offrir d'acheter la paix, et en même temps pour reconnaître l'état de son camp. Antigone, dans un festin magnifique, déploya à leurs regards tout le faste de la royauté; éblouis de ces masses énormes d'or et d'argent, excités par l'appât d'un si riche butin, les Gaulois revinrent plus que jamais disposés à la guerre. Espérant effrayer ces barbares par un spectacle nouveau, le roi leur avait fait voir ses éléphans et ses galères chargées de soldats, sans songer que leur montrer ainsi ses forces, c'était leur inspirer plus de cupidité que d'effroi. Aussi les députés, à leur retour, exagèrent à la fois et la richesse et la négligence du roi. Ils annoncent que son camp, rempli d'argent et d'or, n'a ni retranchemens ni fossés; que les exercices militaires y sont inconnus, comme si les richesses étaient un assez

puissant rempart, et que l'abondance de l'or rendît le fer inutile.

II. Un tel rapport eût suffi pour irriter la cupidité naturelle des Gaulois; mais ils étaient encore animés par l'exemple de Belgius, qui, peu auparavant, avait taillé en pièces un roi de Macédoine et son armée. Tous conviennent d'attaquer de nuit le camp du roi. Ayant prévu l'orage, il avait ordonné la veille à ses troupes de tout enlever, et de se poster en secret dans un bois voisin. Ce fut en abandonnant son camp qu'il le sauva; les Gaulois, le trouvant vide, sans défenseurs et même sans gardes, soupçonnèrent un piège plutôt qu'une fuite, et hésitèrent long-temps à y pénétrer. Ils y entrent enfin, et, sans y renverser les retranchemens, ils s'occupent plus à reconnaître qu'à piller. Puis, enlevant ce qu'ils trouvent, ils se dirigent vers le port. Là, ils se livrent sans précaution au pillage des navires, et sont surpris, massacrés par les rameurs et une partie de l'armée qui s'y était réfugiée avec les enfans et les femmes. On en fit un tel carnage, que l'éclat de cette victoire assura la paix à Antigone, non-seulement avec les Gaulois, mais avec les barbares qui entouraient ses états. Cependant, vers cette époque, on vit les Gaulois, se multipliant sans cesse, inonder l'Asie de leurs innombrables armées. Dès-lors les rois d'Orient ne firent aucune guerre sans une armée gauloise à leur solde; renversés de leur trône, c'est aux Gaulois qu'ils recourent [2] : telle fut la terreur qu'inspira

leur nom, tel fut le succès constant de leurs armes, que la valeur gauloise paraissait seule capable de soutenir ou de relever les états. Le roi de Bithynie ayant imploré leur secours, il leur céda après la victoire une partie de son empire; ils donnèrent à cette contrée le nom de Gallo-Grèce.

III. Tel était l'état de l'Asie, lorsque Pyrrhus, battu sur mer en Sicile par les Carthaginois, fait demander des renforts à Antigone, roi de Macédoine; il annonce que s'il essuie un refus, forcé de rentrer dans son royaume, il fera sur la Macédoine les conquêtes qu'il voulait faire sur les Romains. Sa demande fut repoussée, et aussitôt, sans découvrir ses desseins, il part à la hâte, ordonne à ses alliés de se tenir prêts à combattre, laisse à son fils Helenus et à Milon son ami la garde du fort de Tarente. A peine de retour en Épire, il fond sur la Macédoine : Antigone, qui vient le combattre, est vaincu et mis en fuite. Ainsi Pyrrhus se vit maître de la Macédoine, et, se croyant dédommagé, par cette conquête, de la perte de la Sicile et de l'Italie, il rappelle son fils et son ami, qu'il avait laissés à Tarente. Cependant Antigone, tout à coup déchu de ses grandeurs, escorté dans sa fuite par quelques cavaliers, s'était retiré à Thessalonique pour observer les suites de cette révolution, et renouveler la guerre en prenant des Gaulois à sa solde. Mais, vaincu de nouveau par Ptolémée, fils de Pyrrhus, forcé de fuir avec sept compagnons, il renonce à l'es-

poir de recouvrer sa couronne, et ne songe plus qu'à sauver sa vie, en se cachant dans des lieux déserts[3].

IV. Non content d'embrasser dans une si vaste puissance ce qu'il eût dû à peine atteindre de ses vœux, Pyrrhus méditait la conquête de la Grèce et de l'Asie. L'empire même n'était pas pour lui plus doux que la guerre; nul ne put jamais résister à ses coups. Mais les royaumes qu'il avait subjugués avec un courage invincible, il les perdait en un instant, toujours plus jaloux d'acquérir que de conserver. Ayant fait passer ses troupes dans la Chersonèse, il y reçut les députations d'Athènes, de l'Achaïe et de Messène. Éblouie par la grandeur de son nom, et l'éclat de ses succès contre Rome et Carthage, la Grèce entière l'attendait. Il porta d'abord ses armes contre Sparte; mais il trouva plus de résistance dans le courage des femmes que dans celui des hommes, et perdit son fils Ptolémée avec l'élite de ses troupes. Une multitude de femmes, accourant au secours de leur patrie assiégée, lui firent essuyer une défaite plus honteuse encore que funeste. Son fils Ptolémée était, dit-on, si audacieux et si brave, qu'avec soixante soldats il s'était emparé de Corcyre. Dans un combat naval, on l'avait vu, avec sept hommes, s'élancer d'un esquif sur un vaisseau, s'en emparer et en rester maître; et, au siège de Sparte, il poussa son cheval jusqu'au milieu de la ville, où il périt accablé par le nombre. On prétend que Pyrrhus, lorsqu'on lui rapporta le corps de son fils, dit qu'il avait vécu plus que ne l'espérait son père, et que ne le méritait sa témérité.

V. Repoussé de Sparte, Pyrrhus se dirige vers Argos: il essaie d'y forcer Antigone, qui s'était renfermé dans la ville; mais, en combattant avec valeur au milieu de la plus épaisse mêlée, il tombe frappé d'une pierre qu'on lui lance du haut des murailles. Sa tête fut portée à Antigone, qui, usant noblement de sa victoire, rendit la liberté à Helenus et aux Epirotes tombés en sa puissance, et le renvoya dans sa patrie, avec les restes non ensevelis de son père. Tous les auteurs s'accordent à dire que ni dans ce siècle, ni dans ceux qui précédèrent, il ne parut de prince comparable à Pyrrhus [4], et que rarement on trouva, non-seulement parmi les rois, mais parmi les hommes illustres, l'exemple d'une vie plus pure ou d'une probité plus sévère. Tels furent surtout ses talens militaires, que les plus grands monarques, Lysimaque, Demetrius, Antigone, ne réussirent point à le vaincre [5]; que dans ses guerres d'Illyrie ou de Sicile, contre Rome ou contre Carthage, il ne fut jamais battu, et resta souvent victorieux: qu'enfin sa patrie, jusqu'alors faible et obscure, fut illustrée dans l'univers par la grandeur de ses exploits, et par la gloire de son nom.

LIVRE XXVI.

1. Après la mort de Pyrrhus, des guerres sanglantes éclatèrent non-seulement en Macédoine, mais dans la Grèce et l'Asie [1]. La trahison livra le Péloponnèse à Antigone, et l'on vit de toutes parts les cités, selon qu'elles avaient redouté les coups ou espéré l'appui de Pyrrhus, selon que la mort de ce prince leur inspirait la joie ou la douleur, s'allier à Antigone, ou s'attaquer et se combattre. Au milieu de ces désordres, Aristotime, le plus puissant citoyen d'Epie [2], usurpe la tyrannie dans cette ville: il fait massacrer beaucoup des principaux habitans; il en bannit un plus grand nombre encore. Les Étoliens le supplient de rendre aux exilés leurs enfans et leurs femmes; ils refusent d'abord; puis, feignant d'y consentir, il permet à toutes les femmes de quitter la ville, et fixe le jour de leur départ. Celles-ci, se croyant à jamais exilées avec leurs époux, rassemblent toutes leurs richesses : réunies aux portes pour partir ensemble, elles sont saisies, dépouillées, jetées dans les fers; les vierges sont déshonorées, les jeunes enfans égorgés sur le sein des mères. La ville consternée se taisait sous le joug de fer du tyran. Hellanicus le premier, citoyen vieux et sans enfans, n'ayant à craindre ni pour lui-même ni pour les siens, rassemble ses plus fidèles amis,

et les exhorte à venger la patrie. Ils hésitent à exposer leurs jours pour le salut commun : ils demandent du temps pour délibérer. Alors le vieillard appelle ses esclaves, fait fermer ses portes, et ordonne d'instruire le tyran qu'il peut envoyer saisir les conjurés rassemblés chez lui, leur disant à tous que puisqu'il les a vainement engagés à venger la patrie, il les punira de l'avoir abandonnée. Alors ceux-ci, menacés d'un double péril, préfèrent le plus glorieux parti, et jurent la mort du tyran. Ainsi périt Aristotime, après une domination de cinq mois.

II. Cependant Antigone, à la fois menacé par Ptolémée et par les Spartiates, et voyant sortir de la Gallo-Grèce un nouvel ennemi, laisse un faible corps de troupes pour contenir les premiers par l'image d'un camp, et marche avec toutes ses forces contre les Gaulois. Les barbares, instruits de son approche, se préparent au combat, immolent des victimes, et, consultant leurs entrailles, y trouvent le présage d'une affreuse défaite et de leur ruine entière. Remplis alors, non de crainte, mais de fureur, ils veulent, par le sang de leurs proches, apaiser la colère des dieux; ils égorgent leurs enfans et leurs femmes, et préludent au combat par des parricides. Dans leur aveugle fureur, ils n'épargnèrent point cet âge que respectent même des mains ennemies; et, faisant une guerre mortelle à ceux qui voient ordinairement entreprendre les guerres pour leur défense, ils massacrent sans pitié leurs enfans et les

mères de leurs enfans. Comme si ce crime eût racheté leur vie et garanti leur victoire, tout couverts du sang des leurs, ils marchent au combat; le succès répondit à de si affreux présages. Dans la bataille, ils sont assaillis par les furies vengeresses avant de l'être par l'ennemi; les mânes de leurs victimes viennent épouvanter leurs regards, et ils périssent tous jusqu'au dernier. Dans ce vaste carnage, les dieux mêmes semblaient s'unir aux hommes pour exterminer ces parricides. Après ce combat, Ptolémée et les Spartiates, pour éviter l'armée victorieuse d'Antigone, se retirèrent dans de fortes positions. Antigone, témoin de leur retraite, et voulant profiter de l'ardeur qu'une victoire récente inspirait à ses troupes, tourne ses armes contre Athènes. Pendant qu'il poursuit cette guerre, Alexandre, roi d'Épire, voulant venger la mort de son père Pyrrhus, vient ravager la Macédoine; et Antigone, forcé de quitter la Grèce pour aller le combattre, est abandonné de ses soldats, qui passent à l'ennemi; il perd à la fois son royaume et son armée. Son fils Demetrius, encore fort jeune, lève des troupes en l'absence de son père, recouvre la Macédoine, et enlève même l'Épire à Alexandre. Tel était à cette époque le caprice de la fortune, ou l'infidélité des soldats, que les rois se voyaient tour-à-tour dans l'exil ou sur le trône.

III. Alexandre, qui s'était réfugié dans l'Acarnanie, fut rétabli sur le trône d'Épire, autant par le vœu de ses peuples, que par l'appui de ses alliés. Vers le même temps, mourut Magas, roi de Cyrène[3]. Avant sa maladie, il avait fiancé Bérénice, sa fille unique, au fils de Pto-

lémée, son frère, pour terminer avec lui ses débats. Mais à la mort du roi, Arsinoé, mère de la princesse, voulant rompre un mariage conclu malgré elle, fit offrir à Demetrius, frère du roi Antigone, et né lui-même d'une fille de Ptolémée, la main de Bérénice et le trône de Cyrène. Demetrius part à la hâte, et, secondé par les vents, il arrive à Cyrène. Mais, fier de sa beauté, qui avait déjà séduit la reine, il se rendit bientôt, par son orgueil, odieux à la maison royale et aux soldats. Plus empressé de plaire à la mère qu'à la fille, il excita d'abord les soupçons de Bérénice, et souleva bientôt le peuple et les soldats. Tous se déclarent pour le fils de Ptolémée, et conspirent contre Demetrius : on envoie des assassins qui le frappent dans le lit de sa belle-mère. Arsinoé, entendant la voix de sa fille, qui criait à la porte qu'on épargnât sa mère, fit un instant de son corps un rempart à son complice. Enfin, il fut tué, et Bérénice, ayant, sans violer ses devoirs, vengé les désordres de sa mère, donna sa main à l'époux que son père lui avait destiné.

LIVRE XXVII.

I. Après la mort d'Antiochus, roi de Syrie, Seleucus, son fils et son successeur, souilla d'un double parricide les premiers jours de son règne : Laodice, sa mère, l'y excita, elle qui eût dû l'en détourner. Il fit égorger Bérénice sa marâtre, sœur de Ptolémée, roi d'Égypte, avec un jeune frère qu'elle lui avait donné. Ce forfait couvrit son nom d'infamie, et arma Ptolémée contre lui. Bérénice, sachant qu'il avait fait partir des assassins pour la tuer, s'était renfermée à Daphné, où on l'assiégea avec son fils. A cette nouvelle, les villes de l'Asie, songeant à la grandeur de son père et de ses aïeux, et touchées d'un si affreux malheur, lui envoyèrent à l'envi des secours. Son frère Ptolémée, tremblant pour elle, avait réuni ses troupes et quitté son royaume pour voler à sa défense. Mais avant l'arrivée de ces forces, Bérénice, qu'on n'avait pu saisir de vive force, fut trahie et assassinée. L'indignation fut générale; toutes les cités qui, révoltées contre Seleucus, avaient armé une flotte puissante, épouvantées d'une telle cruauté, et résolues à venger une reine qu'elles avaient voulu défendre, se livrent à Ptolémée : ce prince, si une sédition ne l'eût rappelé en Égypte, se serait rendu maître de tous les états de Seleucus; tant l'horreur du parricide avait rendu l'un

odieux, tant la mort cruelle d'une sœur avait fait aimer l'autre!

II. Après la retraite de Ptolémée, une flotte nombreuse, mise en mer pour châtier les cités rebelles, fut tout à coup submergée par une tempête, comme si les dieux eux-mêmes avaient voulu punir son crime; et d'une si puissante armée, il ne sauva que sa vie, son corps dépouillé, et quelques compagnons de son naufrage. Mais ce désastre lui devint heureux; car les cités, qui dans leur courroux contre lui s'étaient déclarées pour Ptolémée, se trouvant assez vengées par les dieux, et touchées de son naufrage, changèrent tout à coup de dispositions, et revinrent sous ses lois. Sauvé par ses malheurs, et enrichi par ses pertes, il se croit assez fort pour attaquer Ptolémée. Mais la fortune semblait ne l'avoir fait naître que pour lui servir de jouet, et ne lui avoir rendu ses forces que pour les lui ravir ensuite. Il est battu, et se retire tremblant à Antioche, presque aussi mal accompagné qu'après son naufrage. Il écrit alors à son frère Antiochus, pour implorer son secours, et lui offre pour récompense une partie de l'Asie jusqu'à la chaîne du Taurus. Antiochus, prince de quatorze ans, mais d'une ambition au dessus de son âge, n'accepta point cette offre d'aussi bonne foi qu'elle était faite: avec la rapacité d'un brigand, songeant à ravir tout à son frère, on le vit déployer dans l'enfance l'audace criminelle de l'âge viril. De là lui vint le surnom d'*Hierax*, parce que, avide comme un oiseau de proie, il ne songeait qu'à s'enrichir de dépouilles. Cependant Ptolémée

Évergète, sachant qu'Antiochus venait secourir Seleucus, fit avec celui-ci une trève de dix ans, pour n'avoir pas à la fois deux ennemis à combattre; mais cette paix que donnait un ennemi, fut troublée par un frère. Antiochus, prenant une armée gauloise à sa solde, attaque son frère en ennemi, et lui apporte la guerre au lieu du secours qu'il implorait. La valeur des Gaulois donna la victoire à Antiochus; mais ces barbares, croyant que Seleucus était mort dans la bataille, tournent leurs armes contre Antiochus lui-même, dans l'espoir de ravager plus facilement l'Asie, après y avoir massacré tous les rois. Instruit de leur dessein, Antiochus, pour se racheter, leur donna de l'or comme à des pirates, et devint l'allié de ses mercenaires.

III. Cependant Eumène, roi de Bithynie [1], voyant que cette guerre intestine avait dispersé, épuisé les forces des deux frères, veut s'emparer de l'Asie restée sans maître; il attaque Antiochus et les Gaulois, qui venaient de vaincre, et, avec ses forces intactes, il triomphe aisément d'une armée lasse encore de ses derniers combats. Toutes ces guerres se faisaient alors pour la ruine de l'Asie; elle semblait la proie destinée au plus fort. C'était pour la subjuguer que deux frères, Antiochus et Seleucus, avaient pris les armes, et Ptolémée, roi d'Égypte, sous prétexte de venger sa sœur, ne songeait qu'à envahir l'Asie. Ravagée d'un côté par Eumène de Bithynie, de l'autre par les Gaulois, toujours prêts à se vendre au plus faible, elle restait sans défenseur contre les brigands qui la désolaient. Lorsqu'Eumène, vainqueur d'Antiochus, l'eut presque entièrement conquise,

les deux frères, privés ainsi de ce qui devait être le prix de leurs combats, ne purent cependant s'accorder; et, au lieu de s'unir contre un ennemi étranger, ils s'arment pour se perdre l'un l'autre. Vaincu de nouveau, Antiochus, après une longue et pénible fuite, arrive à la cour de son beau-père Artamène, roi de Cappadoce[2]. Accueilli d'abord avec bonté, il s'aperçut, peu de jours après, qu'on lui dressait des embûches, et chercha son salut dans la fuite. Voyant sa vie partout menacée, il se réfugie près de Ptolémée, plus confiant dans un ennemi que dans un frère, et jugeant assez, par ce qu'il réservait naguère à ce dernier, quel sort il devait en attendre. Mais dans le malheureux qui se livrait à lui, Ptolémée voyait encore le rival qu'il avait combattu : il le fit jeter dans une étroite prison. Antiochus, aidé par une courtisane avec laquelle il vivait, trompe ses gardes, s'échappe, et périt dans sa fuite, massacré par des voleurs. Vers le même temps, Seleucus, dépouillé de ses états, meurt aussi d'une chute de cheval. Ainsi ces deux frères, qui le furent même par leurs malheurs, se virent tour-à-tour sur le trône et dans l'exil, et reçurent le châtiment qu'avaient mérité leurs forfaits[3].

LIVRE XXVIII.

I. Olympias, fille de Pyrrhus, roi d'Épire, veuve d'Alexandre, à la fois son frère et son époux, s'était chargée du gouvernement et de la tutèle des deux fils qu'elle avait eus de lui, Pyrrhus et Ptolémée. Elle implore le secours de Demetrius, roi de Macédoine, contre les Étoliens, qui voulaient enlever une partie de l'Acarnanie accordée au père de ses pupilles comme prix d'une guerre où il était entré pour eux. Quoiqu'il fût déjà l'époux de la sœur d'Antiochus, roi de Syrie [1], elle lui offre la main de Phthia sa fille, pour obtenir de lui, à ce titre nouveau, un secours qu'elle ne pouvait obtenir de sa pitié. Cette union est donc célébrée; mais si ce nouveau lien donnait des alliés à Demetrius, la rupture de son premier hymen lui suscitait des haines. L'épouse qu'il abandonnait se retire volontairement près d'Antiochus son frère, et l'engage à combattre son mari. Les Acarnaniens, sans confiance dans les Épirotes, implorent contre les Étoliens le secours de Rome, et, cédant à leurs prières, le sénat fait ordonner aux Étoliens, par ambassadeurs, de retirer leurs garnisons de l'Acarnanie, et de respecter la liberté du seul peuple qui ait refusé jadis d'envoyer du secours aux Grecs contre la ville de Troie, à qui Rome doit son origine.

II. Mais les Étoliens reçurent les députés avec dédain. Ils leur rappellent combien de fois les armées de Carthage et de la Gaule ont vaincu et massacré les Romains. « Rome, avant de porter ses armes dans la Grèce, doit, disent-ils, ouvrir ses portes, que la crainte des Carthaginois tient fermées. Elle doit songer à ce qu'elle est, et aux forces de ceux qu'elle ose menacer: trop faible pour résister aux Gaulois, elle s'est rachetée de leurs mains à prix d'or, au lieu de les repousser avec le fer. Pour eux, attaqués dans la Grèce par une armée de Gaulois bien plus nombreuse, loin d'attendre des secours étrangers, ils l'ont anéantie tout entière sans déployer même toutes leurs forces; ils ont creusé les tombeaux de ces barbares aux lieux mêmes où ceux-ci voulaient fonder des villes et élever leur empire. Les Romains, au contraire, encore épouvantés de l'incendie de leur ville, ont vu l'Italie presqu'entière passer sous le joug des Gaulois: ils devaient les en chasser avant de menacer l'Étolie, et se défendre chez eux avant de méditer des conquêtes. Qu'était-ce d'ailleurs que les Romains? de vils pâtres établis sur une terre lâchement ravie à ses maîtres, qui, privés, par l'infamie de leur naissance, de l'espoir d'obtenir des épouses, en avaient enlevé par une violence publique; qu'enfin, ils devaient la fondation de leur ville à un parricide, et qu'un frère avait arrosé du sang de son frère les fondemens de leurs murailles. Mais les Étoliens, placés toujours, par leur origine et leur courage, au premier rang parmi les Grecs, avaient seuls dédaigné les Macédoniens maîtres du monde, seuls bravé la colère du roi Philippe, seuls, enfin, méprisé les ordres du

grand Alexandre, lorsque, vainqueur de la Perse et de l'Inde, il répandait au loin la terreur de son nom. Ils engageaient donc les Romains à se contenter de leur fortune présente, sans provoquer la colère d'un peuple qui avait triomphé des Gaulois et bravé la Macédoine.» Ainsi fut congédiée l'ambassade romaine, et, joignant les actions aux paroles, les Étoliens allèrent ravager les frontières de l'Acarnanie et de l'Épire.

III. Déjà Olympias avait remis le gouvernement à ses fils, et la mort de Pyrrhus avait fait passer le sceptre aux mains de Ptolémée, son frère. Le nouveau prince, ayant levé une armée, marchait contre l'ennemi, lorsqu'il tomba malade et mourut en route. Olympias, accablée de cette double perte, traîna une vie languissante, et suivit de près ses enfans. Néréis et sa sœur Laodamie étaient les seuls restes du sang royal. Néréis épouse Gélon, fils du roi de Sicile, et Laodamie, réfugiée, dans une sédition, aux pieds de l'autel de Diane, est massacrée par le peuple. Les dieux punirent ce crime par de longs malheurs, et la ruine presqu'entière de la nation; elle essuya la stérilité, la famine, fut en proie à des guerres civiles, et désolée plus tard par des invasions étrangères. Milon, l'assassin de Laodamie, livré à des accès de fureur, se déchirant le corps avec le fer, avec des pierres, et, enfin, avec ses dents, mourut après douze jours de souffrances. Pendant ces désastres de l'Épire, Demetrius, roi de Macédoine, meurt, laissant le trône à Philippe encore enfant. Chargé de la tutèle du prince, Antigone[2], épousant la mère de son pupille, voulut le dépouiller de sa couronne. Bientôt, les Macédoniens soulevés le tenant assiégé

dans son palais, il se présente sans gardes aux yeux de la multitude, et, jetant devant le peuple le diadème et la pourpre : « Donnez, dit-il, ces ornemens à un homme qui sache ou vous obéir ou se faire obéir de vous. Cette royauté si enviée ne m'a offert, au lieu de plaisirs, que travaux et que périls ! » Il leur rappelle ensuite ses nombreux bienfaits : « il a puni la défection de leurs alliés, réprimé la joie coupable des Dardaniens et des Thessaliens à la mort de Demetrius, soutenu et élevé même la dignité de la Macédoine. Si ses actions ont mérité leur haine, il est prêt à abdiquer l'empire, à leur rendre leur présent ; qu'ils cherchent un roi à qui ils puissent commander. » Le peuple, honteux de ces reproches, le prie de reprendre la couronne ; mais il refusa jusqu'à ce que les auteurs de la révolte eussent été livrés au supplice.

IV. Il attaque ensuite les Spartiates, qui seuls, dans la guerre de Philippe et d'Alexandre, avaient méconnu l'empire de la Macédoine, et bravé des armes qui faisaient trembler le monde. Ces deux peuples illustres déployèrent à l'envi toutes leurs forces : les Macédoniens combattaient pour l'antique honneur de leur nom ; les Spartiates, pour leur liberté intacte encore, et pour le salut même de leur patrie. Ils succombèrent ; mais leur défaite n'abattit ni leur courage, ni celui de leurs enfans et de leurs femmes. Pas un, dans la bataille, ne ménagea sa vie ; pas une femme ne pleura son époux les vieillards vantaient le trépas de leurs fils ; les enfans enviaient le sort de leurs pères morts en combattant : tous se plai-

gnaient de n'avoir pu mourir pour la liberté de leur patrie. Toutes les portes s'ouvraient pour accueillir les blessés; on pansait leurs blessures, on soulageait leurs fatigues[3]. Ni désordre, ni épouvante dans la ville; tous pleuraient sur le malheur public, et non sur leurs pertes privées. Cependant le roi Cléomène, après un affreux massacre des ennemis, arrive couvert de leur sang et du sien : il entre dans la ville, et sans prendre de repas, refusant de manger et de boire, sans même déposer ses armes, il s'appuie sur une muraille, et voyant son armée réduite à quatre mille hommes, il les exhorte à se réserver pour des temps plus heureux. Il part ensuite avec sa femme, ses enfans, et se rend en Égypte, près de Ptolémée : accueilli avec respect, il y jouit longtemps de toute la faveur du roi. Mais Ptolémée étant mort, son fils le fit périr avec sa famille entière[4]. Antigone, après la sanglante défaite des Spartiates, touché des malheurs d'un si grand peuple, épargna le pillage à leur ville, et fit grâce à tous ceux qui avaient survécu à la bataille. Il dit qu'il avait fait la guerre à Cléomène, et non pas à Sparte; que la fuite du roi avait éteint sa haine, et qu'il lui serait à jamais glorieux d'avoir conservé Sparte, que lui seul avait pu conquérir; que n'y trouvant plus de citoyens à sauver, il en épargnait au moins le sol et les murailles. Il mourut peu de temps après, laissant le trône à Philippe, son pupille, âgé de quatorze ans.

LIVRE XXIX.

I. Vers le même temps, presque tous les états de l'univers changèrent à la fois de maîtres. En Macédoine, Philippe, âgé de quatorze ans, se vit appelé au trône par la mort d'Antigone, son tuteur et son beau-père. En Asie, Seleucus venait de périr, et le sceptre passait à Antiochus, encore enfant. En Cappadoce, un autre enfant, Ariarathe, recevait la couronne des mains de son père. En Égypte, Ptolémée, meurtrier de son père et de sa mère, s'était emparé du trône, et l'horreur d'un tel forfait l'avait fait surnommer *Philopator*. Les Spartiates substituaient Lycurgue à Cléomène. Enfin, pour qu'on vît partout les mêmes changemens s'accomplir, Annibal, jeune encore, était nommé général à Carthage : on ne manquait pas de capitaines plus âgés ; mais la haine des Romains, dans laquelle on le savait nourri, avait déterminé ce choix, moins funeste à l'Italie qu'à l'Afrique. Ces jeunes souverains, sans prendre pour guides des ministres plus âgés, suivirent pourtant les traces de leurs aïeux, et s'illustrèrent par de grands talens. Ptolémée seul montra de la faiblesse sur un trône acquis par le crime. Les Dardaniens et d'autres peuples voisins, éternels ennemis des rois de Macédoine, ne cessèrent d'attaquer Philippe, dont ils méprisaient la jeunesse.

Mais il les repoussa, et non content de protéger ses frontières, il brûlait de porter la guerre en Étolie.

II. Tels étaient ses projets, lorsque Demetrius, roi d'Illyrie, récemment vaincu par le consul Paulus, se présente en suppliant devant lui. Il se plaint de l'ambition de Rome, qui, non contente d'avoir soumis l'Italie, ose aspirer à l'empire du monde, et menace tous les rois de ses armes. C'est ainsi que pour subjuguer la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, et l'Afrique entière, ils ont entrepris la guerre contre Annibal et Carthage. S'il est lui-même en butte à leurs attaques, c'est parce que ses états sont voisins de l'Italie, comme si nul roi ne pouvait sans crime toucher aux frontières de leur empire. Philippe aussi devait craindre un tel exemple, lui dont l'empire, plus proche et surtout plus riche, avait plus à redouter de l'inimitié des Romains. Il promet enfin de lui céder ce qu'ils ont envahi de son empire, aimant mieux voir ses états aux mains d'un allié que dans celles des ennemis. Philippe, renonçant à attaquer l'Étolie, se laissa donc entraîner à faire la guerre aux Romains, qui, vaincus par Annibal près du lac Trasimène [1], semblaient lui promettre une victoire facile. Pour n'avoir pas à la fois plusieurs ennemis, il fait la paix avec les Étoliens : sans publier le projet d'une guerre lointaine, il annonce qu'il veut défendre la Grèce : « elle n'a jamais, dit-il, connu de plus grand péril, que depuis qu'à l'Occident s'élèvent les empires nouveaux de Carthage et de Rome; que, se disputant la puissance, ils n'ont pu, jusqu'à ce jour, envahir l'Orient et la Grèce;

mais qu'on verra les vainqueurs pénétrer aussitôt dans l'Orient[2]. »

III. « Dans l'Italie, dit-il, grossit un nuage qui porte dans ses flancs une guerre opiniâtre et sanglante. A l'Occident gronde et éclate un orage qui, poussé sur l'univers par le souffle de la victoire, couvrira le monde entier d'une pluie de sang. Souvent en proie à de cruelles attaques de la part des Perses, des Gaulois ou des Macédoniens, la Grèce trouvera ses souffrances passées bien légères, si ces puissances, qui luttent dans l'Italie, viennent à se répandre hors de ses limites. Il voit dans cette guerre acharnée et cruelle, chaque peuple déployer toutes ses forces, chaque général toutes ses ressources : cette fureur ne peut s'éteindre par la ruine entière d'un parti, sans entraîner ses voisins dans sa chute. Plus éloignée, plus forte pour se défendre, la Macédoine devait moins que la Grèce redouter l'ambition des vainqueurs, et cependant il sentait que des peuples qui combattaient avec tant de forces ne borneraient pas là leur victoire, et qu'il devrait craindre à son tour les coups de ceux qui seraient restés vainqueurs. » Ayant ainsi terminé sa guerre contre les Étoliens, Philippe, les yeux fixés sur les guerres de Carthage et de Rome, pesait les forces des deux nations rivales. Les Romains, qui voyaient Annibal et les Carthaginois à leurs portes, n'en redoutaient pas moins la Macédoine ; ils craignaient l'antique valeur de ce peuple illustré par l'Orient conquis, et les talens de Philippe, et son ardeur pour la guerre, qui le rendait émule de la gloire d'Alexandre.

IV. Philippe, à la nouvelle d'une seconde défaite essuyée par les Romains, se déclara hautement leur ennemi, et fit équiper une flotte pour passer en Italie. Il écrit et députe à Annibal, pour lui proposer une alliance; le député, saisi par les Romains, et conduit devant le sénat, fut renvoyé sain et sauf, non par respect pour son maître, mais pour ne pas décider à la guerre un prince dont les desseins pouvaient être douteux encore. Bientôt, instruits que l'armée de Philippe allait passer en Italie, les Romains envoient, pour lui fermer le passage, le préteur Lévinus avec une flotte. Ce général passe en Grèce, décide, à force de promesses, les Étoliens à se déclarer contre Philippe, qui presse à son tour les Achéens de prendre les armes contre Rome. De leur côté, les Dardaniens font une irruption en Macédoine, enlèvent vingt mille captifs, et forcent Philippe à quitter les Romains pour venir défendre son royaume. Cependant Lévinus, ayant fait alliance avec Attale, ravage la Grèce. Les villes grecques, épouvantées, implorent à grands cris le secours de Philippe; et le roi d'Illyrie, attaché à ses pas, ne cesse de lui rappeler sa promesse. Enfin la Macédoine ravagée demandait vengeance. Ainsi pressé de toutes parts, et ne sachant de quel côté porter d'abord ses armes, il promettait à tous de prompts secours, dans l'espoir, non de tenir sa parole, mais de soutenir leur courage, et de conserver leur alliance. Sa première expédition fut contre les Dardaniens[3], qui, épiant l'instant de son départ, menaçaient

d'accabler la Macédoine. Il fit la paix avec les Romains, qui s'applaudirent de pouvoir différer la guerre contre lui. Enfin, sachant que Philopémen, général des Achéens, s'efforçait d'entraîner ses alliés dans le parti de Rome, il lui dressa des embûches : celui-ci en fut averti, les évita, et, par son autorité, détacha les Achéens de l'amitié de Philippe.

LIVRE XXX.

I. Tandis que de grands desseins occupaient le roi de Macédoine, Ptolémée, roi d'Égypte, se livrait à des goûts tout contraires. Monté au trône par un parricide, meurtrier de son frère après l'avoir été de son père et de sa mère, il s'abandonnait à la mollesse, comme pour se reposer de ses brillans exploits. Toute sa cour avait imité ses mœurs; ses favoris, ses officiers, son armée entière perdaient, dans l'oisiveté et dans une honteuse inertie, l'habitude et le goût des combats. Instruit de toutes ces fautes, excité d'ailleurs par l'antique haine qui divisait les deux royaumes, Antiochus, roi de Syrie, lui déclare brusquement la guerre, lui enlève plusieurs villes, et vient attaquer l'Égypte. Ptolémée tremblant lui envoie des députés, et gagne du temps pour rassembler ses forces. Il fait lever une grande armée dans la Grèce et gagne une bataille; il renversait le trône d'Antiochus, si son courage eût secondé la fortune. Mais content d'avoir repris les villes qu'il avait perdues [1], il se hâte de faire la paix pour rentrer dans le repos; il se replonge dans ses désordres; fait périr Eurydice, sa femme et sa sœur, et se laisse séduire aux charmes de la courtisane Agathoclie. Oubliant ainsi la grandeur de son nom et de son rang, il passe le jour dans les festins, et la nuit dans les dé-

bauches. Autour de lui retentissent les tambourins et les sistres, instrumens de ses voluptés; et dans ces honteux plaisirs, de témoin devenu maître, il sait à son tour charmer les sens par des accords délicieux. Ainsi naquit d'abord la corruption dans le secret de la cour.

II. Bientôt s'accrut la licence; l'audace de la courtisane franchit les murs du palais: la passion du roi pour elle et pour son frère Agathocle, qui lui prostituait sa beauté, redoublait tous les jours son insolence. Enfin, Œnanthe, leur mère, tenait le prince enchaîné par les attraits de ses deux enfans. Aussi, non contentes de gouverner le roi, elles dominent encore sur le royaume; elles vont se montrer en public; elles ont leurs courtisans et leurs gardes. Agathocle, suivant partout le roi, était le maître de l'état : tribuns, préfets, généraux, tout dépendait des femmes, et nul n'était dans l'empire moins maître que le roi. Cependant il meurt, laissant de sa sœur Eurydice un fils âgé de cinq ans. Les deux femmes, voulant piller son trésor, et s'emparer, avec les scélérats qu'elles s'étaient unis, du gouvernement de l'état, cachèrent long-temps sa mort. Enfin, le peuple l'apprend, se soulève, massacre Agathocle, et, pour venger Eurydice, attache au gibet la mère et la fille. Croyant avoir effacé, par la mort du roi et le supplice des courtisanes, le déshonneur du royaume, les habitans d'Alexandrie envoyèrent aux Romains des députés pour les prier de servir de tuteurs au jeune prince, et de défenseurs à l'Égypte, déjà partagée, disaient-ils, par un traité secret entre Antiochus et Philippe.

III. Cette demande plut aux Romains; ils cherchaient

un prétexte pour faire la guerre à Philippe, qui, pendant la guerre punique, s'était déclaré contre eux. D'ailleurs, depuis la défaite de Carthage et d'Annibal, nul ne leur paraissait tant à craindre. Ils se rappelaient que Pyrrhus, avec une poignée de Macédoniens, avait ébranlé l'Italie; ils songeaient aux exploits du même peuple en Orient. Aussi, ils font défendre à Antiochus et à Philippe de menacer l'Égypte; ils envoient en Égypte M. Lepidus pour gouverner, en qualité de tuteur, les états de leur pupille. En même temps, des ambassadeurs du roi Attale et de Rhodes viennent à Rome se plaindre de Philippe. Dès-lors, le sénat n'hésite plus; sous prétexte de défendre ses alliés, il déclare la guerre à Philippe : il envoie en Macédoine un consul et des légions. Bientôt la Grèce entière, comptant sur l'appui de Rome, et espérant recouvrer son antique liberté, se déclare contre le roi. Ainsi pressé de toutes parts, Philippe demanda la paix. Les Romains proposèrent leurs conditions, et Attale, les Rhodiens, les Achéens, les Étoliens, réclamèrent ce qu'il leur avait ravi. Mais Philippe, consentant à plier sous les Romains, répondait qu'il ne pouvait, sans honte, subir comme vaincu les lois de la Grèce, soumise par ses aïeux Philippe et Alexandre, et assujettie par eux au joug de la Macédoine; qu'elle devait rendre compte de son obéissance, avant de prétendre à la liberté. Cependant, sur sa demande, une trève de deux mois[2] lui fut accordée, pour solliciter à Rome, près du sénat, une paix qui ne pouvait se conclure en Macédoine.

IV. La même année[3], entre les îles de Théra et de Thérasie, au milieu du bras de mer qui en sépare les deux rives, un tremblement de terre se fit sentir, et les navigateurs étonnés virent, au milieu d'une onde fumante, une île nouvelle sortir tout à coup du sein des flots. Le même jour, les mêmes secousses ébranlèrent l'Asie; Rhodes et plusieurs autres villes furent en partie renversées; quelques-unes furent ensevelies tout entières. Dans l'épouvante qu'inspira ce prodige, les oracles annoncèrent que l'empire naissant de Rome engloutirait l'antique puissance de la Macédoine et de la Grèce. Cependant Philippe, voyant le sénat lui refuser la paix, engagea dans son parti le tyran Nabis. Ayant ensuite rangé ses soldats en bataille devant l'armée ennemie, il leur rappelle, pour exciter leur courage, que les Macédoniens ont soumis la Perse, la Bactriane, l'Inde et l'Asie entière jusqu'aux extrémités de l'Orient; et que si la liberté est un bien plus précieux que l'empire, ils doivent, dans cette bataille, déployer plus de courage que leurs pères dans ces conquêtes. Flamininus, le consul romain, excitait les siens au combat par le tableau de leurs derniers exploits; il leur montrait Carthage et la Sicile, l'Italie et l'Espagne, domptées par la valeur romaine; il leur disait qu'en chassant de l'Italie Annibal, digne émule du grand Alexandre, ils avaient triomphé de l'Afrique, l'une des trois parties du monde; qu'il fallait juger les Macédoniens, non par leur gloire passée, mais par leur force actuelle; qu'ils n'avaient pas à com-

battre cet Alexandre qui passait pour invincible, ni cette armée qui, sous lui, avait soumis l'Orient; mais Philippe, prince d'un âge encore tendre[4], qui défendait à peine contre ses voisins les frontières menacées de son royaume, et les Macédoniens, qui s'étaient vus récemment la proie des Dardaniens; que si les ennemis vantaient le nom de leurs pères, il pouvait citer, lui, les triomphes de ses soldats; l'armée qui avait vaincu Annibal, les Carthaginois, et presque tout l'Occident, était la même qu'il conduisait maintenant au combat. Enflammées par ces discours, les armées en viennent aux mains; fières toutes deux, l'une d'avoir soumis l'Orient, l'autre de règner sur l'Occident, et portant dans le combat, celle-là, la gloire antique et presqu'effacée de leurs pères, celle-ci, une fleur de courage illustrée par des succès récens. La fortune de Rome triompha. Écrasé par cette défaite, Philippe demanda la paix : le titre de roi lui resta; mais, dépouillé de toutes les villes grecques réunies jadis aux anciens états de ses pères, il ne garda que la Macédoine. Quant aux Étoliens, irrités qu'on ne lui eût pas ravi jusqu'à ce royaume, pour en faire le prix de leurs services, ils envoyèrent à Antiochus des députés pour l'engager, en lui vantant sa propre grandeur et en lui promettant l'alliance de toute la Grèce, à déclarer la guerre aux Romains.

LIVRE XXXI.

I. Ptolémée Philopator n'ayant laissé à sa mort, pour lui succéder un jour, qu'un fils en bas âge, qui servait de jouet aux officiers de sa maison, Antiochus, roi de Syrie, méprisant l'enfance du prince, résolut de s'emparer de ses états. Il avait envahi la Phénicie et quelques villes de Syrie, possédées par les rois d'Égypte, lorsque le sénat romain lui fit défendre, par ses députés, d'attaquer le royaume d'un pupille pour qui les derniers vœux d'un père avaient imploré l'appui de Rome. Antiochus méprisa ces ordres, et bientôt une autre ambassade, ne parlant plus des droits du pupille, vient le sommer de rendre des places qui, par droit de conquête, appartenaient aux Romains. Il refuse; la guerre se déclare : elle fut aussi malheureuse pour lui, que légèrement entreprise. Vers le même temps, le tyran Nabis s'était emparé de plusieurs cités grecques. Le sénat, pour que ses armées n'eussent point à la fois deux ennemis à combattre, avait mandé à Flamininus d'affranchir, s'il le voulait, la Grèce du joug de Nabis, comme il avait délivré la Macédoine de Philippe. Ce fut dans ce but qu'on lui continua le commandement. La guerre d'Antiochus paraissait redoutable, à cause du nom d'Annibal. Ses ennemis l'accusaient, près des Romains, d'une alliance secrète

avec le roi de Syrie : ils disaient que, trop fier pour obéir aux lois, habitué au commandement et à la toute-puissance militaire, las de vivre en paix dans une ville, il cherchait partout l'occasion d'une guerre nouvelle. Ces bruits étaient mensongers : mais la crainte y faisait ajouter foi.

II. Enfin, le sénat effrayé envoie en Afrique Cnéus Servilius, pour épier les démarches d'Annibal[1] ; il charge son député, dans des instructions secrètes, de le faire périr, s'il est possible, sous les coups de ses ennemis, et d'affranchir ainsi le peuple romain de la crainte d'un nom odieux. Habile à deviner et à éviter le péril, et sachant aussi bien prévoir les dangers dans le bonheur, que les succès au milieu des revers, Annibal découvrit ces complots. Il passe un jour entier sur la place publique, sous les yeux de l'envoyé romain et des premiers citoyens de Carthage; et, vers le soir, il monte à cheval, laisse ses esclaves aux portes de la ville, avec ordre de l'y attendre, et se dirige, à leur insu, vers une maison de campagne qu'il avait près du rivage. Il y tenait des vaisseaux cachés avec leurs rameurs, dans un enfoncement de la côte, et des trésors enfouis, afin que, dans le besoin, il ne lui manquât pour fuir ni secours ni argent. Choisissant donc les plus jeunes de ses esclaves, dont il avait grossi le nombre par les prisonniers faits en Italie, il se dirige vers les états d'Antiochus. Le lendemain, les citoyens attendaient sur la place leur chef, alors consul. A la nouvelle de son départ, la consternation fut générale, comme si la ville eût été prise : cette fuite paraissait présager des désastres à la patrie. Servilius, comme

si déjà Annibal eût marché contre l'Italie, retourna secrètement à Rome, où il apporta cette triste nouvelle.

III. Cependant Flamininus, ayant fait alliance avec quelques cités grecques, vainquit deux fois de suite le tyran Nabis, et le laissa ainsi abattu, épuisé, dans son royaume. Mais lorsque Nabis vit la liberté rendue à la Grèce, les garnisons retirées des villes, et l'armée romaine ramenée en Italie, il s'élança sur cette terre sans défense, et s'empara de beaucoup de villes. Alarmés de ces attaques, et craignant qu'un fléau si voisin ne s'étendît jusqu'à eux, les Achéens résolurent de le combattre, et choisirent pour général leur préteur Philopémen, dont les talens déjà connus se déployèrent avec tant d'éclat dans cette guerre, que tout le monde l'égalait au général romain Flamininus. Dans le même temps, Annibal, arrivé à la cour d'Antiochus, y fut reçu comme envoyé des dieux; le roi, enflammé par sa présence, paraissait moins songer à la guerre qu'aux fruits de la victoire. Mais Annibal, connaissant la valeur des Romains, répétait que jamais on ne les pourrait vaincre qu'en Italie[2]. Il demandait cent vaisseaux, dix mille fantassins, mille cavaliers, assurant qu'avec ces forces il rallumerait dans l'Italie la même guerre qu'il y avait faite, et rapporterait au roi, sans qu'il sortît de l'Asie, ou la victoire ou une paix honorable; que l'Espagne, en proie au feu de la guerre, n'avait besoin que d'un chef; que l'Italie lui était aujourd'hui mieux connue; qu'enfin

Carthage, sortant de son repos, se hâterait de s'unir à lui.

IV. Le roi adopta ce projet, et un des compagnons d'Annibal fut envoyé à Carthage pour y encourager ceux qui désiraient la guerre, promettre le secours d'Annibal et de son armée, annoncer que rien ne manquait plus à la ligue, que l'appui des Carthaginois, et enfin, que l'Asie fournirait pour cette guerre et les soldats et l'argent. Ces bruits s'étant répandus dans Carthage, l'envoyé est arrêté par les ennemis d'Annibal, et traduit devant le sénat. On lui demande à qui il est adressé; il répond, en vrai Carthaginois, qu'il s'adresse au sénat tout entier; que c'est ici l'affaire, non des particuliers, mais de la république elle-même. On délibéra long-temps s'il fallait l'envoyer à Rome pour la justification publique; mais il s'embarqua en secret et revint près d'Annibal. Instruits de son départ, les Carthaginois firent tout révéler aux Romains par un député. Ceux-ci, de leur côté, envoyèrent à Antiochus des ambassadeurs qui devaient profiter de ce titre pour observer les préparatifs, adoucir la haine qu'Annibal portait à Rome, ou exciter contre lui, par de fréquens entretiens, les soupçons et la haine du roi. Ces députés, ayant trouvé Antiochus à Éphèse, lui remirent les lettres du sénat; et, en attendant sa réponse, ils virent tous les jours Annibal; ils lui disaient qu'une crainte mal fondée lui avait fait quitter sa patrie, puisque les Romains observaient, avec une fidélité religieuse, le traité qu'ils avaient fait, moins avec

son pays qu'avec lui; qu'en combattant les Romains, il n'avait pas plus écouté sa haine pour eux que son amour pour la patrie, à laquelle un bon citoyen doit sacrifier jusqu'à sa vie; que toute guerre avait sa source dans les querelles publiques des peuples, non dans les haines privées des généraux. Puis, ils faisaient l'éloge de ses exploits. Séduit par ces louanges, Annibal se plaisait à s'entretenir souvent avec eux, sans songer que ces liaisons lui aliénaient l'esprit d'Antiochus. Ce prince, persuadé par ces fréquentes entrevues qu'il avait fait sa paix avec Rome, cessa de prendre ses avis, l'éloigna de ses conseils, et ne vit plus en lui qu'un traître et un ennemi qui méritait sa haine. Aussi ses vastes préparatifs, que ne dirigeait plus l'art d'un habile capitaine, restèrent sans effet. Le sénat ordonnait au roi de se contenter de l'Asie, s'il ne voulait forcer les Romains à y porter leurs armes. Antiochus dédaigna ces menaces, et, loin d'attendre les Romains, résolut de les attaquer.

V. On dit qu'exclu des nombreux conseils où l'on délibera sur la guerre, Annibal y fut enfin appelé, non que le roi voulût adopter en rien son avis, mais pour ne point paraître l'avoir entièrement dédaigné : toutes les voix étant recueillies, on l'interrogea le dernier. Annibal comprit l'intention du roi. Il déclara qu'il savait qu'en l'interrogeant, on ne voulait pas connaître son avis, mais completter le nombre des voix; que néanmoins, sa haine contre les Romains et son dévouement pour un roi qui lui avait seul ouvert un asile assuré, le décidaient à parler sur le plan de la guerre. Puis, s'excusant de la franchise de son langage, il désapprouva tous

les desseins, tous les projets adoptés jusqu'à ce jour; qu'à ses yeux, le meilleur théâtre de la guerre n'était point en Grèce, mais au sein de l'Italie; qu'on ne pouvait triompher des Romains que par leurs armes, ni dompter l'Italie autrement qu'avec ses propres forces; qu'il s'agissait ici et d'un genre d'ennemis, et d'un genre de guerre tout nouveaux; que, dans les guerres ordinaires, c'était beaucoup d'avoir saisi l'avantage du poste ou du temps, ravagé des campagnes, ou emporté quelques villes; mais qu'à l'égard des Romains, soit qu'on eût pu les prévenir ou les vaincre, battus et renversés, il fallait encore lutter contre eux; qu'ainsi, les attaquer en Italie, c'était se mettre en état de les vaincre par leur puissance, par leurs forces, par leurs armes, ainsi qu'il l'avait fait lui-même; que leur abandonner l'Italie, la source de leur puissance, c'était vouloir détourner ou dessécher à la fois les eaux réunies d'un grand fleuve, au lieu de les couper et de les disperser dès leur source; que déjà, en particulier, il avait donné ce conseil à Antiochus, en lui offrant son bras pour l'exécuter; qu'il le répétait maintenant, en présence de sa cour entière, pour enseigner à tous quelle guerre on devait faire aux Romains, pour montrer que, faibles chez eux, invincibles au dehors, il fallait leur ravir leur ville avant leur empire, l'Italie avant les provinces; que les Gaulois avaient pris Rome, que lui-même les avait presqu'abattus, et qu'il n'avait été vaincu qu'après avoir quitté leur pays : c'était en retournant à Carthage qu'il avait vu la fortune changer avec le théâtre de la guerre.

VI. Les courtisans combattirent ce conseil, non pour

assurer le succès de la guerre, mais de peur qu'Annibal, en le faisant adopter, n'obtînt le premier rang dans la faveur du roi. Antiochus sentait moins d'aversion pour l'avis que pour l'auteur : il craignait de livrer à Annibal l'honneur de la victoire qu'il voulait pour lui-même. Ainsi les flatteries des courtisans perdaient tout : la raison, la sagesse, n'étaient point écoutées. Le roi lui-même passa l'hiver dans les débauches; chaque jour voyait célébrer de nouvelles noces. Au contraire, le consul Acilius, chargé de cette guerre, se hâtait de rassembler des troupes, des armes et tout l'appareil des combats; il affermissait la foi des villes alliées, gagnait celles qui hésitaient encore. De part et d'autre, le succès répondit à ces préparatifs. Dès la première rencontre, le roi, voyant fléchir ses soldats, au lieu de les soutenir, se mit à la tête des fuyards, et abandonna aux vainqueurs toutes les richesses de son camp. Le pillage arrêtant les Romains, il se sauva jusqu'en Asie. Il se repentit alors d'avoir rejeté les avis d'Annibal, et, lui rendant sa confiance, il ne suivit plus que ses conseils. Il apprend qu'Æmilius, général romain envoyé par le sénat, vient le combattre sur mer avec quatre-vingt vaisseaux armés d'éperons. Il conçut alors l'espoir de rétablir sa fortune; et, sans laisser aux villes alliées le temps de passer à l'ennemi, il résolut de lui livrer bataille dans l'espoir d'effacer, par une victoire, la honte de la défaite qu'il venait d'essuyer dans la Grèce. Il confie sa flotte à Annibal, et la bataille s'engage; mais ni ses troupes d'Asie, ni ses vaisseaux ne purent résister à la force des soldats et des vaisseaux romains. L'habileté du général rendit cepen-

dant la perte moins forte. La nouvelle de cette victoire n'étant pas encore parvenue jusqu'à Rome, la ville était en suspens sur le choix des nouveaux consuls.

VII. Mais quel autre méritait mieux, que le frère de l'Africain, d'être nommé pour combattre Annibal? Vaincre les Carthaginois, n'était-ce pas le destin des Scipions? Lucius Scipion fut donc proclamé consul : on lui donna pour lieutenant l'Africain, son frère, afin de montrer à Antiochus que les talens d'Annibal vaincu ne devaient pas lui inspirer plus d'espoir, que n'en donnaient aux Romains ceux de Scipion, son vainqueur. Les Scipions faisaient passer leur armée en Asie, quand ils apprirent que la guerre était terminée sur tous les points, et en effet, ils trouvèrent Antiochus battu sur terre, et Annibal sur mer. Ils reçurent, dès leur arrivée, des députés d'Antiochus qui venaient demander la paix, en offrant à l'Africain, en don particulier, la liberté de son fils, qui, traversant la mer sur un petit navire, était tombé entre les mains du roi. Mais Scipion répondit que les services privés étaient bien distincts des intérêts publics; que les devoirs de père cédaient aux droits de la patrie, à laquelle tout citoyen doit immoler ses enfans et sa vie; que, plein de reconnaissance pour le présent qu'il recevait du roi, il saurait, comme particulier, répondre à cette générosité; mais que, pour la paix et la guerre, il ne pouvait rien donner à la faveur, rien sacrifier des droits de sa patrie. Jamais il n'avait traité de la rançon de son fils, jamais il n'avait voulu que le sénat en délibérât; il s'était borné à dire, avec une fierté digne de son nom, que les armes lui rendraient son fils. Il voulut

qu'Antiochus, pour condition de la paix, cédât l'Asie aux Romains, se contentât de la Syrie, livrât tous ses vaisseaux, tous les prisonniers, tous les transfuges, et payât aux Romains tous les frais de la guerre. Instruit de ces demandes, Antiochus répondit qu'il n'était pas encore assez vaincu pour se laisser dépouiller de ses états, et que de telles conditions devaient allumer la guerre, au lieu d'amener la paix[3].

VIII. Les deux partis se disposent donc à la guerre, et les Romains pénètrent en Asie. Arrivés à Ilion, ils adressèrent aux habitans et en reçurent à leur tour de mutuelles félicitations : les Troyens rappelaient que de leur ville étaient partis Énée et les chefs qui le suivirent : les Romains se glorifiaient d'être issus de cet illustre sang[4]. Leur joie était aussi vive que celle des enfans et des pères qui se retrouvent après une longue absence. Les Troyens s'applaudissaient de voir leurs descendans, maîtres de l'Occident et de l'Afrique, venir revendiquer l'Asie, comme l'empire de leur aïeux; ils disaient que Troie eût dû souhaiter sa ruine, puisqu'elle devait renaître avec tant de gloire. Les regards des Romains contemplaient avec une avidité insatiable les pénates de leurs aïeux, le berceau de leurs pères, les temples et les statues des dieux. Lorsqu'ils furent partis d'Ilion, le roi Eumène leur amena des secours, et, bientôt après, on livra bataille à Antiochus. A l'aile droite, une légion romaine, pliant devant l'ennemi, s'enfuyait vers le camp avec moins de péril que de honte, quand M. Æmilius, tribun des soldats, laissé pour la garde du camp, ordonne à ses soldats de s'armer, de sortir des retranchemens, de pré-

senter leurs épées aux fuyards, menaçant de les massacrer, s'ils ne retournaient au combat, et leur montrant plus de péril dans leur camp que du côté de l'ennemi. Pressée par un double danger, la légion revient à la charge, accompagnée des soldats qui avaient arrêté sa fuite; elle fait un affreux carnage, et commence ainsi la victoire. Cinquante mille ennemis périrent, onze mille furent faits prisonniers. Antiochus ayant demandé la paix, Scipion n'ajouta rien à ses premières conditions, disant que le cœur des Romains ne se laissait ni abattre par les revers, ni enorgueillir par la victoire. Rome partagea, entre ses alliés, les villes enlevées à Antiochus, et, préférant la gloire à des biens qui pouvaient l'amollir, elle ne se réserva que l'honneur d'avoir vaincu, et laissa les richesses à ceux qui l'avaient servie[5].

LIVRE XXXII.

I. Après la défaite d'Antiochus, les Étoliens, qui l'avaient engagé à faire la guerre à Rome, se trouvèrent seuls contre elle, inégaux en forces, et privés de tout appui. Vaincus bientôt après, ils perdirent cette liberté, que seuls entre tant de peuples grecs, ils avaient conservée sans atteinte contre la domination de Sparte et d'Athènes. Cette servitude, subie si tard, ne leur en parut que plus dure : ils songeaient à ces temps où, avec leurs propres forces, ils avaient résisté à la puissance formidable des Perses; où, dans la guerre de Delphes, l'impétueuse valeur des Gaulois, terreur de l'Italie et de l'Asie, était venue se briser contre eux. Ces glorieux souvenirs leur rendaient plus amère encore la perte de leur liberté. Vers le même temps, Messène et l'Achaïe se disputent le premier rang, et bientôt en viennent aux armes. Dans cette guerre fut pris l'illustre Philopémen, général des Achéens : non que, dans le combat, il eût ménagé sa vie; mais, en ralliant les siens, renversé par son cheval dans un fossé qu'il voulait franchir, les ennemis se précipitèrent en foule sur lui. Les Messéniens, le voyant abattu, soit par crainte de son courage, soit par respect pour sa gloire, n'osèrent lui donner la mort. Mais comme si la prise d'un tel ennemi eût terminé la

guerre, ils le promenèrent en triomphe dans toute leur ville. Le peuple se précipitait sur son passage; on eût dit qu'il accourait pour voir son général, et non un chef ennemi. Les Achéens n'eussent pas été plus avides de le voir victorieux, que ne le furent leurs ennemis de le contempler vaincu. Ils le firent paraître au théâtre, pour montrer à tous les regards un général que personne ne pouvait croire prisonnier. Puis, l'ayant conduit en prison, ils lui firent présenter du poison, par respect pour son courage. Philopémen le reçut avec la joie d'un vainqueur: il demanda d'abord si Lycortas, commandant des Achéens, le premier après lui par ses talens militaires, avait survécu au combat. Apprenant qu'il était échappé, il dit que les Achéens n'avaient pas tout perdu, et expira. Bientôt la guerre se rallume, les Messéniens sont vaincus, et portent la peine du meurtre de Philopémen [1].

II. Cependant, en Syrie, le roi Antiochus, chargé d'un pesant tribut par les Romains qui l'avaient vaincu, pressé par le manque d'argent, ou excité par sa cupidité, espérant faire servir de prétexte à son sacrilège le tribut qu'il avait à payer, attaque de nuit, avec ses soldats, le temple de Jupiter d'Élymée. A cette nouvelle, les habitans accourent et le massacrent avec toutes ses troupes. Plusieurs villes de la Grèce ayant adressé à Rome des plaintes sur les insultes qu'elles recevaient de Philippe, roi de Macédoine, et la cause se discutant dans le sénat entre les députés de ces villes et Demetrius, fils de Philippe, envoyé par son père pour le justifier, le jeune prince, accablé par les nombreux griefs allégués contre son père, resta tout à coup sans parole. Le sénat

fut touché de cette timidité, qui déjà l'avait fait aimer à Rome, lorsqu'il s'y trouvait comme ôtage, et il obtint gain de cause. Ce fut donc la modestie et la pudeur, plutôt que les paroles de son fils, qui obtinrent à Philippe cette faveur; et le sénat fit assez voir, par les termes de son arrêt, qu'il avait moins voulu absoudre le roi, qu'accorder au fils la grâce du père. Ce succès valut à Demetrius, non de la reconnaissance, mais de l'envie et de la haine. Persée, son frère, devint son rival et son ennemi; et Philippe, qui lui devait sa grâce, ne put voir sans colère que la personne de son fils eût eu plus de pouvoir sur le sénat, que l'autorité paternelle et la dignité royale. Pénétrant le dépit de son père, Persée calomniait chaque jour près de lui Demetrius absent : il le rendit odieux, puis suspect; il lui reprocha, tantôt l'amitié de Rome, tantôt des trahisons méditées contre son père. Il l'accuse, enfin, d'avoir voulu attenter à ses jours, et à l'appui de sa plainte, produisant des accusateurs et subornant des témoins, il commet le crime qu'il impute à son frère. Enfin, il pousse son père à un affreux parricide, et remplit de deuil tout le palais.

III. Après le meurtre de Demetrius, Persée, délivré d'un rival, montra envers son père, non-seulement moins de respect, mais même une coupable audace : il se conduisit plutôt en roi qu'en héritier du trône. Irrité de ses hauteurs, Philippe regrettait chaque jour la mort de Demetrius, et soupçonnant enfin un complot, il mit à la question les accusateurs et les témoins. L'imposture fut dévoilée, et déchiré à la fois par l'idée du crime de

Persée et de la mort de Demetrius innocent, il en eût tiré vengeance, si la mort ne l'avait prévenu; car, peu de temps après, il mourut de chagrin, laissant, contre Rome, de grands préparatifs de guerre, dont Persée se servit plus tard. Il avait engagé dans son parti les Gaulois Scordisques, et sans sa mort les Romains eussent eu à soutenir une guerre périlleuse. Les Gaulois, après leur funeste expédition contre Delphes, où ils avaient éprouvé le pouvoir des dieux plutôt que la force des ennemis, privés de Brennus leur chef, et se voyant sans patrie, s'étaient réfugiés, les uns dans la Thrace, les autres en Asie. Un de leurs corps s'établit au confluent du Danube et de la Save, et prit le nom de Scordisque. Les Tectosages, de retour à Toulouse, leur antique patrie, et en proie à la peste, ne furent délivrés de ce fléau, que lorsque, d'après l'avis d'un oracle, ils eurent jeté dans le lac de cette ville [2] l'or et l'argent fruit de la guerre et du sacrilège. Long-temps après, ces trésors furent enlevés par Cépion, consul romain : l'argent montait à cent dix mille livres pesant, et l'or à cinq millions. Cépion et son armée portèrent plus tard la peine de ce sacrilège, et l'invasion des Cimbres contre Rome punit l'enlèvement des trésors sacrés. Un grand nombre de Tectosages, attirés par l'appât du butin, rentrèrent en Illyrie, pillèrent les Istriens, et s'établirent dans la Pannonie. Les Istriens sont, dit-on, originaires de la Colchide : des habitans de cette contrée, envoyés, par Ætas leur roi, à la poursuite des Argonautes qui avaient ravi sa fille, entrèrent du Pont-Euxin dans l'Ister, remontèrent le lit de la Save, en suivant les traces des

ravisseurs, portèrent leurs barques à bras à travers les montagnes jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, à l'exemple des Argonautes qui s'y étaient vus forcés par la grandeur de leur navire, et, ne les y trouvant plus, craignant la colère de leur maître, ou fatigués d'une si longue navigation, ils s'établirent près d'Aquilée, et s'appelèrent Istriens, du nom du fleuve qu'ils avaient remonté en quittant la mer. Les Daces descendent des Gètes : ces peuples, sous le règne d'Orole, s'étant mal défendus contre les Bastarnes, ce prince, pour punir leur lâcheté, voulut que, dans le sommeil, ils missent leurs pieds où se place ordinairement la tête, et servissent leurs femmes comme elles les servaient auparavant. Cette loi fut maintenue jusqu'à ce qu'ils eussent effacé, par leur courage, l'ignominie de leurs premiers revers.

IV. Telles étaient les nations que Persée, lorsqu'il eut succédé à son père, cherchait à entraîner dans une ligue commune contre Rome. Cependant la guerre éclatait entre Eumène et le roi Prusias, près duquel Annibal s'était réfugié depuis la paix conclue entre Antiochus et les Romains : Prusias, plein de confiance dans les talens d'Annibal, avait rompu le traité, et pris le premier les armes. Les Romains, dans le traité conclu avec Antiochus, ayant mis pour condition qu'Annibal leur serait livré, celui-ci, averti par le roi, s'était réfugié dans la Crète. Long-temps il y vécut tranquille; mais, voyant que ses grandes richesses excitaient contre lui l'envie, il fit déposer, dans le temple de Diane, des vases remplis de plomb, qui semblaient renfermer ses trésors; et les

Crétois se croyant par là maîtres d'un gage qui les assurait de lui, il se retira chez Prusias, emportant son or coulé dans des statues qu'il portait avec lui, de peur que la vue de ses richesses ne mît ses jours en péril. Prusias, battu sur terre par Eumène, ayant voulu combattre sur mer, Annibal, par une ruse nouvelle, lui procura la victoire. Il fit renfermer dans des vases de terre des serpens de toute espèce, qui furent, pendant le combat, lancés sur les vaisseaux ennemis. Les soldats d'Eumène se moquèrent d'abord de voir combattre avec l'argile ceux qui ne pouvaient vaincre par le fer. Mais quand leurs vaisseaux commencèrent à se remplir de serpens, ils ne purent résister à un double péril, et cédèrent la victoire. Dès que le bruit de ce combat parvint à Rome, le sénat envoya des députés pour forcer les deux rois à la paix, et se faire livrer Annibal. Celui-ci en fut instruit, et, ayant pris du poison, il prévint par sa mort l'arrivée des ambassadeurs. Cette année vit mourir les trois plus grands capitaines de l'univers, Annibal, Philopémen et Scipion l'Africain[3]. Pour Annibal, soit que, la foudre à la main, il fît trembler l'Italie, soit que, rentré dans Carthage, il y gouvernât la république, on ne le vit jamais ni se coucher pendant ses repas, ni boire plus d'un setier de vin. Maître de nombreuses captives, il montra une continence à peine croyable dans un Africain; telle fut, enfin, sa modération, que, commandant des armées formées de nations diverses, jamais ses soldats n'attentèrent à sa vie; jamais ils ne conspirèrent contre lui, quoique souvent ses ennemis les eussent pressés de faire l'un et l'autre.

LIVRE XXXIII.

I. La guerre de Macédoine coûta à Rome moins d'efforts que la guerre punique; mais la gloire en fut plus grande, de tout ce que la Macédoine s'élevait en renommée au dessus de Carthage. Au souvenir de l'Orient subjugué se joignait l'appui de plusieurs rois[1]. Les Romains levèrent donc un plus grand nombre de légions[2]; ils empruntèrent des secours à Masinissa, roi des Numides, et à leurs autres alliés, et mandèrent à Eumène, roi de Bithynie, de les seconder dans cette guerre de toutes ses forces. Avec une armée qui passait pour invincible, Persée avait les trésors et les munitions amassés par Philippe pour une guerre de dix années. Fier de ces avantages, il oubliait les désastres de son père, pour retracer à ses soldats la gloire antique d'Alexandre. D'abord vainqueur dans un combat de cavalerie, Persée fit pencher de son côté l'opinion des peuples jusqu'alors incertaine. Cependant il envoya des députés pour demander au consul la paix que même, après une défaite, son père avait obtenue de Rome, et offrit de payer au gré des vaincus les frais de la guerre. Mais Sulpicius lui imposa des conditions aussi dures que s'il eût été battu. Cependant les Romains, effrayés d'une guerre si difficile, déférent le consulat à Paul-Émile, et lui assi-

gnent extraordinairement la guerre de Macédoine[3]. Dès son arrivée, ce général ne tarda pas à livrer bataille. La nuit qui précéda le combat, il y eut une éclipse de lune qui parut à tous présager les revers de Persée et la chute de l'empire de Macédoine.

II. Dans cette journée, M. Caton, fils de Caton l'orateur, combattant avec vaillance dans la plus épaisse mêlée, tomba de cheval, et fut contraint de se battre à pied. A l'instant de sa chute, une troupe d'ennemis, voulant le frapper à terre, l'enveloppa avec des cris affreux; mais, se relevant à la hâte, il en fit un grand carnage. Les ennemis accoururent en foule pour l'accabler; il allait frapper l'un des plus redoutables, quand son épée, s'échappant de ses mains, alla tomber au milieu d'eux; aussitôt, se couvrant de son bouclier, il s'élance pour la saisir à travers les glaives ennemis, sous les yeux de l'une et l'autre armée; il la ramasse, et, couvert de blessures, il retourne vers les siens au milieu des cris de l'ennemi. Ses compagnons imitèrent son audace, et remportèrent la victoire. Le roi Persée s'enfuit en Samothrace avec dix mille talens; mais Cnéus Octavius, envoyé à sa poursuite, l'arrête avec ses deux fils Alexandre et Philippe, et le conduit captif devant le consul. La Macédoine compte trente rois depuis Caranus, son premier souverain, jusqu'à Persée. Elle leur obéit pendant neuf cent vingt-trois ans; mais la durée de sa domination ne fut que de cent quatre-vingt-douze. Ainsi devenus ses maîtres, les Romains en firent un état libre, et donnèrent à chaque cité ses magistrats : elle reçut de Paul-

Émile les lois qui la régissent encore. Les sénateurs de toutes les villes d'Étolie, dont la foi s'était montrée douteuse, furent envoyés à Rome avec leurs enfans et leurs femmes : on les y retint long-temps, pour qu'ils ne pussent exciter aucun trouble dans leur patrie. Enfin le sénat, fatigué pendant plusieurs années par les députations de ces villes, se décida, bien qu'à regret, à les renvoyer chacun chez eux.

LIVRE XXXIV.

I. Carthage et la Macédoine étaient soumises; l'Étolie avait perdu sa force par la captivité de ses chefs, et seuls dans la Grèce entière, les Achéens semblaient alors trop puissans aux yeux de Rome; non qu'elle craignît la puissance de chaque cité, mais l'alliance étroite qui les unissait entre elles; car les Achéens, divisés en plusieurs peuples, comme en autant de membres, ne forment cependant qu'un seul corps, une même puissance, et les dangers de chaque ville sont repoussés par les forces communes. Rome cherchait un prétexte de guerre, quand la fortune lui offrit à propos les plaintes des Spartiates, dont le pays était ravagé par les Achéens : une haine mutuelle animait les deux peuples. Le sénat promit aux Spartiates d'envoyer des députés en Grèce pour reconnaître l'état de ses alliés et assurer les droits de chacun; mais ces envoyés reçurent, pour instruction secrète, l'ordre de dissoudre la ligue achéenne, et de rendre chaque ville indépendante pour en faciliter la soumission. Les députés, convoquant à Corinthe les chefs de toutes les cités, publient le décret du sénat, et proclament hautement leurs projets : « Il est, disent-ils, de l'intêret général d'assurer à chaque ville ses lois et sa liberté. » Cette nouvelle s'étant répandue, les Achéens, dans leur

fureur, égorgent tous les étrangers; ils auraient outragé jusqu'aux envoyés romains, si, instruits de la révolte, ceux-ci ne s'étaient hâtés de fuir.

II. Dès que ce bruit parvint à Rome, le sénat chargea de suite le consul Mummius de la guerre d'Achaïe; il s'embarque, prend toutes ses mesures, et vient offrir la bataille à l'ennemi. Mais les Achéens, comme si les armes de Rome n'avaient rien d'effrayant pour eux, livrèrent tout à la négligence et à l'abandon : croyant avoir plus à piller qu'à combattre, ils conduisent des chariots pour rapporter les dépouilles ennemies, et placent sur les hauteurs, pour être témoins de la bataille, leurs enfans et leurs épouses. Mais, le combat engagé, ils sont massacrés sous les yeux de leurs familles : affreux spectacle que perpétuèrent de tristes et douloureux souvenirs. De spectateurs devenus captifs, leurs femmes et leurs enfans furent la proie de l'ennemi; Corinthe même est renversée, son temple vendu à l'encan, pour inspirer à toutes les villes, par cet exemple, la crainte des révolutions. Sur ces entrefaites, Antiochus, roi de Syrie, déclara la guerre à Ptolémée, roi d'Égypte, fils de sa sœur aînée, monarque insolent, épuisé par de longues débauches, et qui, loin de remplir les devoirs d'un roi, avait encore perdu, par son excessif embonpoint, jusqu'à l'intelligence d'un homme. Chassé du trône, il se réfugie à Alexandrie, près de Ptolémée son jeune frère; ils partagent ensemble le pouvoir, et envoient au sénat romain des ambassadeurs pour réclamer la foi du traité, et demander du secours. Le sénat fut touché de leurs prières.

III. On députa donc Popilius à la cour d'Antiochus[1], pour ordonner au roi de respecter l'Égypte, ou d'en partir, s'il s'y trouvait déjà. Popilius le trouva en Égypte, et le prince, qui, étant en ôtage à Rome, avait formé avec lui d'étroites liaisons, s'approchant pour l'embrasser, l'envoyé romain fait taire ses affections privées devant les ordres de sa patrie, et lui présente le décret du sénat. Le voyant hésiter et renvoyer à son conseil la décision de cette affaire, d'une baguette qu'il tenait à la main, il trace autour du roi un cercle assez vaste pour contenir aussi ses courtisans, lui défendant d'en sortir sans avoir répondu au sénat et déclaré s'il veut être en paix ou en guerre avec Rome. Effrayé de cette fermeté, Antiochus promit d'obéir. De retour dans ses états, il mourut bientôt, laissant un fils en bas âge. Le peuple ayant nommé des tuteurs à ce jeune prince, Demetrius, son oncle paternel, qui était en ôtage à Rome, instruit de la mort de son frère Antiochus, se présente au sénat, et déclare que son frère, pour lequel il s'était livré en ôtage, étant mort, il ne voit plus à quel titre on le retiendrait à Rome; que si, d'après le droit des gens, il avait cédé la couronne à un frère aîné, il a droit maintenant de la réclamer contre un pupille plus jeune que lui; puis, voyant le sénat s'opposer à son départ, et penser en secret que mieux valait laisser la couronne au pupille que la lui donner à lui-même, il sort de la ville sous prétexte de chasser, et s'embarque secrètement à Ostie avec quelques compagnons. Arrivé en Syrie, tous s'empressent de l'accueillir : il fait périr le jeune prince, et les tuteurs lui livrent le sceptre.

IV. Vers le même temps, Prusias, roi de Bithynie, voulut faire périr son fils Nicomède, pour favoriser des enfans qu'il avait eus d'un second lit, et confiés aux Romains [2]. Le jeune prince fut instruit de ce projet par ceux qui devaient l'exécuter. On le presse de prévenir son père, dont la perfidie l'a provoqué, et de faire retomber ce crime sur celui qui l'a conçu. Il se laisse aisément persuader, et, s'étant rendu dans les états de son père, où il était appelé, il y est aussitôt proclamé roi. Prusias, détrôné par son fils, et réduit à une condition privée, se voit délaissé même de ses esclaves. Il vivait dans l'obscurité, lorsqu'il fut massacré par l'ordre de Nicomède : victime d'un forfait égal à celui qu'il avait médité lui-même.

LIVRE XXXV.

I. Placé sur le trône de Syrie, et redoutant pour sa puissance, nouvelle encore, les périls de l'oisiveté, Demetrius résolut de reculer les bornes de son empire, et d'étendre sa puissance par des guerres contre ses voisins. Irrité contre Ariarathe, roi de Cappadoce, qui avait dédaigné la main de sa sœur, il accueille la prière d'Oropherne, frère de ce prince, injustement détrôné, et, s'applaudissant de trouver un spécieux prétexte de guerre, il résolut de lui rendre sa couronne. Oropherne fut ingrat; et, s'unissant aux habitans d'Antioche, alors soulevés contre Demetrius, il entreprit de renverser le prince qui voulait le replacer sur son trône. Instruit de ce complot, Demetrius ne le fit point mourir, pour tenir Ariarathe en respect par la crainte des attaques de son frère; mais il le fit saisir et garder à Séleucie. Sans s'effrayer de cette découverte, Antioche persista dans sa révolte. Protégés par Ptolémée, roi d'Égypte, par Attale, roi d'Asie, par Ariarathe, roi de Cappadoce, contre les attaques de Demetrius, ils engagent un certain Bala, jeune homme de la plus basse naissance, à réclamer le trône de Syrie, comme l'héritage de ses pères; et, pour rendre l'affront plus sanglant, ils lui donnent le nom d'Alexandre, et le proclament fils du roi Antiochus [1].

Demetrius avait soulevé tant de haines, que tous reconnurent dans son rival, non-seulement l'autorité de roi, mais même ses prétentions à une illustre origine. Ainsi, par un surprenant retour de fortune, oubliant sa bassesse passée, et appuyé des forces de presque tout l'Orient, Alexandre vient combattre Demetrius, et lui enlève et le trône et la vie. Au reste, Demetrius ne se montra pas sans courage contre ces attaques : dans une première rencontre, il avait vaincu les rois ligués, et, attaqué de nouveau, il massacre dans la bataille des milliers de soldats. Mais il succomba enfin en combattant avec un grand courage au plus fort de la mêlée.

II. Au commencement de cette guerre, Demetrius avait envoyé près de Gnidius, son hôte, ses deux fils avec de riches trésors, pour les soustraire aux périls de la guerre, et, si le sort le voulait, se ménager en eux des vengeurs. Demetrius, l'aîné de ces princes, parvenu à l'adolescence, et instruit des débauches d'Alexandre, que son élévation inattendue et le prestige d'une grandeur étrangère enchaînaient, parmi ses courtisanes, dans l'oisiveté d'un palais, l'attaque à l'improviste avec le secours des Crétois. Effaçant par des services nouveaux l'outrage qu'elle avait fait à son père, Antioche se livre à lui. Attirée par sa jeunesse, l'armée de son père, sacrifiant à ses premiers sermens l'empire d'un maître orgueilleux, se déclare pour lui : renversé par le caprice du sort aussi vite qu'il s'était élevé, Alexandre, vaincu dès le premier combat, expia de son sang, et la mort de Demetrius, et l'affront d'Antiochus, dont il s'était dit le fils.

LIVRE XXXVI.

I. Rétabli sur le trône de son père, et corrompu à son tour par le succès, Demetrius se livre aux passions de la jeunesse, et s'abandonne à une lâche indolence : il devient aussi méprisable par sa faiblesse, que son père s'était rendu odieux par son orgueil. Voyant de tous côtés les villes se détacher de son empire, et voulant se soustraire au reproche de mollesse, il résolut d'aller faire la guerre aux Parthes. Les peuples de l'Orient virent avec joie son approche : ils détestaient la cruauté d'Arsacide, roi des Parthes, et habitués dès-long-temps au joug des Macédoniens, ils supportaient avec peine la fierté de leurs nouveaux maîtres. Appuyé des secours des Perses, des Élymæens, des Bactriens, Demetrius vainquit plusieurs fois les Parthes. Mais, trompé par une fausse paix, il tomba dans leurs mains; et, promené de ville en ville, il fut exposé aux yeux des peuples qui s'étaient déclarés pour lui, comme pour insulter à l'espoir que ses armes leur avaient inspiré. Envoyé ensuite en Hyrcanie, il y fut traité avec douceur, et entouré des égards dus à son ancienne fortune. Sur ces entrefaites, Tryphon, qui, dans la Syrie, s'était fait nommer par le peuple tuteur d'Antiochus [1], beau-fils de Demetrius, fait égorger son pupille, et s'empare de la couronne. Il la

conserva long-temps; mais, ayant perdu la faveur qui avait d'abord soutenu sa puissance, il est vaincu par le frère de Demetrius, Antiochus [2], encore dans l'enfance, qu'on élevait alors en Asie. Le sceptre de la Syrie rentra de nouveau dans la famille de Demetrius. Antiochus, se souvenant que son père s'était fait détester par son orgueil, et son frère mépriser par sa faiblesse, résolut d'éviter leurs défauts, et, ayant épousé Cléopâtre, femme de son frère, il poursuivit avec ardeur, et fit rentrer en son pouvoir les villes que les fautes de Demetrius avaient détachées de son empire. Il soumit aussi les Juifs, qui, sous son père Demetrius, avaient secoué le joug macédonien, et reconquis leur liberté par les armes. Cette nation acquit tant de force, qu'elle ne reconnut plus après lui aucun roi macédonien, et que, gouvernée par des maîtres pris dans son sein, elle désola la Syrie par ses attaques.

II. Les Juifs sont originaires de Damascène, une des premières cités de la Syrie, et berceau de la dynastie assyrienne, issue de la reine Sémiramis. Le roi Damascus donna son nom à cette ville : ce fut en l'honneur de ce prince que les Syriens révérèrent comme un temple le tombeau de son épouse Arathis, et la placèrent au rang des plus augustes divinités. Après Damascus régnèrent tour-à-tour Azelus, Adores, Abraham et Israhel. Mais l'heureuse naissance de dix fils éleva Israhel au dessus de tous ses aïeux : aussi, ayant divisé son peuple en dix tribus, il le partagea entre ses enfans. Du nom de Juda, mort après le partage, il leur donna le nom de Juifs [3]. Il fit honorer la mémoire de celui dont ils avaient recueilli

l'héritage. Joseph était le plus jeune d'entre eux[4]. Redoutant son génie, ses frères se saisirent de lui et le vendirent en secret à des marchands étrangers, qui le transportèrent en Égypte. Instruit bientôt, par la pénétration de son esprit, dans les secrets de la magie, il gagna l'amitié du roi. Habile à expliquer les prodiges, il découvrit le premier l'art d'interpréter les songes : sciences divines ou humaines, rien ne semblait caché pour lui; il prévit, plusieurs années d'avance, la stérilité de la terre, et l'Égypte toute entière eût péri par la famine, si le roi n'eût, d'après son avis, ordonné de tenir long-temps les récoltes en réserve; et ses prédictions, toujours accomplies, semblaient émaner d'un dieu et non d'un homme. Il eut pour fils Moïse[5], qui, héritier des talens de son père, se fit encore remarquer par sa beauté. Affligé de la galle et de la lèpre, les Égyptiens, obéissant à un oracle, le chassèrent de leur pays avec tous ceux que le mal avait frappés, pour empêcher la contagion de se répandre. Placé à la tête de ces bannis, il dérobe aux Égyptiens les images de leurs divinités; ceux-ci s'étant armés pour le poursuivre, se virent forcés par la tempête de rentrer dans leur pays. Ainsi Moïse, rentré à Damascène, son antique patrie, s'établit au mont Sina, et n'y étant arrivé avec son peuple qu'après sept jours de fatigue et de jeûne dans les déserts de l'Arabie, il consacra pour jamais au jeûne le septième jour, appelé sabbat dans la langue du pays, parce que cette journée avait terminé leur faim et leur voyage. Puis, se souvenant que la crainte de la contagion les avait fait bannir de l'Égypte, et craignant que la même

cause ne les rendît odieux à leurs voisins, ils s'interdirent tout commerce avec les étrangers; et cette loi, dictée par la politique, devint insensiblement une institution religieuse. Après Moïse, son fils Aruas[6], créé d'abord pontife des dieux de l'Égypte, reçut plus tard le titre de roi; et dès-lors ce fut chez les Juifs un usage constant de réunir sur la même tête la couronne et le sacerdoce: ce mélange du pouvoir avec la religion accrut merveilleusement son empire.

III. Le baume que cette contrée produit seule enrichit la nation. On y voit une vallée entourée d'une chaîne de montagnes, comme un camp de ses remparts. Son étendue est de deux cents arpens; son nom est Jéricho. Dans cette vallée est un bois fertile et riant, planté de palmiers, et des arbrisseaux qui donnent le baume. Ils ressemblent aux arbres résineux, mais sont moins hauts, et se cultivent comme la vigne. Ils distillent le baume en certain temps de l'année. La température de ce lieu étonne autant que sa fertilité; car, bien que le pays tout entier soit en proie au plus ardent soleil, dans cette vallée règne constamment un air frais et doux qui y semble naturel. Dans cette contrée est le lac Asphaltite, à qui l'étendue et le calme de ses eaux ont fait donner le nom de mer Morte; en effet, le bitume dont sont imprégnées ses eaux résiste à l'action du vent. On n'y saurait naviguer; car il submerge tout objet inanimé, et les matières enduites d'alun peuvent seules se maintenir à sa surface. Xerxès, roi de Perse, fut le premier qui dompta les Juifs, qui, plus tard, tombèrent avec les Perses sous la domination d'Alexandre, et restèrent plusieurs an-

nées unis au royaume de Syrie, sous le joug des Macédoniens. S'étant détachés de Demetrius, ils obtinrent l'amitié des Romains, qui, prodigues alors du bien d'autrui, les mirent en liberté avant toute autre nation de l'Orient.

IV. Tandis que le sceptre de Syrie ne cessait de changer de maîtres, le roi Attale en Asie souillait, par le massacre de ses amis et de ses proches, la puissance qu'il avait reçue d'Eumène, son oncle paternel; il les accusait d'avoir, par leurs maléfices, fait périr sa vieille mère et son épouse Bérénice. Après tant de fureurs et de crimes, il se couvre de sales vêtemens, laisse croître ses cheveux et sa barbe à la manière des accusés, cesse de paraître en public, se dérobe aux yeux du peuple, bannit de son empire la joie et les fêtes, et semble, par sa démence, venger les mânes de ses victimes. Puis, négligeant tout soin de son empire, il bêche ses jardins, y sème des graines, et, mêlant ensemble des semences salutaires et nuisibles, il envoie à ses courtisans, comme gage précieux d'amitié, des plantes ainsi empoisonnées. Puis, oubliant ce goût pour se livrer à l'art du statuaire, il fait des figures de cire, et se plaît à couler et à battre le bronze. Il entreprit ensuite d'élever à sa mère un tombeau; mais, dans ce nouveau travail, l'ardeur du soleil le rendit malade, et il mourut en sept jours. Par son testament, il institua le peuple romain son héritier[7]. Mais Eumène avait eu d'une courtisane d'Éphèse, fille d'un joueur de harpe, un fils illégitime nommé Aristonicus, qui, à la mort d'Attale, s'empara de l'Asie comme d'un patrimoine. Vainqueur dans plusieurs batailles des villes

que la crainte de Rome empêchait de se livrer à lui, son titre paraissait reconnu, quand l'Asie fut décernée au consul Licinius Crassus. Ce général, moins occupé de combattre que d'enlever les trésors d'Attale, ayant, vers la fin de l'année, conduit contre l'ennemi ses soldats en désordre, fut vaincu, et paya de sa vie son imprudente cupidité. Le consul Perpenna, envoyé à sa place, vainquit Aristonicus à la première rencontre, s'empara de sa personne, et chargea sur des vaisseaux, pour les faire conduire à Rome, les riches trésors d'Attale, légués au peuple romain. Jaloux de sa gloire, le consul M. Aquilius, son successeur, précipita sa marche pour lui enlever Aristonicus, comme un ornement dû à son triomphe. Mais la mort de Perpenna vint terminer ces différends. Ainsi l'Asie, tombée au pouvoir des Romains, leur transmit à la fois ses trésors et ses vices.

LIVRE XXXVII.

I. Après la prise d'Aristonicus, des députés de Marseille vinrent à Rome solliciter le pardon des Phocéens, ses fondateurs, dont le sénat avait ordonné de raser la ville et d'anéantir le nom, pour les punir d'avoir, dans cette dernière guerre, et auparavant dans celle d'Antiochus, porté les armes contre le peuple romain. Cette grâce leur fut accordée. On s'occupa ensuite de récompenser les rois qui avaient fourni des secours contre Aristonicus. Mithridate, roi de Pont, reçut la haute Phrygie; les fils d'Ariarathe, roi de Cappadoce, qui avait péri dans cette campagne, obtinrent la Lycaonie et la Cilicie. Ainsi le peuple romain traita mieux les fils de son allié, que leur mère ne traita ses enfans; car, tandis qu'en leur bas âge il étendait leur empire, leur mère leur ravissait la vie. Laodice avait eu du roi Ariarathe six enfans mâles, dont plusieurs étaient déjà adultes : craignant donc de perdre bientôt le gouvernement de l'état, elle fit périr cinq d'entre eux par le poison. Le plus jeune, dérobé par sa famille à la cruauté de sa mère, se trouva seul souverain par la mort de Laodice, dont le peuple punit la cruauté en l'immolant. Enlevé aussi par une mort soudaine, Mithridate laissa un fils qui porta son nom. Ce prince arriva plus tard à un tel degré de puis-

sance, qu'il effaça et les rois de son siècle, et ceux qui l'avaient précédé. Pendant quarante-six années, il fit la guerre et disputa la victoire aux Romains; battu par Sylla, par Lucullus, par d'autres habiles capitaines, enfin par le grand Pompée, il reprit toujours les armes avec plus de vigueur et d'éclat; ses défaites le rendaient plus terrible[1]. Enfin, il périt chargé d'années, non sous les coups de ses rivaux, mais par une mort volontaire et dans le royaume de ses aïeux, dont il transmit l'héritage à son fils.

II. Le ciel même, par ses prodiges, présagea sa future grandeur. Dans l'année qui le vit naître, dans celle où il parvint au trône, parut pendant soixante-dix jours une comète dont la vive lumière semblait embraser tous les cieux. Sa surface en occupait le quart, son éclat effaçait le soleil; son lever, son coucher duraient quatre heures. Dans son enfance, Mithridate se vit en butte aux pièges de ses tuteurs, qui, le plaçant sur un cheval indompté, le forçaient à lancer des dards en courant; mais le jeune prince, maniant son coursier avec une adresse au dessus de son âge, déjoua ces complots. Ils eurent alors recours au poison : dans cette crainte, il but fréquemment des antidotes, et par de puissans remèdes, il se mit si bien à l'abri de leurs embûches, que, dans sa vieillesse même, il tenta vainement de s'empoisonner[2]. Craignant ensuite qu'à défaut de poison, ses ennemis n'employassent le fer, il feignit une vive passion pour la chasse. Ainsi, pendant sept années, ni à la campagne, ni à la ville, il ne coucha sous l'abri d'un toit; mais, errant au fond des bois, il passait la nuit sur différens

points des montagnes, sans que personne connût sa retraite. Là, il s'habituait tantôt à fuir, tantôt à poursuivre les bêtes sauvages, quelquefois même il éprouvait ses forces contre elles. Par ce genre de vie, il évita les embûches, et endurcit son corps à toutes les souffrances.

III. Arrivé à l'âge d'administrer son empire, il songea moins à le régir qu'à l'étendre. Les Scythes, jusque là invincibles, qui avaient détruit Zopyrion, général d'Alexandre-le-Grand, avec ses trente mille soldats; qui avaient massacré le roi Cyrus et ses deux cent mille Perses, et mis en fuite Philippe, roi de Macédoine, cédèrent à ses heureux efforts. Cette conquête ayant accru ses forces, il occupa le Pont et bientôt la Cappadoce. Puis, méditant l'invasion de l'Asie, il quitte en secret son royaume, et, à l'insu de tous, la parcourt avec quelques amis pour s'instruire par lui-même de l'état du pays et de la position de chaque ville. Il passe de là en Bithynie; et, comme s'il eût été maître de l'Asie, il étudie tous les lieux qui peuvent lui assurer la victoire. Rentrant alors dans son royaume, où déjà on le croyait mort, il y trouve un fils en bas âge, dont Laodice, sa sœur et son épouse, était accouchée en son absence. Mais tandis qu'on le félicitait et de son retour, et de la naissance d'un fils, le poison menaçait sa vie. Laodice, le croyant mort, s'était abandonnée à ses amis; elle espéra couvrir sa faute par un forfait plus affreux, et, à son arrivée, lui prépara du poison. Instruit de ce complot par un esclave, Mithridate en punit les auteurs.

IV. L'hiver étant survenu, il le passa, non dans les festins, mais dans les camps, non au sein du repos, mais dans les exercices militaires, non parmi des compagnons de plaisir, mais avec de dignes rivaux; s'exerçant à diriger un coursier, à disputer le prix de la lutte ou de la course. Son armée s'accoutumait aussi, par des exercices journaliers, à supporter comme lui la fatigue, et se rendait invincible comme son roi. S'étant uni à Nicomède, il envahit la Paphlagonie et la partage avec son allié. Instruit que ces deux princes venaient d'occuper cette contrée, le sénat leur envoie des députés avec l'ordre de la rendre à son premier maître. Mithridate, regardant sa puissance comme égale à celle de Rome, répond avec fierté que ce royaume était échu en héritage à son père, et s'étonne de voir contester au fils un droit dont le père a joui sans débat. Et, bravant les menaces, il envahit encore la Galatie. Nicomède, n'ayant nul titre à alléguer, promet de rendre la Paphlagonie à son souverain légitime. Puis, donnant à son fils le nom de Pylémène, porté par les princes de ce pays, il conserva sa conquête à l'aide de ce nom supposé, comme s'il l'eût restituée à la famille de ses rois. Les ambassadeurs ainsi joués retournèrent à Rome.

LIVRE XXXVIII.

I. Mithridate, ayant préludé à ses parricides par le meurtre d'une épouse, résolut de faire périr les fils de son autre sœur, nommée aussi Laodice, veuve d'Ariarathe, roi de Cappadoce, qu'il avait fait assassiner par Gordius. Ce n'était rien pour lui d'avoir égorgé le père, s'il laissait les enfans lui succéder sur ce trône dont il brûlait de s'emparer. Au milieu de ces projets, il apprend que Nicomède, roi de Bithynie, envahit la Cappadoce, laissée sans défense par la mort de son roi; et aussitôt, sous prétexte de tendresse, il envoie des secours à sa sœur, pour repousser Nicomède. Mais déjà Laodice avait traité avec ce prince, et lui avait donné sa main. Mithridate irrité chasse de la Cappadoce les troupes de Nicomède, et rend le sceptre au fils de sa sœur, action glorieuse sans doute, si elle n'eût été suivie d'un crime. En effet, peu de mois après, il feint de vouloir rappeler de l'exil Gordius, dont il s'était servi pour tuer Ariarathe; espérant que le jeune prince, en s'opposant à ce retour, lui fournirait un prétexte de guerre, ou, s'il y consentait, qu'il pourrait faire périr le fils sous les coups du meurtrier du père. Instruit de ce projet, et indigné de voir l'assassin de son père rappelé de l'exil par son oncle même, le jeune Ariarathe lève une puissante ar-

mée. Mithridate conduisit au combat quatre-vingt mille fantassins, dix mille cavaliers, six cents chars armés de faux; mais voyant que son neveu, secouru par les rois ses voisins, ne lui opposait pas moins de forces, et craignant les chances de la guerre, il a recours à la trahison, propose au jeune prince une entrevue, et s'y rend avec un poignard caché dans sa ceinture. L'officier qu'Ariarathe avait, selon l'usage des rois, envoyé pour le fouiller, le visitant avec soin vers le bas-ventre, il lui dit de prendre garde de trouver une autre arme que celle qu'il cherchait. Ayant, par cette plaisanterie, déguisé sa trahison, il sépare le jeune prince de sa suite, sous le prétexte d'un secret entretien, le poignarde à la vue des deux armées, et livre le royaume de Cappadoce à son fils âgé de huit ans, en lui donnant le nom d'Ariarathe, et Gordius pour conseil.

II. Mais les Cappadociens, las des cruautés et des injures de leurs gouverneurs, se soulèvent contre Mithridate, et rappellent de l'Asie, où il était élevé, le frère de leur roi, nommé aussi Ariarathe. Mithridate recommence la guerre contre lui, le bat et le chasse de son royaume. Ce jeune prince succomba bientôt après à une maladie causée par ses chagrins. A sa mort, Nicomède craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, n'y voulût réunir la Bithynie, engage un jeune homme d'une grande beauté à se dire issu d'Ariarathe, comme si ce prince avait eu trois enfans au lieu de deux, et à demander au sénat romain le royaume de son père. Il envoie aussi à Rome sa femme Laodice, pour y attester qu'elle avait eu trois fils d'Ariarathe. Instruit de

ces intrigues, et poussant aussi loin l'audace, Mithridate députe à Rome Gordius, pour déclarer au sénat que l'enfant qu'il avait placé sur le trône de Cappadoce était fils de cet Ariarathe, mort en combattant pour les Romains dans la guerre d'Aristonicus. Mais le sénat, voyant que les deux monarques avaient pour but d'usurper un empire à l'aide de noms empruntés, enlève la Cappadoce à Mithridate; et, pour l'en consoler, dépouille Nicomède de la Paphlagonie. Puis, pour éviter d'outrager ces rois, en accordant à d'autres ce qu'il leur ravissait, il donne à ces deux peuples la liberté. Mais les Cappadociens, refusant ce présent, déclarent qu'ils ne peuvent vivre sans maître. Le sénat leur nomma donc pour roi Ariobarzane.

III. Tigrane régnait alors en Arménie. Donné autrefois en ôtage aux Parthes, ce prince avait depuis été renvoyé par eux dans le royaume de ses pères. Mithridate voulait s'en faire un allié dans la guerre contre Rome, qu'il méditait depuis long-temps. Mais Tigrane n'ayant contre les Romains nul sujet de plainte, Mithridate, à l'aide de Gordius, lui conseille d'attaquer Ariobarzane, prince indolent et faible; et, pour déguiser son artifice, il lui donne en mariage sa fille Cléopâtre. Dès l'arrivée de Tigrane, Ariobarzane fuit à Rome emportant ses trésors; et Mithridate se voit ainsi redevenu, par Tigrane, maître de la Cappadoce. Dans le même temps, Nicomède étant mort, son fils, nommé aussi Nicomède, détrôné par Mithridate, vient à Rome en suppliant, et le sénat se décide à rétablir ces deux rois sur leur trône. On envoie pour cette expédition Aquilius et

Manlius Maltinus. A cette nouvelle, Mithridate s'allie avec Tigrane pour combattre les Romains, et ils conviennent entre eux que les villes et les terres conquises resteront à Mithridate, les prisonniers et le butin à Tigrane. Mithridate, sentant bien les dangers de la guerre qu'il suscitait, envoie des députés aux Cimbres, aux Gallo-Grecs, aux Sarmates et aux Bastarnes, pour demander leur appui. Car, dans ses projets de guerre contre Rome, il avait dès long-temps gagné par des bienfaits l'affection de ces peuples. Il lève encore une armée dans la Scythie, et arme l'Orient contre Rome. Il triomphe aisément d'Aquilius, de Maltinus, qui n'avaient que des soldats d'Asie, les chasse avec Nicomède, et se voit accueilli avec transport dans chaque cité. Il y trouve beaucoup d'or et d'argent, et de grands préparatifs de guerre disposés par les anciens rois. Maître de ces ressources, il remet à toutes les villes leurs dettes privées ou publiques, et les exempte d'impôts pour cinq années. Puis, ayant réuni ses soldats, il les harangue, et n'oublie rien pour les exciter à chasser les Romains de l'Asie. Cette harangue m'a paru digne de trouver place dans mon abrégé; Trogue Pompée l'écrivit en style indirect; il blâmait Tite-Live et Salluste d'avoir, pour faire briller leur talent, inséré dans leurs œuvres des discours directs, et violé par-là les règles de l'histoire [1].

IV. « Il eût été à désirer pour lui, disait Mithridate à ses soldats, de pouvoir délibérer et choisir ou la paix ou la guerre avec Rome; mais qu'il faille résister à qui

nous attaque, c'est ce qu'on ne met jamais en doute, alors même qu'on n'espère pas la victoire. Tout homme tire l'épée contre un brigand, sinon pour sauver sa vie, au moins pour venger sa mort. Il ne s'agit donc plus d'examiner si la paix est possible, quand aux haines déclarées ont déjà succédé les combats : il ne reste plus qu'à chercher quelles sont les espérances et les ressources pour soutenir la guerre commencée. Pour lui, il était sûr du succès, si le courage ne leur manquait pas. Ils savaient comme lui que les Romains n'étaient pas invincibles, eux qui avaient défait Aquilius en Bithynie, et Maltinus en Cappadoce. Que si quelqu'un d'entre eux était moins touché de sa propre expérience que des exemples étrangers, ne disait-on pas que Pyrrhus, roi d'Épire, sans autres forces que cinq mille Macédoniens, avait battu les Romains dans trois rencontres? Ne disait-on pas qu'Annibal était, pendant seize ans, resté vainqueur en Italie; et que s'il n'avait pas pris Rome, c'était moins la puissance des Romains que des rivalités, des jalousies domestiques qui l'avaient arrêté? Les peuples de la Gaule Transalpine étaient entrés en Italie et y possédaient de nombreuses et puissantes cités; ils y avaient même envahi plus de terres que n'en occupaient ces mêmes Gaulois dans l'Asie, qu'on disait sans défense; Rome, non-seulement vaincue, mais prise par les Gaulois, n'avait conservé que le sommet d'une colline; et elle avait écarté cet ennemi redoutable, par l'or et non par le fer. Ce nom des Gaulois, toujours la terreur des Romains, il l'avait pour lui dans cette guerre; car les Gaulois habitans de l'Asie ne différaient

des conquérans de l'Italie que par leur nouveau séjour: leur origine, leur bravoure, leur manière de combattre était la même; mais cette marche longue et pénible à travers l'Illyrie et la Thrace, le passage de ces contrées, plus difficile peut-être que les conquêtes qui l'avaient suivi, attestait dans les Gaulois d'Asie encore plus d'audace et d'adresse. Il savait d'ailleurs que l'Italie elle-même, depuis la fondation de Rome, n'avait jamais été bien soumise; et qu'on l'avait vue chaque année combattre sans repos et sans relâche, ou pour défendre sa liberté, ou même pour disputer l'empire; que les nations de l'Italie avaient souvent massacré des armées romaines; que plusieurs même, par un nouveau genre d'outrage, les avaient fait passer sous le joug[2]. Sans s'arrêter à d'antiques exemples, on avait vu tout récemment dans la guerre des Marses, l'Italie se soulever tout entière, et réclamer des Romains, non plus son indépendance, mais les droits de cité et le partage de l'empire. Pressée par les armes de ses voisins, Rome était encore déchirée par les factions de ses chefs et par une guerre civile plus périlleuse que la guerre du dehors[3]; en même temps, du fond de la Germanie, les hordes innombrables et farouches des Cimbres s'étaient débordées comme un torrent sur l'Italie; et si Rome était assez forte pour lutter contre chacun de ses ennemis, écrasée du moins par leur réunion, elle ne pourrait songer même à la guerre qu'il allait commencer.

V. Ils devaient donc profiter du moment et saisir cette occasion de s'agrandir, de peur qu'en épargnant un ennemi partout menacé, ils n'eussent plus de peine à le

vaincre libre et tranquille. Il ne s'agissait pas d'examiner s'il fallait combattre, mais s'ils devaient engager la lutte au temps favorable pour les Romains ou pour eux-mêmes. Car, pour la guerre, les Romains l'avaient déjà commencée contre lui, en le dépouillant, pupille encore, de la haute Phrygie, donnée par eux à son père pour prix de ses secours contre Aristonicus, livrée même à titre de dot par Seleucus Callinicus à son bisaïeul Mithridate. Ne lui avaient-ils pas fait un autre genre de guerre en lui ordonnant de sortir de la Paphlagonie; en le dépouillant d'une province que son père n'avait due ni à la violence, ni à la guerre, mais qu'il avait possédée à titre d'héritage, en vertu d'une adoption et d'un testament, par l'extinction de la famille de ses rois? Sa soumission à ces ordres cruels n'avait pu désarmer leur colère: chaque jour ils étaient devenus plus rigoureux pour lui. Quel gage d'obéissance leur avait-il refusé? N'avait-il pas renoncé à la Paphlagonie, à la Phrygie, rappelé son fils de la Cappadoce, qu'il possédait comme vainqueur et par un droit reconnu de toutes les nations? Ceux-là l'avaient dépouillé du fruit de sa victoire, qui eux-mêmes devaient tout à la guerre. N'était-ce pas pour plaire aux Romains qu'il avait tué Chrestos, roi de Bithynie, à qui le sénat avait déclaré la guerre? Et cependant c'était à lui qu'on imputait les fautes de Gordius ou de Tigrane; c'était pour l'outrager que le sénat donnait à la Cappadoce cette liberté qu'il ravissait au reste du monde. Et quand, au lieu de cette liberté offerte, les peuples de la Cappadoce demandaient pour roi Gordius, on avait repoussé leur prière, parce qu'il était son ami.

C'était d'après l'ordre de Rome que Nicomède lui avait fait la guerre : il avait voulu se venger, et elle se déclarait contre lui. Enfin, si maintenant elle voulait le combattre encore, c'est qu'il n'avait pas souffert que Nicomède, le fils d'une danseuse, déchirât impunément son empire.

VI. « Ce n'était pas en effet les fautes des rois que Rome poursuivait de son courroux, mais leur puissance et leur dignité : telle avait toujours été sa politique à l'égard de tous les autres rois aussi bien que de lui-même. Ainsi elle avait persécuté Pharnace, son aïeul, qu'un tribunal de famille avait choisi pour successeur d'Eumène à Pergame; ainsi Eumène lui-même, dont les flottes conduisirent pour la première fois les Romains en Asie, dont l'armée, plus que celle de Rome, leur avait servi à vaincre Antiochus-le-Grand, et les Gaulois en Asie, et Persée en Macédoine, traité par eux en ennemi, s'était vu interdire l'Italie; et, s'ils avaient rougi de le combattre lui-même, ils avaient fait la guerre à son fils Aristonicus. Quel prince avait mieux mérité d'eux que Masinissa, roi des Numides? Ils lui devaient et la défaite d'Annibal, et la prise de Syphax, et la ruine de Carthage; ils le comptaient, avec les deux Scipions, pour le troisième sauveur de Rome; et cependant ils venaient de faire en Afrique une guerre si implacable à son petit-fils [4], que la mémoire de son aïeul n'avait pu lui épargner, dans sa défaite, d'être chargé de fers, et de servir d'ornement à leur triomphe. S'ils avaient juré cette haine à tous les rois, c'est qu'eux-mêmes avaient eu jadis des rois dont le nom seul leur était une ignomi-

nie; pâtres aborigènes, aruspices sabins, exilés de Corinthe, esclaves étrusques, ou enfin des Superbes, le plus illustre des noms portés par les maîtres de Rome[5]: leurs fondateurs, eux-mêmes le disent, avaient sucé le lait d'une louve; c'était aussi un peuple de loups, insatiable de sang et de pouvoir, avide et altéré de richesses[6].

VII. « Quant à sa propre origine, pouvait-il se comparer à ce ramas d'étrangers, lui dont les aïeux remontaient, par son père, à Darius, à Cyrus, fondateurs de la monarchie des Perses; et, par sa mère, au grand Alexandre, à Nicator Seleucus, auteurs de la puissance macédonienne? Et s'il comparait son peuple aux Romains, il était d'une nation qui non-seulement marchait l'égale de Rome, mais qui avait résisté à la Macédoine elle-même : des peuples qui lui obéissaient, pas un n'avait subi une domination étrangère, pas un n'avait obéi à des rois qui ne fussent nés dans son sein; qu'on prît la Paphlagonie, la Cappadoce ou le Pont, la Bithynie ou la haute et basse Arménie, ni Alexandre, le conquérant de l'Asie, ni aucun de ses successeurs n'avaient porté atteinte à une seule de ces provinces. Pour la Scythie, deux rois avant lui, Darius et Philippe, avaient seuls tenté, non de l'asservir, mais d'y pénétrer, et n'avaient pu qu'à grand'peine s'échapper de cette terre, qui allait lui fournir aujourd'hui les plus puissans secours contre Rome. Il n'avait entrepris ses guerres pontiques, jeune encore et étranger aux armes, qu'avec crainte et défiance; car les Scythes, outre leur courage et leurs armes, étaient encore protégés par l'étendue de leurs déserts, par la rigueur de leurs climats, qui annonçait à leurs ennemis

une guerre pénible et périlleuse; et, au milieu de tant d'obstacles, nul butin à espérer d'un peuple nomade, sans argent et sans demeure. Mais une guerre bien différente s'offrait maintenant à lui. Toute contrée cédait à l'Asie pour la douceur du climat, la fertilité du sol, et le nombre des villes. Presque tous les jours se passeraient non en combats, mais en fêtes, dans une expédition plus féconde encore que facile. N'ont-ils point entendu vanter les richesses nouvelles d'Attale, l'antique opulence de l'Ionie et de la Lydie, dont ils allaient se saisir sans combat? L'Asie impatiente l'appelait à grands cris, tant la rigueur des publicains, la rapacité des proconsuls, l'iniquité des magistrats y avaient inspiré la haine du nom de Rome! Il leur suffirait donc de le suivre avec courage, en songeant à ce que pourrait faire une si puissante armée, guidée par un capitaine qu'ils avaient vu naguère, seul et sans l'aide d'aucun soldat, soumettre la Cappadoce après le meurtre de son roi; qui le premier avait conquis tout le Pont et la Scythie, où personne avant lui n'avait pu pénétrer sans péril. Pour sa générosité, pour sa justice, il invoquait le témoignage de ses soldats qui en avaient fait l'épreuve; il en trouvait des monumens dans ces empires étrangers, qu'outre les états de ses pères, il avait, seul de tous les rois, recueillis en héritage comme le prix de ses bienfaits, la Colchide, la Paphlagonie et le Bosphore. »

VIII. Ayant ainsi excité ses soldats, vingt-trois années après son avènement, Mithridate commença la guerre contre Rome. Cependant Ptolémée, roi d'Égypte, étant mort, des députés vont offrir à un autre Ptolémée, qui

régnait à Cyrène, la couronne d'Égypte et la main de la reine Cléopâtre, sa sœur. Toute la joie qu'il en ressentit fut de se voir porté sans obstacle sur un trône où le fils de son frère était appelé par Cléopâtre sa mère, et par la faveur des grands; mais, ne respirant que vengeance, à peine entré dans Alexandrie, il fit massacrer les partisans du jeune prince. Le jour même des noces, dans l'appareil des festins et des solennités religieuses, il égorgea cet enfant entre les bras d'une mère qu'il épousait, et entra dans le lit de sa sœur, encore dégoûtant du meurtre de son fils. Non moins cruel envers le peuple qui l'avait choisi pour maître, il l'abandonne au glaive de ses soldats étrangers, et fait couler des flots de sang. Enfin il répudie sa sœur, dont il viole et épouse la fille. Épouvanté de ces crimes, le peuple se disperse et s'exile pour éviter la mort. Resté seul avec ses satellites au sein de cette vaste cité, réduit à régner non sur des hommes, mais sur des édifices déserts, Ptolémée, par un édit, appelle à lui les étrangers, qui s'y rendent en foule. Ce fut alors qu'il se présenta aux lieutenans de Rome, Scipion l'Africain, Sp. Mummius et L. Metellus, chargés de visiter les provinces alliées. Mais ce tyran, la terreur de son peuple, n'excita que la risée des Romains : ses traits étaient hideux; sa taille courte et son énorme embonpoint le rendaient plus semblable à un monstre qu'à un homme. Ses vêtemens, du tissu le plus fin, et d'une étoffe transparente, ajoutaient à sa laideur, comme s'il eût pris à tâche d'exposer à tous les yeux ce qu'un homme décent aurait eu soin de cacher. Après le départ des envoyés, parmi lesquels

l'Africain, en visitant Alexandrie, attira lui-même tous les regards, Ptolémée, odieux même à ses sujets étrangers, s'éloigne en secret de peur d'être assassiné avec le fils qu'il avait eu de sa sœur, et sa nouvelle épouse qui souillait le lit d'une mère. Puis, ayant levé une armée mercenaire, il vient combattre à la fois ses sujets et sa sœur. Craignant qu'Alexandrie, pour le punir, ne donnât le trône à son fils aîné, il le fait venir de Cyrène et le tue. Le peuple brise alors ses statues et renverse ses images. Attribuant cet outrage à sa sœur, il égorge l'enfant qu'il avait eu d'elle, déchire ses membres, les place dans des corbeilles et les fait présenter à sa mère, qui célébrait dans un festin l'anniversaire de sa naissance. Ce crime remplit de douleur et la reine et tous les habitans; à la gaîté d'une fête succède le désespoir, et le palais tout entier retentit soudain de pleurs et de cris. Les grands, quittant la table pour suivre des funérailles, exposent aux yeux du peuple ces membres déchirés, et lui montrent ce qu'il doit attendre d'un roi meurtrier de son fils.

IX. Après avoir pleuré cette perte, Cléopâtre, pressée par les armes de son frère, fit demander du secours à Demetrius, roi de Syrie, dont les bizarres destins méritent aussi d'être racontés. Ce prince ayant, comme je l'ai dit plus haut, porté la guerre chez les Parthes, vainqueur dans plusieurs rencontres, tomba dans une embuscade, y perdit son armée, et fut pris. Arsacide, roi des Parthes, le traita avec une générosité vraiment royale, il l'envoya en Hyrcanie, lui accorda les honneurs dus à son rang, lui donna même la main de sa

fille, et promit de lui rendre le royaume de Syrie, usurpé par Tryphon en son absence. Après la mort d'Arsacide, perdant tout espoir de retour, las de sa captivité et de cette vie privée, quoique somptueuse, Demetrius projeta secrètement de s'enfuir dans ses états. Il eut, pour l'encourager et l'accompagner dans sa fuite, Callimandre, son ami, qui, pendant la captivité du roi, avait quitté la Syrie, traversé les déserts de l'Arabie avec des guides soudoyés, et, sous l'habit de Parthe, était parvenu à Babylone. Mais Phrahate, successeur d'Arsacide, les atteignit par des chemins plus courts, grâce à la rapidité de ses cavaliers. Conduit devant le roi, Callimandre, non-seulement reçut son pardon, mais fut récompensé de sa fidélité. Demetrius, accueilli avec sévérité, fut renvoyé en Hyrcanie près de sa femme, et soumis à une garde plus rigoureuse. Quelque temps après, comme il avait eu des enfans de son mariage, les défiances s'étant affaiblies, il s'enfuit encore avec le même ami: mais, toujours malheureux, il est arrêté près des confins de son royaume, et conduit de nouveau devant le roi, qui refuse, dans sa colère, de l'admettre en sa présence. Rendu encore à ses enfans et à sa femme, il est renvoyé dans l'Hyrcanie, lieu réservé à son châtiment, et pour lui reprocher sa puérile légèreté, on lui fait présent d'osselets d'or. Au reste, cette clémence des Parthes envers Demetrius ne venait ni de la pitié de ce peuple, ni de son alliance avec eux; mais, aspirant à conquérir la Syrie, ils voulaient se servir de Demetrius contre Antiochus son frère, selon que l'exigeraient les circonstances, ou la fortune des armes.

X. Instruit de ces desseins, et voulant les prévenir, Antiochus conduit contre les Parthes son armée aguerrie par plusieurs expéditions contre ses voisins. Mais il déploya un luxe égal à la grandeur de ses apprêts militaires : ses quatre-vingt mille soldats étaient suivis de trois cent mille valets d'armée, qui étaient pour la plupart des cuisiniers. L'or et l'argent y étaient si communs, que les bottines des simples soldats étaient garnies de clous d'or, et qu'ils foulaient aux pieds ce métal qui allume la guerre entre les peuples : les batteries de cuisine étaient d'argent, et l'on semblait marcher moins à des combats qu'à des festins. Plusieurs rois de l'Orient, que soulevait la tyrannie des Parthes, vinrent se joindre à Antiochus, se livrant à lui avec leurs états. Aussitôt la guerre commença. Vainqueur dans trois batailles, et maître de Babylone, Antiochus reçut le surnom de Grand. Bientôt, tous les peuples se soumettant à lui, il ne resta aux Parthes que leur pays. Phrahate envoya alors Demetrius en Syrie, à la tête d'un corps de Parthes, pour ressaisir sa couronne, voulant forcer ainsi Antiochus à quitter les Parthes pour aller défendre son trône. En même temps, ne pouvant le renverser par la force, il lui dressait partout des embûches. Embarrassé du nombre de ses soldats, Antiochus les avait distribués dans les villes, en différens quartiers d'hiver; cette mesure causa sa perte. Forcés de nourrir ces troupes, livrés d'ailleurs aux violences des soldats, les habitans se déclarent pour les Parthes; et, à un jour convenu, tous accablent par surprise ces garnisons dispersées, pour qu'elles ne pussent pas se prêter secours. A cette nouvelle, Antiochus part

avec le corps d'armée qui hivernait près de lui, pour secourir les troupes les plus voisines. Mais il rencontre le roi des Parthes, et le combat avec un courage que ses soldats n'imitent pas. La valeur des ennemis l'emporte, et il périt abandonné des siens. Phrahate célébra ses obsèques avec une pompe royale; et, épris d'amour pour la fille de Demetrius, qu'Antiochus conduisait avec lui, il l'épousa. Il se repentit bientôt d'avoir relâché Demetrius, et envoya pour l'arrêter un corps de cavalerie: mais ce prince avait prévu ces poursuites; il était rentré dans son empire, et, après de vains efforts, les cavaliers envoyés contre lui revinrent près de leur maître.

LIVRE XXXIX.

I. Après qu'Antiochus eut péri chez les Parthes avec son armée, son frère Demetrius, délivré de sa captivité, et rétabli sur le trône, voyant la Syrie pleurer son armée entière détruite, osa, comme si le succès eût couronné les guerres entreprises par son frère et par lui contre les Parthes, et qui avaient coûté la vie à l'un, et la liberté à l'autre, projeter une invasion en Égypte. Cléopâtre, sa belle-mère, lui promettait le sceptre d'Égypte pour prix du secours qu'elle lui demandait contre son frère. Mais tandis qu'il médite des conquêtes, il se voit, selon l'usage, dépouillé de son royaume par le soulèvement de la Syrie. Antioche la première, sous les ordres de Tryphon, indignée de l'orgueil du roi, que le commerce des Parthes, peuple hautain et cruel, avait rendu intolérable, se soulève contre Demetrius absent. Apamée et les autres villes suivirent bientôt cet exemple. En même temps, Ptolémée, roi d'Égypte, qu'il avait attaqué, apprenant que sa sœur Cléopâtre s'était embarquée avec les trésors de l'Égypte pour chercher un asile en Syrie près de sa fille et de son gendre, fait partir un jeune Égyptien, fils d'un commerçant nommé Protarque, pour s'emparer du trône de Syrie. Il fit répandre le bruit qu'adopté par Antiochus, ce jeune homme était entré

dans la famille royale. Les Syriens, décidés à ne repousser aucun roi, pour se soustraire à la tyrannie de Demetrius, donnent le nom d'Alexandre à ce jeune homme, et l'Égypte lui fournit de puissans secours. Cependant le corps d'Antiochus, tué par le roi des Parthes, fut apporté en Syrie dans un cercueil d'argent, pour y recevoir la sépulture. Les cités l'accueillirent avec des marques de tendresse qu'Alexandre imita, pour donner crédit à son histoire; cette feinte douleur lui concilia au plus haut degré l'amour du peuple, à qui ses larmes parurent sincères. Vaincu par Alexandre, entouré de mille dangers, Demetrius se voit même abandonné de ses enfans et de sa femme. Délaissé avec quelques esclaves, il se rendit à Tyr pour trouver dans le temple un refuge; mais le gouverneur de la ville le fit tuer au sortir du vaisseau. Seleucus, l'un de ses fils, s'étant saisi de la couronne sans l'autorisation de sa mère, fut massacré par celle-ci; l'autre, que la longueur de son nez fit surnommer Grypus, est élevé au trône par cette princesse, qui voulait gouverner souverainement sous son nom.

II. Mais Alexandre, maître du royaume de Syrie, et enorgueilli de sa fortune, poussa l'audace et la fierté jusqu'à dédaigner ce Ptolémée qui l'avait fait roi. Aussi Ptolémée, réconcilié avec sa sœur, s'occupe de renverser une puissance que lui-même avait élevée, en haine de Demetrius. Il envoie donc à Grypus de grands secours et sa fille Tryphène pour épouse, afin que le double titre de son compagnon d'armes et de son parent portât les peuples à le mieux soutenir. Cet espoir ne fut

pas trompé. Quand on vit Grypus appuyé des forces de l'Égypte, on se détacha peu à peu d'Alexandre. Les deux rois en viennent aux mains; Alexandre vaincu fuit à Antioche, et là, manquant d'argent, et ne pouvant solder ses troupes, il fait enlever du temple de Jupiter une statue d'or massif qui représentait la Victoire; et, joignant la raillerie au sacrilége, il dit que Jupiter lui a prêté la victoire. Peu de jours après, ayant secrètement donné l'ordre d'enlever la statue même de Jupiter qui était d'or et d'un poids énorme, surpris dans ce sacrilége, forcé de fuir devant la multitude, battu d'une violente tempête, et abandonné des siens, il est pris par des voleurs, et conduit devant Grypus, qui le fait tuer. Grypus, remonté ainsi sur le trône de ses aïeux, et délivré de périls étrangers, se vit en butte aux piéges de sa mère. Cette femme, avide de pouvoir, qui avait trahi son époux et massacré l'un de ses fils, voyant avec douleur la victoire de l'autre affaiblir son autorité, lui présente, à son retour d'un exercice militaire, un breuvage empoisonné. Averti de ses desseins, Grypus la prie de boire elle-même, comme s'il eût voulu rivaliser de tendresse avec elle. Elle s'y refuse, il insiste. Enfin, il fait paraître un témoin qui atteste le forfait, et lui déclare que le seul moyen de se justifier est de boire elle-même la coupe qu'elle vient d'offrir à son fils : le crime de la reine retombe donc sur elle; elle meurt par le poison qu'elle avait préparé pour un autre[1]. Ainsi affermi sur le trône, Grypus, pendant huit années, y jouit d'un repos que partagea la Syrie. Il trouve plus tard un rival dans son frère Cyzicène, né de la même mère, mais fils d'An-

tiochus, son oncle paternel. Grypus avait essayé de s'en défaire par le poison; mais il ne fit par là que le décider plus vite à lui disputer la couronne à main armée.

III. Tandis que la Syrie était le théâtre de ces discordes et de ces parricides, Ptolémée, roi d'Égypte, mourut, laissant sa couronne à sa femme et à celui de ses deux fils qu'elle choisirait, comme si l'Égypte eût pu être plus tranquille que la Syrie, lorsque la mère, en se déclarant pour l'un de ses fils, aurait soulevé la haine de l'autre. Elle penchait pour le cadet; le peuple la força de nommer l'aîné. Mais elle lui ravit sa femme avant de lui donner le sceptre; et l'obligeant de répudier Cléopâtre, sa sœur, qu'il chérissait, elle lui fait épouser Séléné, sa seconde sœur : mère injuste envers ses filles, elle enlève ainsi à l'une le mari qu'elle donne à l'autre. Cléopâtre, attribuant son divorce à sa mère plus qu'à son époux, va en Syrie épouser Cizycène; et, pour ne pas lui apporter le simple titre d'épouse, elle lui livre, comme une dot, l'armée de Chypre, qu'elle avait débauchée. Cyzicène, assez fort pour lutter contre son père, livre bataille; il est vaincu, et s'enfuit à Antioche. Grypus vint assiéger cette ville, où était renfermée Cléopâtre, femme de Cyzicène. Dès qu'il s'en fut rendu maître, Tryphène, son épouse, n'eut rien de plus pressé que de faire chercher sa sœur Cléopâtre, non pour adoucir sa captivité, mais pour l'empêcher d'en éviter les rigueurs : elle voulait la punir d'avoir lutté contre elle en envahissant son royaume, et de s'être déclarée son ennemie en épousant l'ennemi de sa sœur. Elle l'accusait d'avoir amené des armées étrangères pour allumer la

guerre entre des frères, et d'être venue, répudiée par son frère, se marier hors de l'Égypte contre la volonté de sa mère. Grypus, au contraire, la suppliait de ne pas le forcer à se souiller d'un tel crime; il disait que dans tant de guerres étrangères ou domestiques, aucun de ses ancêtres n'avait, après la victoire, sévi contre les femmes, que leur sexe devait soustraire et aux périls des combats, et à la cruauté des vainqueurs; mais que Cléopâtre avait pour elle, outre le droit des gens, les liens d'une étroite parenté; elle était sœur germaine de celle qui la poursuivait avec tant d'ardeur, sa parente à lui-même, et tante maternelle de leurs enfans communs. A ces liens du sang il ajoutait la sainteté du temple, où s'était réfugiée Cléopâtre; il devait, disait-il, d'autant plus de respect aux dieux, qu'il tenait sa victoire de leur faveur; enfin la mort de Cléopâtre n'affaiblirait pas Cyzicène, et avec elle, il n'en serait pas plus puissant. Mais les refus de Grypus ne firent qu'animer en sa femme l'opiniâtreté de son sexe : elle les attribue moins à la pitié qu'à l'amour, et appelant elle-même des soldats, leur donne l'ordre d'aller égorger sa sœur. Ceux-ci entrent dans le temple, et ne pouvant l'arracher de l'autel, coupent ses mains attachées à la statue de la déesse. Cléopâtre expira en maudissant les parricides, et confiant aux dieux le soin de sa vengeance. Bientôt se livre une seconde bataille; Cyzicène vainqueur prit Tryphène, qui avait versé le sang de sa sœur, et l'immola aux mânes de son épouse.

IV. En Égypte, Cléopâtre ne pouvant souffrir que Ptolémée son fils partageât l'empire avec elle, soulève

le peuple contre lui; et lui ayant ravi Séléné sa femme, par une cruauté d'autant plus révoltante, qu'il en avait déjà deux fils, elle l'oblige à s'exiler, fait venir son plus jeune fils Alexandre, et le crée roi à la place de son frère. Non contente d'avoir détrôné son fils, elle le poursuit encore à Chypre, lieu de son exil; il s'éloigne, et elle fait périr le chef de sa propre armée, pour avoir laissé le prince s'échapper vivant de ses mains, quoique Ptolémée eût quitté l'île, non parce qu'il se sentait trop faible, mais pour éviter la honte de combattre contre sa mère. Cependant, effrayé des cruautés de Cléopâtre, Alexandre la quitte à son tour, et préfère aux périls du trône une vie tranquille et sûre. Craignant que Cyzicène n'aidât Ptolémée, son fils aîné, à reconquérir l'Égypte, elle envoie à Grypus de grands secours, et Séléné, sa fille, pour épouser en lui l'ennemi de son premier mari. Elle députe aussi à Alexandre, pour le rappeler dans ses états. Mais ce prince, dont elle tramait en secret la perte, la prévint et la fit périr: ce fut donc un parricide et non la nature qui mit fin à la vie de cette reine, bien digne des horreurs d'une telle mort, elle qui avait chassé sa mère du lit nuptial, rendu ses deux filles veuves en leur faisant épouser tour à tour les deux frères, détrôné et combattu l'un de ses fils, et attenté aux jours de l'autre dont elle avait ravi le sceptre.

V. Au reste, le forfait d'Alexandre ne resta pas impuni; dès qu'on apprit que la mère était morte sous les coups du fils, le peuple accourut au palais et l'exila. Ptolémée est rappelé et rétabli sur son trône, parce

qu'il n'avait voulu ni combattre contre sa mère, ni ravir par force à son frère un trône qu'il avait possédé le premier. Cependant un de ses frères, né d'une courtisane, et à qui son père avait laissé par testament le royaume de Cyrène, mourut, instituant pour héritier le peuple romain. Déjà la puissance de Rome, que l'Italie ne contenait plus, commençait à s'étendre vers l'Orient. Cette portion de la Libye devint donc province romaine; il en fut bientôt de même de la Crète et de la Cilicie, conquises dans la guerre des pirates. Ainsi resserrés par le voisinage des Romains, les rois de Syrie et d'Égypte, accoutumés à s'étendre aux dépens de leurs voisins, et voyant leurs invasions arrêtées, tournèrent leurs armes l'un contre l'autre, et s'épuisant dans des guerres sans relâche, ils devinrent le mépris de leurs voisins et la proie des Arabes, peuple jusque-là sans force. Leur chef Erotimus, appuyé de ses sept cents fils, qu'il avait eus de ses concubines, divisa ses forces en plusieurs corps, infesta tour-à-tour l'Égypte et la Syrie, et, grâce à l'épuisement de ses voisins, illustra le nom des Arabes.

LIVRE XL.

I. La haine implacable des deux frères qui passa à leurs enfans, et la guerre acharnée qu'elle alluma, ayant épuisé la Syrie et ses rois, le peuple recourut à des appuis étrangers, et chercha des rois au dehors. Les uns voulaient offrir la couronne à Mithridate, roi de Pont; les autres à Ptolémée, roi d'Égypte; mais le premier était engagé dans une guerre contre les Romains, et Ptolémée avait toujours été l'ennemi de la Syrie. Tous les suffrages se réunirent donc sur Tigrane, roi d'Arménie, qui, déjà puissant par lui-même, était de plus allié des Parthes, et parent de Mithridate. Appelé au trône de Syrie, il en jouit paisiblement pendant dix-huit ans, sans être jamais forcé d'attaquer ni de repousser aucun ennemi.

II. Mais la Syrie, à l'abri des incursions du dehors, fut désolée par un tremblement de terre, qui fit périr cent soixante-dix mille hommes, et renversa beaucoup de villes. Ce prodige, selon les aruspices, annonçait une révolution. En effet, Lucullus, ayant vaincu Tigrane, appelle au trône de Syrie Antiochus, fils de Cyzicène[1]. Mais ce sceptre, donné par Lucullus, fut plus tard enlevé par Pompée, qui répondit aux réclamations de Cyzicène

qu'il ne donnerait point à la Syrie, lors même qu'elle y consentirait, et encore moins malgré elle, un roi qui, pendant les dix-huit ans que Tigrane avait passés sur son trône, était resté caché au fond de la Cilicie, et qui, voyant Tigrane renversé par les Romains, venait réclamer le prix d'une conquête étrangère; que, ne l'ayant pas dépossédé, il ne lui rendrait pas un sceptre que lui-même avait cédé à Tigrane et ne savait pas défendre. Il craindrait de livrer encore ce royaume aux incursions des Juifs et des Arabes. Pompée réduisit ainsi la Syrie en province romaine; et, par la discorde de tant de souverains du même sang, l'Orient tomba peu à peu sous le joug de Rome.

LIVRE XLI.

I. Les Parthes qui, maîtres aujourd'hui de l'Orient, semblent avoir partagé avec les Romains l'empire du monde, étaient des exilés Scythes : leur nom même atteste cette origine; car, dans la langue des Scythes, Parthe signifie exilé. Au temps des Assyriens et des Mèdes, ils étaient les plus obscurs entre les peuples de l'Orient. Plus tard même, lorsque l'empire des Mèdes passa aux Perses, ils furent la proie du vainqueur, comme un peuple sans force et sans nom. Enfin les Macédoniens les asservirent dans la conquête de l'Orient. Il faut admirer leur courage, qui les éleva à cette haute puissance, et leur soumit les peuples dont ils avaient été les esclaves. Rome même les attaqua trois fois, à l'époque de sa grandeur, et par ses plus grands capitaines : elle les vit, seuls de tous les peuples, non-seulement ses égaux, mais ses vainqueurs. Il y eut, au reste, moins de gloire pour eux à repousser des attaques lointaines qu'à s'élever entre les Assyriens, les Mèdes et les Perses, peuples naguères si fameux, et les mille cités de l'empire de Bactriane, malgré les attaques opiniâtres des Scythes et de leurs voisins, et des guerres sans cesse renaissantes. Chassés de la Scythie par des dissensions domestiques, ils vinrent furtivement s'établir dans les solitudes qui sé-

paraient l'Hyrcanie, les Dahes, les Ariens, les Spartaniens[1] et les Margiens. Ils reculèrent bientôt leurs frontières, d'abord sans trouver d'obstacles; et plus tard, malgré les efforts de leurs voisins, ils occupèrent non-seulement de vastes plaines et de profondes vallées, mais aussi des hauteurs escarpées et des montagnes fort élevées. De là vient que la plus grande partie de leurs pays est ou très-chaude, ou très-froide; la neige y couvre les montagnes, et le soleil y dessèche la plaine.

II. A la chute de l'empire de Macédoine, les Parthes furent gouvernés par des rois. Après la dignité royale, le peuple tient parmi eux le premier rang. Ils tirent de son sein les généraux pour la guerre et les magistrats pour la paix. Leur langue tient le milieu entre celles du Mède et du Scythe; elle est un mélange de l'une et de l'autre. Leur costume ancien leur était propre; ils ont adopté, depuis leur puissance, le costume transparent et léger des Mèdes. Leurs armes sont celles des Scythes, leurs ancêtres. Leur armée ne se compose pas d'hommes libres, comme celle de presque tous les peuples : les esclaves en forment la plus grande partie. Le nombre s'en grossit chaque jour, parce que nul ne pouvant les affranchir, tous leurs enfans naissent esclaves. Les Parthes les élèvent comme leurs propres fils, et leur apprennent avec grand soin à monter à cheval et à tirer de l'arc. En temps de guerre, chacun, selon sa fortune, fournit au roi des cavaliers. Enfin, lorsqu'Antoine fit une invasion chez eux, des cinquante mille cavaliers qu'ils lui opposèrent, quatre cents seulement étaient hommes libres. Ils ne savent pas

combattre en ligne et de près, ni assiéger et prendre les villes. On les voit, dans le combat, tantôt lancer leurs chevaux sur l'ennemi, tantôt fuir à la hâte; souvent même ils feignent de tourner le dos, pour que l'ennemi, dans sa poursuite, se méfie moins de leurs coups. Le tambour, et non la trompette, est leur signal de bataille. Ils ne peuvent combattre long-temps; mais ils seraient invincibles, si leur force et leur persévérance répondaient à l'ardeur de leur choc. Souvent, au plus chaud de la mêlée, ils se retirent, et reviennent bientôt de la fuite au combat; et, à l'instant où on les croit vaincus, il faut recommencer la lutte. Cavaliers et chevaux sont entièrement bardés de lames de fer, en forme de plumes. Ils n'emploient l'or et l'argent que dans leurs armures.

III. Pour varier leurs plaisirs, les Parthes ont chacun plusieurs femmes. Nul crime n'est puni par eux plus sévèrement que l'adultère[2]; ils écartent donc leurs femmes, non-seulement des festins, mais des regards même des hommes. La seule chair qu'ils mangent est celle que leur fournit la chasse. On les voit toujours à cheval; c'est à cheval qu'ils vont à leurs guerres, à leurs festins, à leurs fonctions publiques et à leurs affaires privées; c'est à cheval qu'ils voyagent, s'arrêtent, trafiquent et conversent. Enfin le signe distinctif entre l'homme libre et l'esclave, est que celui-ci est à pied, et l'autre toujours à cheval. Ils ne connaissent d'autre sépulture que de livrer les morts aux chiens, aux oiseaux de proie[3]: seulement ils enterrent les ossemens dépouillés. Tous portent le respect des dieux jusqu'à la superstition. Leur caractère est superbe, séditieux, plein d'im-

pudence et de fourbe; la violence est à leurs yeux le partage des hommes et la soumission celui des femmes. Toujours remuans ou chez eux ou au dehors, naturellement taciturnes, et plus enclins à agir qu'à parler, ils savent taire également le bien et le mal. Ils obéissent à leur chef, moins par devoir que par crainte. Sobres de nourriture, ardens à la débauche, ils n'observent la foi donnée qu'autant que le veut leur intérêt.

IV. Lorsqu'à la mort du grand Alexandre, ses successeurs se partageaient l'Orient, le gouvernement des Parthes, dédaigné par tous les Macédoniens, fut donné par eux à l'étranger Stasanor, leur allié. Plus tard, lorsque des guerres civiles divisèrent les chefs macédoniens, on vit les Parthes, avec les autres peuples de la haute Asie, se déclarer pour Eumène; après sa défaite, ils passèrent à Antigone. Ils obéirent ensuite à Seleucus Nicator, puis à Antiochus et à ses successeurs, jusqu'à Seleucus, arrière-petit-fils de Nicator, contre qui ils se soulevèrent aux temps de la première guerre punique, sous le consulat de L. Manlius Vulson et de M. Attilius Regulus. Cette révolte resta impunie, grâce aux discordes des deux frères, Seleucus et Antiochus, qui, cherchant à se ravir la couronne, négligèrent de les châtier. Dans le même temps, Théodote, gouverneur des mille villes de la Bactriane, se souleva, et prit le titre de roi : tout l'Orient suivit cet exemple et secoua le joug macédonien. Alors parut Arsace, homme d'une naissance obscure, mais d'une valeur éprouvée. Accoutumé à vivre de pillage et de rapine, et ne craignant plus Seleucus, qu'on disait vaincu en Asie par les Gaulois, il attaque les Parthes avec un

corps de brigands, surprend et écrase Andragoras leur chef, et saisit l'empire à sa place. Bientôt il envahit l'Hyrcanie; et, maître ainsi de deux états, il lève une puissante armée, par crainte de Seleucus et du roi des Bactriens Théodote. Mais la mort de ce dernier vient calmer ses inquiétudes; il s'allia au fils de ce prince, nommé aussi Théodote, et, quelque temps après, ayant livré bataille à Seleucus, qui venait châtier la défection des Parthes, il fut vainqueur. Cette journée fut depuis célébrée par les Parthes, comme l'origine de leur liberté.

V. De nouveaux troubles rappelèrent Seleucus en Asie, et donnèrent quelque relâche à Arsace; il constitua le royaume des Parthes, fit des levées, construisit des forts, s'assura des villes, et fit bâtir Dara sur le mont Zapaortenon, le lieu le plus fort et le plus agréable qu'on puisse voir. La place, entourée partout de roches escarpées, n'a nul besoin de défenseurs, et le sol qui l'entoure est assez fécond pour suffire seul à ses besoins. Des sources nombreuses l'arrosent, et les forêts voisines y offrent les plaisirs de la chasse. Arsace, ayant ainsi conquis et fondé son empire, mourut dans un âge avancé, laissant un nom aussi cher aux Parthes que l'est aux Perses celui de Cyrus, aux Macédoniens celui d'Alexandre, aux Romains celui de Romulus. Tel fut le respect des peuples pour sa mémoire, qu'ils ont donné depuis le nom d'Arsace à tous leurs rois. Son fils et son successeur, nommé aussi Arsace, combattit avec un rare courage Antiochus, fils de Seleucus, qui avait cent mille fantassins et vingt mille

cavaliers : il devint ensuite l'allié de ce prince. Le troisième roi des Parthes fut Priapatius, appelé encore Arsace; car, comme je l'ai dit plus haut, les Parthes donnent ce nom à tous leurs rois, comme Rome donne à ses empereurs les noms de César et d'Auguste. Il mourut après quinze ans de règne, laissant deux fils, Mithridate et Phrahate. Celui-ci était l'aîné : selon l'usage du pays, il hérita du sceptre, dompta les Mardes, peuples belliqueux, et mourut bientôt après, laissant plusieurs fils: mais il les repoussa de son trône, qu'il aima mieux laisser à son frère Mithridate, guerrier plein de valeur; pensant qu'il devait plus au titre de roi qu'à celui de père, il mit les intérêts de sa patrie avant ceux de ses enfans.

VI. Deux grands hommes, Mithridate chez les Parthes, dans la Bactriane Eucratide, montèrent en même temps sur le trône. Les Parthes, secondés par la fortune, parvinrent, sous l'empire de Mithridate, au plus haut degré de puissance; mais les Bactriens, fatigués par de longues guerres, y perdirent et leur puissance et leur liberté même. Las déjà des coups des Sogdiens, des Drangianiens, des Indiens, ils tombèrent enfin, comme épuisés, devant les Parthes, jusque-là plus faibles qu'eux. Cependant la valeur d'Eucratide s'était signalée dans plus d'une guerre : quoiqu'il y eût perdu ses forces, assiégé par Demetrius, roi des Indes, il fit de continuelles sorties, et vainquit, avec trois cents soldats, une armée de soixante mille hommes. Le siège fut levé après cinq mois, et il soumit l'Inde à sa puissance. A son retour, il fut

assassiné dans la route par son fils qu'il avait associé à l'empire; et qui, sans cacher son parricide, comme s'il eût massacré un ennemi et non un père, souilla de ce sang les roues de son char, et fit jeter le corps sans sépulture. Tel était l'état de la Bactriane, lorsque la guerre éclata entre les Mèdes et les Parthes. Après des succès balancés, la victoire resta enfin aux Parthes. Aidé de ces nouvelles forces, Mithridate donne à Bacasis le gouvernement de la Médie; lui-même marche contre l'Hyrcanie. A son retour, il fit la guerre au roi des Elymæens, le vainquit, joignit encore cette contrée à son empire; et par ces nombreuses conquête, il étendit la domination des Parthes du mont Caucase aux rives de l'Euphrate. Alors il tomba malade, et mourut dans une vieillesse glorieuse, ayant égalé son bisaïeul Arsace[4].

LIVRE XLII.

I. A LA mort de Mithridate, roi des Parthes, le sceptre passa à son fils Phrahate. Ce prince allait punir, en attaquant la Syrie, les efforts d'Antiochus contre la puissance des Parthes, lorsque les mouvemens des Scythes le rappelèrent à la défense de ses états. Ces peuples s'étaient engagés, par la promesse d'un salaire, à secourir les Parthes contre Antiochus, roi de Syrie; mais leurs soldats n'arrivèrent qu'après la guerre terminée, et, sous prétexte de retard, le prix promis leur fut refusé. Regrettant d'avoir fait en vain une marche si longue, ils demandaient à être, ou indemnisés de leurs fatigues, ou employés contre un autre ennemi; et, irrités par le dédain des Parthes, ils vinrent ravager leurs frontières. Phrahate, marchant contre eux, confia son empire à un certain Himère, qui avait livré aux débauches du roi la fleur de sa jeunesse; celui-ci, oubliant la honte de sa vie passée, et son titre de simple lieutenant, fit gémir sous un joug de fer Babylone et beaucoup d'autres cités. Pour Phrahate, il conduisit à cette guerre un corps de soldats grecs faits prisonniers dans la guerre d'Antiochus, et qu'il avait traités depuis avec hauteur et cruauté: il oubliait que leur haine pour lui, loin de s'éteindre dans la captivité, s'était encore accrue par les

affronts. Aussi, en voyant fléchir l'armée des Parthes, ils passèrent dans les rangs ennemis, et assouvirent, par le massacre des Parthes et de Phrahate lui-même, une vengeance si long-temps désirée.

II. Artaban, oncle paternel de Phrahate, fut fait roi à sa place. Les Scythes, contens d'avoir vaincu et ravagé la Parthie, retournèrent dans leur patrie. Artaban, blessé au bras dans une guerre contre les Thogariens, mourut aussitôt. Il fut remplacé par son fils Mithridate, à qui ses exploits méritèrent le surnom de Grand. Brûlant du désir d'égaler ses ancêtres, il surpassa leur gloire par sa valeur. Il signala son courage dans de nombreuses guerres contre ses voisins, et réunit plusieurs peuples à son empire. Il combattit avec succès les Scythes, et vengea sur eux l'affront de sa famille. Enfin il attaqua Ortoadiste, roi d'Arménie. Mais, puisque nous passons à l'Arménie, il faut reprendre d'un peu plus haut l'origine de ce grand empire. On ne saurait le passer sous silence, puisque son territoire est, après celui des Parthes, le plus vaste de tous. En effet, l'Arménie comprend, de la Cappadoce à la mer Caspienne, une longueur de onze cent mille pas; elle en compte de largeur sept cent mille[1]. Ce royaume eut pour fondateur Armenius, compagnon de Jason de Thessalie. Le roi Pelias, voulant faire périr Jason, dont le courage lui semblait menacer sa puissance, le fait partir en Colchide, avec ordre de lui rapporter cette Toison d'or, si fameuse chez tous les peuples. Il espérait le voir succomber, soit dans les périls de cette longue navigation, soit dans une guerre contre des barbares si redoutés. Jason ayant publié le projet de

cette glorieuse expédition, de presque tout l'univers[2] accourut à ses côtés une élite de jeunes guerriers; de là cette armée de héros, qui reçurent le nom d'Argonautes. Il la ramenait saine et sauve après d'immortels exploits, quand les fils de Pelias l'écartèrent encore de la Thessalie. Suivi alors d'une immense multitude qu'attirait de toutes parts la renommée de son courage, suivi de Médée sa femme, qu'il avait répudiée ou exilée, et reprise ensuite par compassion, et de son beau-fils Médien, que cette princesse avait eu d'Égée, roi d'Athènes, il retourna à Colchos, et rétablit sur le trône son beau-père, chassé de ses états.

III. Il entreprit ensuite de grandes guerres contre les nations voisines, subjugua plusieurs cités, et, pour réparer les torts de sa première expédition, il joignit les unes à l'empire de son beau-père, dont il avait enlevé la fille Médée, et tué le fils Égiale; il distribua les autres aux peuples qu'il avait amenés. Après Hercule et Bacchus, qui régnèrent, dit-on, sur l'Orient, il fut le premier mortel qui subjugua ces contrées. Il donna à Reca et à Amphistrate, écuyers de Castor et de Pollux, le gouvernement de quelques peuples. Il fit alliance avec les Albains, qui suivirent, dit-on, Hercule du mont d'Albe en Italie, lorsqu'il conduisait à travers ce pays les troupeaux de Géryon vaincu, et qui, se souvenant de cette antique origine, saluèrent du nom de frères, dans la guerre de Mithridate, les soldats de l'armée de Pompée. Presque tous les peuples d'Orient, reconnaissant en Jason leur fondateur, lui rendirent les honneurs divins, et lui éle-

vèrent des temples, que renversa, plusieurs siècles après, Parménion, général d'Alexandre-le-Grand, pour qu'aucun nom ne fût, dans l'Orient, plus révéré que celui de son maître. Après la mort de Jason, Medus, émule de ses vertus, fonda en l'honneur de sa mère, la ville de Médée; il donna son nom à l'empire des Mèdes, fondé par lui, qui domina plus tard tout l'Orient. Près de la terre des Albains, sont les Amazones, dont la reine Thalestris, au rapport de beaucoup d'auteurs, voulut partager le lit d'Alexandre. Armenius, né aussi en Thessalie, l'un des officiers de Jason, ayant réuni les troupes que la mort de Jason avait dispersées, fonde le royaume d'Arménie. Des montagnes de cette contrée sort le Tigre, qui d'abord faible à sa source, va, à peu de distance, se plonger dans la terre; d'où il ressort large et puissant dans la Sophène, à environ vingt-cinq mille pas, pour aller se jeter dans les marais de l'Euphrate.

IV. Mithridate, roi des Parthes, après sa guerre d'Arménie, fut détrôné par le sénat des Parthes, à cause de sa cruauté. Orode, son frère, ayant occupé le trône vacant, l'assiégea long-temps dans Babylone, où il s'était renfermé; la ville affamée fut forcée de se rendre. Mithridate, comptant sur les droits du sang, vint se remettre entre les mains d'Orode; mais celui-ci vit en lui un ennemi plus qu'un frère, et le fit massacrer sous ses yeux. Il fit ensuite la guerre contre les Romains, et massacra l'armée entière, avec Crassus et son fils. Son fils Pacorus, envoyé pour achever cette guerre, se distingua en Syrie par de grandes actions, excita les soup-

çons de son père, et fut rappelé. Après son départ, l'armée des Parthes laissée en Syrie est massacrée avec tous ses chefs par Cassius, questeur de Crassus. Peu de temps après, la guerre civile entre César et Pompée déchire l'empire romain. Les Parthes se déclarèrent pour Pompée, soit à cause de l'alliance qu'ils avaient faite avec lui dans la guerre de Mithridate, soit à cause du meurtre de Crassus, dont ils savaient que le fils combattait dans l'armée de César, persuadés que si César triomphait, le jeune Crassus vengerait le sang de son père. Aussi, après la chute du parti de Pompée, ils secoururent Cassius et Brutus contre Auguste et Antoine : quand cette guerre fut finie, ils firent alliance avec Labienus, ravagèrent, sous les ordres du même Pacorus, la Syrie et l'Asie, et attaquèrent, avec de grandes forces, le camp de Ventidius, qui, en l'absence de leur chef, avait, après Cassius, battu l'armée des Parthes. Ventidius, par une terreur simulée, resta dans ses retranchemens, et souffrit quelque temps leurs insultes. Puis, profitant de leur sécurité et de leur joie, il envoie une partie de ses légions, dont le choc les ébranle et les disperse. Pacorus, croyant que les siens, dans leur fuite, avaient entraîné les légions romaines, se jette sur le camp de Ventidius, comme s'il eût été sans défense. Alors Ventidius, fait marcher le reste de ses légions, et taille en pièces tout ce corps de Parthes, avec Pacorus lui-même. Jamais, dans aucune guerre, les Parthes n'essuyèrent un plus cruel désastre. Lorsque cette nouvelle parvint dans leur pays, Orode, à qui on venait d'annoncer que ses troupes ravageaient la Syrie et envahissaient l'Asie,

Orode, qui voyait avec orgueil Pacorus triompher des Romains, apprenant tout à coup la mort de son fils et le massacre de son armée, tombe de la consternation dans la démence. Il passa plusieurs jours sans parler à personne, sans prendre de nourriture, sans prononcer un seul mot, comme s'il fût devenu muet. Long-temps après, quand sa douleur adoucie lui permit de se faire entendre, il ne prononçait que le nom de Pacorus. Il croyait le voir, l'entendre, lui parler, l'avoir près de lui; puis, songeant qu'il n'était plus, il recommençait à le pleurer. A ce long deuil, succédèrent d'autres tourmens pour ce malheureux vieillard. De ses trente fils, il ne savait lequel il devait destiner au trône, afin de remplacer Pacorus. Les nombreuses concubines de qui il avait eu tant d'enfans, voulaient chacune faire préférer leurs fils, et le fatiguaient de leurs intrigues. Mais le destin des Parthes, dont le trône est presque toujours occupé par des rois parricides, fit écheoir le sceptre à Phrahate, le plus scélérat de tous ses fils.

V. A peine nommé roi, comme si son père eût trop tardé à mourir, il le tua : il fit égorger aussi tous ses frères, et n'épargna pas ses propres enfans; car, voyant les grands du royaume indignés de tant de forfaits, il fit mourir un de ses fils adulte, afin qu'on ne trouvât personne à nommer à sa place. Antoine, pour punir les Parthes d'avoir fourni des secours contre lui et contre César, vint l'attaquer avec seize de ses meilleures légions; mais, maltraité dans plus d'un combat, il s'éloigna à la hâte. Enorgueilli de ce succès, Phrahate se souilla de nouveaux crimes, et fut chassé par ses sujets. Ayant

long-temps importuné de ses prières, d'abord les états voisins, et plus tard les Scythes, il obtint de ces derniers des secours qui le rétablirent sur le trône. Pendant son exil, les Parthes avaient choisi pour roi un certain Tiridate, qui, instruit de l'approche des Scythes, se réfugia avec de nombreux amis près de César, qui faisait alors la guerre en Espagne : il lui livra en otage le plus jeune des fils de Phrahate, que la négligence des gardes lui avait permis d'enlever. A cette nouvelle, Phrahate envoya des députés à César, demandant qu'on lui rendît son fils, et Tiridate son esclave. César ayant entendu tour à tour les plaintes de Phrahate et les prières de son rival (car Tiridate demandait aussi à être rétabli sur le trône, promettant de soumettre la Parthie au pouvoir des Romains, s'il devait sa couronne à leur bienfait), refusa également, et de livrer Tiridate aux Parthes, et de fournir contr'eux des secours à Tiridate. Et cependant, pour ne pas paraître tout refuser, il rendit à Phrahate son fils sans rançon, et voulut que Tiridate fût traité avec magnificence, tant qu'il lui plairait de rester près des Romains. Plus tard, lorsqu'ayant terminé la guerre en Espagne, il vint en Syrie pour régler les affaires de l'Orient, Phrahate craignit qu'il n'attaquât les Parthes. Il réunit donc de tout son empire les prisonniers des armées de Crassus et d'Antoine, et les renvoya à Auguste avec les aigles enlevées aux légions. Auguste reçut même en ôtage ses fils et ses petits-fils, et fit plus par la puissance de son nom, que n'eût pu faire par ses armes aucun autre général.

LIVRE XLIII.

I. Après ce tableau de l'histoire des Parthes, de l'Orient et de l'univers presque entier, Trogue Pompée rentre dans sa patrie, comme après un lointain voyage, pour tracer l'origine de Rome. Il se croirait citoyen ingrat, si, ayant mis au grand jour la vie de tous les peuples, il se taisait sur son pays. Il parle donc en peu de mots du berceau de Rome, de manière à ne pas franchir les bornes qu'il s'est tracées, et à ne pas taire non plus l'origine d'une ville qui est la capitale du monde.

L'Italie eut pour premiers habitans les Aborigènes; Saturne régna sur eux avec tant de justice, que sous son empire aucun homme ne fut esclave, aucun bien ne fut propre à personne; toutes choses restèrent communes, et appartenaient par indivis à tous, comme un patrimoine commun. C'est pour perpétuer le souvenir de ces temps, qu'on a voulu que dans les Saturnales régnât une entière égalité, et que les esclaves prissent place à la table de leurs maîtres. L'Italie, du nom de son roi, fut d'abord appelée *Saturnie;* et le mont qu'il habitait *Saturnien.* Là s'élève aujourd'hui le Capitole, comme si Jupiter eût chassé Saturne de sa demeure. Faunus fut, après Saturne, le troisième roi des Aborigènes [1]. Ce fut alors qu'Évandre, parti de Pallantée en Arcadie,

passa en Italie avec une petite troupe de ses concitoyens. Faunus l'accueillit avec bonté, lui donna un territoire, et le mont qu'Évandre nomma plus tard Palatin. Au pied de cette colline, il éleva un temple à Lycée, appelé Pan par les Grecs, et par les Romains Lupercus. La statue du dieu, presque nue, n'est couverte que d'une peau de chèvre, vêtement sous lequel, aujourd'hui même, on court encore dans la ville aux fêtes lupercales. Fatua, femme de Faunus, livrée sans cesse aux fureurs d'un enthousiasme divin, prédisait l'avenir; et l'on désigne encore l'inspiration prophétique par un mot qui rappelle son nom. Du commerce de la fille de Faunus avec Hercule, qui, dans le même temps, ayant tué Géryon, conduisait à travers l'Italie les troupeaux, prix de sa victoire, naquit Latinus[2]. Sous le règne de ce prince, les Grecs s'étant emparés de Troie, Énée vint en Italie. Reçu d'abord en ennemi, il conduisit les siens au combat; mais, invité à une entrevue, il inspira au roi Latinus une si vive admiration, que ce prince lui fit partager son trône, et le prit pour gendre en lui donnant sa fille Lavinie. Ils s'unirent ensuite contre Turnus, roi des Rutules, privé par Énée de la main de Lavinie. Latinus et Turnus y périrent. Énée, resté vainqueur, et maître des deux états, fonda la ville de Lavinium, ainsi appelée du nom de sa femme. Il fit ensuite la guerre à Mézence, roi des Étrusques, et cette expédition lui coûta la vie. Son fils Ascagne lui succéda. Il abandonna Lavinium, et fonda Albe-la-Longue, qui fut pendant trois cents ans la capitale de ce royaume.

II. Après une longue suite de rois, le trône fut oc-

cupé par Numitor et Amulius. Numitor était l'aîné; mais Amulius s'empara du trône, et condamna Rhéa, fille de ce prince, à une éternelle virginité, de peur que dans une postérité mâle Numitor ne trouvât des vengeurs. Il déguisa cette violence sous un prétexte honorable, et donnant à Rhéa le titre de prêtresse, il sembla moins la punir que l'honorer. Enfermée dans un bois consacré à Mars, elle y donna le jour à deux fils, fruits d'un commerce avec un mortel ou avec ce dieu. La naissance de ces jumeaux redouble la terreur d'Amulius; il ordonne de les exposer, et fait charger la mère de chaînes sous lesquelles elle expira. Mais la fortune, qui préparait l'origine de Rome, fit nourrir les deux enfans par une louve, qui, privée de ses petits, et cherchant à se décharger de son lait, devint leur nourrice: elle revenait sans cesse à eux, comme s'ils eussent été ses petits. Faustulus, un berger, s'en aperçut, les lui déroba, et les éleva dans la simplicité de la vie agreste, au milieu de ses troupeaux. Leur naissance dans les bois de Mars, les soins qu'ils avaient reçus d'une louve, animal consacré à Mars, firent juger qu'ils étaient nés de ce dieu. Ils furent appelés, l'un Remus, l'autre Romulus. Ils grandirent au milieu des bergers, et chaque jour des combats où ils rivalisaient de valeur augmentèrent leur vigueur et leur adresse. Comme ils se montraient courageux et actifs à écarter les voleurs des troupeaux, Remus, pris par ces brigands, est livré au roi, et accusé lui-même du larcin qu'il voulait empêcher; il ravissait, dit-on, les troupeaux de Numitor. Le roi le livre à la vengeance de son frère. Celui-ci, touché de sa jeu-

nesse, et, soupçonnant en lui l'un de ses petits-fils exposés, était ému et de sa ressemblance avec Rhéa, et de son âge qui répondait à l'époque de l'exposition. Tout à coup Faustulus survient avec Romulus, et révèle à Numitor l'origine de ces deux frères. Ils conspirent aussitôt pour venger sur Amulius, ceux-ci le meurtre de leur mère, et Numitor la perte de sa couronne.

III. Amulius périt; Numitor remonte sur le trône, et les deux jeunes princes jettent les fondemens de Rome [3]. Alors fut établi un sénat de cent vieillards, qui reçurent le nom de Pères; alors aussi les peuples d'alentour refusant de s'allier avec cette nation de pasteurs, les filles des Sabins sont enlevées; puis, les contrées voisines une fois soumises, Rome subjugue l'Italie, et bientôt l'univers. En ce temps les rois, au lieu de diadème, portaient des lances, que les Grecs ont appelées sceptres. Ces armes, chez les premiers hommes, étaient vénérées comme des divinités, et c'est en mémoire de ce culte que les statues des dieux sont encore armées de lances [4]. Sous le règne de Tarquin, de jeunes Phocéens venus de l'Asie abordèrent à l'embouchure du Tibre [5], et firent alliance avec les Romains; puis, dirigeant leurs vaisseaux vers l'extrémité de la mer des Gaules, ils allèrent fonder Marseille, entre la Ligurie et la terre sauvage des Gaulois : ils se distinguèrent, soit en se défendant contre ces peuples barbares, soit en les attaquant à leur tour. Bornés à un sol étroit et aride [6], les Phocéens étaient plus marins qu'agriculteurs; ils se livraient à la pêche, au commerce, souvent même à la piraterie, qui alors était en honneur. Aussi, ayant pénétré jusques aux dernières bornes de ces

mers, ils arrivèrent à ce golfe où se trouve l'embouchure du Rhône : séduits par la beauté de ces lieux, le tableau qu'ils en firent à leur retour y appela une troupe plus nombreuse. L'expédition eut pour chefs Simos et Protis, qui, voulant fonder une ville sur les frontières de Nannus, roi des Ségobrigiens, vinrent lui demander son amitié. Ce prince préparait alors les noces de sa fille Gyptis, que devait épouser, selon l'usage de ces peuples, celui qu'elle-même choisirait au milieu du festin. Tous les prétendans assistaient au banquet, où furent aussi appelés les Grecs. Nannus appelant alors sa fille, lui ordonne de présenter l'eau à l'époux qu'elle choisissait : la princesse, sans regarder les autres convives, se tourne vers les Grecs, et va présenter l'eau à Protis, qui, d'étranger devenu gendre du roi, reçut de son beau-père le terrain où il voulait fonder une ville. Marseille fut ainsi élevée près de l'embouchure du Rhône, au fond d'un golfe, et comme dans un coin de la mer. Jaloux des progrès de sa puissance, les Liguriens lui firent une guerre sans relâche; mais les Grecs repoussèrent ces attaques avec tant de succès, que, vainqueurs de leurs ennemis, ils fondèrent de nombreuses colonies sur le territoire qu'ils leur enlevèrent.

IV. Ces Phocéens adoucirent la barbarie des Gaulois, et leur enseignèrent une vie plus douce : ils leur apprirent à cultiver la terre, et à entourer les cités de remparts; à vivre sous l'empire des lois plutôt que sous celui des armes, à tailler la vigne et à planter l'olivier : et tels furent alors les progrès des hommes et des choses, qu'il semblait, non que la Grèce eût passé dans la Gaule,

mais que la Gaule elle-même se fût transportée dans la Grèce. Après la mort du roi Nannus, qui avait donné aux Phocéens le sol de leur ville, un Ligurien annonce à Comanus, son fils et son successeur, que Marseille doit un jour renverser ses voisins, et qu'il faut l'écraser à sa naissance, de peur que, bientôt plus forte, elle ne le détruise lui-même. Il ajoute encore cette fable, qu'une chienne pleine supplia un berger de lui prêter une place où elle pût mettre bas; que, l'ayant obtenue, elle lui demanda plus tard de l'y laisser nourrir ses petits; qu'enfin ceux-ci ayant pris des forces, elle s'arrogea, avec leur appui, la propriété de ce lieu; que de même ces Marseillais se rendraient maîtres un jour de cette terre, qu'ils n'occupaient encore qu'à titre de colons. Excité par ces conseils, le roi tend un piège aux Marseillais. Le jour de la fête des Florales, il envoie dans la ville un grand nombre d'hommes braves et résolus, qui viennent y réclamer l'hospitalité; d'autres y sont transportés dans des chariots couverts de joncs et de feuillage. Le roi lui-même se poste avec son armée dans des montagnes voisines, afin de se trouver devant la ville à l'heure même où ses émissaires lui en ouvriraient les portes, et de fondre à main armée sur les citoyens plongés dans le vin et le sommeil. Mais une femme, parente du roi, trahit le secret de cette conspiration. Touchée de la beauté d'un jeune Grec, son amant, elle lui révéla le péril, en le pressant de s'y soustraire. Celui-ci court aussitôt avertir les magistrats : le piège ainsi découvert, on arrête les Liguriens épars dans la ville; on va saisir les autres sous les joncs qui les cachent. Tous sont égorgés,

et au piège du roi on oppose d'autres embûches. Il y périt avec sept mille des siens. Les Marseillais ont depuis gardé l'usage, même aux jours de fêtes, de fermer leurs portes, de veiller, de couvrir leurs remparts de sentinelles, de reconnaître les étrangers, et de se garder au sein de la paix avec le même soin qu'en temps de guerre. C'est ainsi que les sages institutions se perpétuent chez eux, moins par la nécessité que par l'habitude de bien faire.

V. Ils eurent ensuite de grandes guerres avec les Liguriens et les Gaulois; leurs nombreux succès rehaussèrent leur gloire, et rendirent le nom des Grecs fameux parmi leurs voisins. La prise de quelques barques de pêcheurs fit éclater une guerre entre eux et Carthage, dont ils battirent souvent les flottes, et à qui ils donnèrent la paix après leur victoire. Ils lièrent amitié avec les Espagnols, observèrent fidèlement le traité conclu par eux avec Rome naissante, et, dans toutes les guerres de leurs alliés, s'empressèrent de leur fournir des secours. Ainsi s'augmenta pour eux la confiance de leurs forces; ainsi leurs ennemis n'osèrent troubler leur repos. Marseille florissait par la renommée de ses exploits, par la grandeur de ses richesses, par la gloire toujours croissante de ses forces, lorsque les peuples voisins se liguèrent tout à coup pour la détruire, comme pour éteindre un incendie qui les menaçait tous. D'un accord unanime, ils prennent pour chef Catumandus, un des petits rois de ce pays, qui assiégeait la ville avec une nombreuse armée de soldats d'élite, lorsque, dans son sommeil, une femme d'une figure menaçante, qui disait

être une déesse, l'épouvanta, et lui fit faire la paix avec les Marseillais : il demanda à entrer dans leurs murs pour y adorer leurs dieux; arrivé au temple de Minerve, il aperçut sous le portique la statue de cette divinité qu'il avait vue en songe, et s'écria que c'était là cette déesse qui l'avait épouvanté dans la nuit, celle qui lui avait ordonné de lever le siège. Il félicita les Marseillais de la faveur que leur accordaient les dieux, offrit un collier d'or à Minerve, et jura aux habitans une éternelle amitié. Cette paix étant conclue et la sécurité rétablie, les députés de Marseille, à leur retour de Delphes où ils étaient allés faire une offrande à Apollon, apprirent que Rome était prise et brûlée par les Gaulois. Quand les Marseillais reçurent cette nouvelle, un deuil public régna parmi eux : ils rassemblèrent l'or et l'argent, tant du trésor que des particuliers, pour compléter la somme exigée par les Gaulois et destinée à acheter la paix. En reconnaissance de ce service, Rome les exempta de tout tribut, leur assigna, dans les spectacles, une place parmi les sénateurs, et conclut avec eux une alliance où elle les traitait comme des égaux.

Trogue Pompée, à la fin de ce livre, raconte que ses ancêtres sont issus des Voconces; que son aïeul Trogue Pompée, dans la guerre contre Sertorius, reçut de Pompée le droit de bourgeoisie; que, dans la guerre de Mithridate, son oncle paternel commanda sous Pompée un corps de cavalerie; que son père servit aussi sous César, qu'il remplit des ambassades, et fut le secrétaire et le garde du sceau de César.

LIVRE XLIV.

I. L'ESPAGNE, limite de l'Europe, servira aussi de terme à cet ouvrage. Les anciens l'appelèrent d'abord Ibérie, du nom de l'Ebre, puis Espagne, de celui d'Hispanus. Située entre l'Afrique et la Gaule, elle est bornée par l'Océan et les Pyrénées. Moins vaste que ces deux contrées, elle est aussi plus fertile. Elle n'est pas, comme l'Afrique, dévorée par un soleil ardent, ni fatiguée, comme la Gaule, de vents continuels. Tenant le milieu entre l'une et l'autre, elle doit à ses chaleurs tempérées, à ses pluies bienfaisantes et douces, cette abondance de fruits de tout genre qu'elle fournit à ses habitans, et même à l'Italie et à Rome. Elle produit en abondance, non-seulement du blé, mais du vin, du miel et de l'huile; on y trouve des mines et des races d'excellens coursiers; aux riches récoltes que produit sa surface, il faut ajouter aussi les trésors cachés que renferme son sein. Elle produit beaucoup de lin et de genêt, et nulle terre n'est plus fertile en minium. Les fleuves n'y ont pas ce cours impétueux et rapide qui les rend dangereux; ils coulent avec lenteur, baignant les prairies et les vignobles; le flux et reflux de l'Océan les rend fort poissonneux, et plusieurs roulent de l'or dans leurs flots. L'Espagne ne touche à la Gaule que par le dos des Pyré-

nées : partout ailleurs la mer l'environne. Sa forme est à peu près carrée, sauf que la mer la resserre un peu vers les Pyrénées, dont l'étendue est de six cent mille pas. Le climat de l'Espagne est partout également sain, parce que nulle vapeur marécageuse n'altère la pureté de l'air. D'ailleurs, un vent de mer y règne, qui, pénétrant dans toutes les provinces et dissipant les exhalaisons de la terre, entretient la santé des habitans.

II. Le corps de l'Espagnol est dur à la faim, à la fatigue, et son cœur sait braver la mort. Ils sont tous d'une sobriété sévère. Ils préfèrent la guerre au repos : si les ennemis leur manquent au dehors, ils en cherchent au dedans. Souvent, en cachant un secret, on les a vus mourir dans les tortures, plus attachés à leur secret qu'à leur vie. On vante la fermeté de cet esclave, qui, dans la guerre punique, ayant vengé son maître, rit aux éclats dans les tortures, et triompha, par son visage tranquille et joyeux, de la colère de ses bourreaux. Leur corps est agile, leur esprit remuant. Presque tous tiennent plus à leurs armes, à leurs coursiers de guerre, qu'à leur propre sang. Leurs jours de fêtes se célèbrent sans festins. Après la deuxième guerre punique, ils apprirent des Romains l'usage des bains chauds. Dans une si longue suite de siècles, ils n'ont eu de grand capitaine que Viriathe, qui, pendant dix années, disputa la victoire aux Romains (tant leur courage opiniâtre se rapproche de celui des bêtes sauvages!), et Viriathe même

n'était pas un chef élu par eux; mais ils le suivirent comme habile à prévoir et à éviter les périls. Sa simplicité fut égale à sa valeur : souvent vainqueur des armées consulaires, il ne changea, après ces exploits, ni ses armes, ni ses vêtemens, ni son genre de vie; il resta tel qu'il s'était montré dans sa première campagne, en sorte que le dernier de ses soldats eût paru plus riche que le général.

III. Plusieurs auteurs ont écrit qu'en Lusitanie, sur les rives du Tage, le vent féconde les cavales. Cette fable est née de la fécondité des jumens, de la multitude des chevaux de la Galice et de la Lusitanie, où leur merveilleuse légèreté a pu faire supposer que le vent leur avait donné naissance. Les Galiciens se prétendent issus des Grecs. Ils disent qu'après le siège de Troie, Teucer, odieux à son père Télamon à cause de la mort d'Ajax, son frère, et ne pouvant rentrer dans son pays, se retira à Chypre, et y fonda une ville qu'il appela Salamine, du nom de son ancienne patrie : qu'à la nouvelle de la mort de son père, il voulut regagner son royaume, dont Eurysace, fils d'Ajax, lui ferma l'accès; qu'alors, abordant sur les côtes d'Espagne, il s'empara du pays où s'élève aujourd'hui Carthagène; qu'il passa alors dans la Galice, et donna son nom aux peuples qui l'habitent. Une partie de ces peuples s'appellent Amphiloques. Ce pays produit en abondance le cuivre, le plomb et le minium, qui a donné son nom au fleuve voisin. Il est aussi fort riche en or; on en trouve souvent, en labourant, dans les mottes de terre fendues par la charrue. Sur les confins de cette terre s'élève une mon-

tagne sacrée, dont le fer ne doit pas souiller le sol; mais si par hasard la foudre vient y déchirer la terre, chose assez fréquente en ces lieux, on peut recueillir, comme un présent des dieux, l'or qu'elle a découvert. Les soins du ménage, l'agriculture, sont le partage des femmes; les armes, le brigandage, occupent les hommes. Le fer de ce pays est fort dur; mais l'eau, plus puissante encore, y ajoute une nouvelle force : on dédaigne chez eux une arme qui n'a pas été trempée dans le Bilbilis ou le Chalybs. De là le nom de *Chalybes*, donné à ceux qui habitent les bords de ce dernier fleuve. Le fer y est plus renommé que partout ailleurs.

IV. Les bois des Tartésiens, où les Titans firent, dit-on, la guerre aux dieux, sont habités par les Cunètes: Gargoris, le plus ancien de leurs rois, leur apprit à recueillir le miel. La faiblesse de sa fille lui ayant donné un petit-fils, honteux de cette infamie, il chercha divers moyens pour faire périr l'enfant; mais celui-ci dut à la fortune d'échapper à ces hasards, et son aïeul, touché de tant de périls, le laissa parvenir au trône. L'ayant fait d'abord exposer, il envoya quelques jours après chercher le corps : on trouva l'enfant allaité par diverses bêtes sauvages. Rapporté au palais, le roi le fit jeter dans un sentier étroit où passaient chaque jour les troupeaux : au lieu d'ôter simplement la vie à son petit-fils, il voulait, dans sa cruauté, le faire écraser sous les pieds des animaux. L'enfant ne fut pas blessé, et ne manqua même pas de nourriture. On le livra alors à des chiens dont on avait depuis plusieurs jours irrité la faim, et ensuite à des pourceaux. Loin que ces bêtes le déchi-

rassent, quelques-unes vinrent lui offrir leur lait. Le roi le fit enfin jeter à la mer : alors parut plus clairement la faveur des dieux qui le protégeaient. Dans la violence de la tempête, au milieu du choc furieux des vagues, il fut doucement porté sur le rivage, comme si un vaisseau l'y eût conduit, et, quelques instans après, une biche vint lui offrir ses mamelles. Dans la suite, l'enfant, suivant sa nourrice, acquit une merveilleuse légèreté, et il vécut long-temps parmi les troupeaux de cerfs, parcourant aussi vite qu'eux les bois et les montagnes. Enfin, arrêté dans des filets, il fut offert en présent au roi. Celui-ci reconnut son petit-fils à la ressemblance des traits et à certaines marques imprimées sur son corps à sa naissance. Étonné de tant de hasards et de périls, il le choisit pour lui succéder. On lui donna le nom d'Habis. A peine élevé au trône, il déploya tant de vertus, qu'on reconnut le dessein des dieux dont la main l'avait arraché à tant de périls. Il soumit à des lois son peuple encore barbare; il lui enseigna le premier à atteler des bœufs à la charrue, à féconder ses sillons, et, se rappelant ses souffrances passées, il obligea les hommes à quitter leur nourriture sauvage pour des alimens plus doux. Ses aventures nous sembleraient fabuleuses, si nous ne lisions aussi que les fondateurs de Rome furent allaités par une louve, et Cyrus, roi de Perse, par une chienne. Il interdit à son peuple tout travail d'esclave, et le distribua dans sept villes. Pendant plusieurs siècles, le sceptre resta dans sa famille. Géryon régna sur une autre partie de l'Espagne, entièrement composée d'îles. Les pâturages y sont si riches, que les bestiaux y

périraient d'embonpoint, si on ne les laissait quelque fois sans nourriture. Les troupeaux faisaient la seule richesse des hommes de ce temps : ceux de Géryon étaient si renommés, que l'attrait d'un tel butin conduisit Hercule d'Asie en Espagne. On dit d'ailleurs que Géryon n'avait pas trois corps, comme l'a raconté la fable; mais qu'ils étaient trois frères si étroitement unis, qu'ils semblaient n'avoir qu'une même âme. On ajoute qu'ils n'attaquèrent pas Hercule; mais que, voyant leurs troupeaux enlevés, ils le combattirent pour les recouvrer.

V. Après la chute des royaumes d'Espagne, les Carthaginois furent les premiers maîtres du pays. Les Gaditains, suivant l'ordre reçu dans un songe, ayant emporté de Tyr, d'où les Carthaginois tirent aussi leur origine, les ornemens du culte d'Hercule, pour venir fonder une ville en Espagne, furent attaqués par les peuples voisins, jaloux de leurs rapides progrès. Les Carthaginois les secoururent comme des parens : par leurs succès, ils préservèrent les Gaditains de toute insulte, et subjuguèrent pour eux-mêmes la plus grande partie du pays. Plus tard, encouragés par ces premières victoires, ils envoyèrent Amilcar avec une nombreuse armée pour conquérir toute la province. Ce général, après de grandes actions, se livrant en aveugle à la fortune, tomba dans des embûches où il perdit la vie. Asdrubal, son gendre, envoyé à sa place, fut assassiné par l'esclave d'un Espagnol, qui vengeait sur lui le meurtre injuste de son maître. Annibal, fils d'Amilcar, leur succéda, et les surpassa tous deux. Il effaça leurs exploits par la conquête de l'Espagne entière; puis, tournant ses

armes contre Rome, on le vit, pendant seize années, fatiguer l'Italie par ses victoires. Les Romains, ayant envoyé les deux Scipions en Espagne, chassèrent d'abord les Carthaginois de la province, engagèrent ensuite, contre les naturels eux-mêmes, une guerre longue et acharnée. La province ne fut soumise, et les Espagnols ne reçurent le joug, que lorsque César-Auguste, maître de l'univers, eut porté chez eux ses armes victorieuses, et qu'ayant adouci ce peuple sauvage, et poli par des lois la barbarie de leurs mœurs, il eut réduit l'Espagne en province romaine.

NOTES.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

1. *S'engage à leur conduire*, etc. *Voyez* sur l'expédition de Pyrrhus en Italie, PLUT., *Vie de Pyrrhus;* PAUSAN., I, 11, 7, et cap. 12, 1-3; FLOR., I, 18; OROS. IV, I; TITE-LIVE, XII-XIV.

2. *Il eut plus à se glorifier*, etc. Lévinus, selon Denys d'Halicarnasse, perdit quinze mille hommes et Pyrrhus treize mille. La bataille se livra l'an de Rome 473, près du Siris, fleuve de Lucanie.

3. *Peu de jours après.* Un an après, l'an de Rome 474. Les consuls P. Sulpicius Saverrio et P. Decius Mus furent battus près d'Asculum, en Apulie.

4. *C'était la coutume de Chypre.* Selon Valère Maxime, II, 6, extr. 15, cet usage s'était conservé à Carthage, et il existait aussi, dit Hérodote (I, 94 et 199), chez les Lydiens et les Babyloniens.

5. *Fondée soixante-douze ans avant Rome.* Les écrivains ne sont pas d'accord sur cette date.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

1. *Onze dictatures.* Justin applique ici aux institutions des Carthaginois un mot qui ne convient qu'aux institutions romaines; c'est une faute où il tombe souvent. Il y a le même abus de langage (II, 11, XXI, 5, XXXI, 2) dans l'emploi des mots *prætorium*, *ædiles*, *consulem.*

2. *Au lieu de les livrer aux flammes.* Les textes portent *mortuorumque corpora cremare potius, quam terra obruere.* Comme les Perses enterraient leurs morts et ne les brûlaient pas, il a bien

fallu changer une leçon évidemment fautive. *Voyez* KIRCHMAIER, *de Fun. Rom.*, 1, 2. Freinshemius (*ad Curt.* III, 13) supprime *a rege jubebantur.* Gronovius lit *mortuorumque corpora cremare, quæ potius terra obruere*, etc.

LIVRE VINGTIÈME.

1. *Fait passer*, etc. An de Rome 361.

2. *Sont originaires de Lydie.* Voyez HÉRODOTE, 1, 94.

3. *Sortirent*, etc. *Voyez* VIRG. *Æn.* 1, 242; PLIN. III, 19, TITE-LIVE, 1, 1.

4. *Fondateur de Thurium.* Selon Strabon, VI, p. 254, Philoctète bâtit Petilia, en Lucanie, et non Thurium. *Voyez* VIRG., *Æn.*, III, 401; TITE-LIVE, XXV, 15.

5. *Le jour même*, etc. *Voyez* CIC., *de Natur. Deor.* II, 2; PLIN., VII, 22; PLUT. (*in Æmil.*); TITE-LIV., XLV, 1; VAL. MAX., 1, 8; FLOR., II, 12; III, 3; etc.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

1. *Il passe secrètement en Italie.* An de Rome 398. Dion, qui le força à quitter la Sicile, en avait lui-même été banni deux ans avant. *Voyez* DIOD., XVI, 6; CORN., X, 4, 5.

2. *Pour se faire mépriser*, etc. Ceci contrarie un peu l'opinion de Rousseau sur la conduite de Denys : *J'aime mieux cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe*, etc. (*Émile*). L'action n'est-elle pas gâtée par les circonstances et les détails que Justin rappelle ici ?

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

1. *S'éleva*, etc. L'an 437. Denys avait été chassé dans l'année 411. Il y a donc dans Justin une lacune de vingt-six ans. Timoléon, après Denys, avait rendu la liberté à la Sicile : il était mort en 417. Syracuse avait joui vingt ans encore après lui de la liberté qu'il lui avait conquise. Agathocle vint l'asservir de nouveau.

2. *Dans une seconde rencontre*, etc. An de Rome 443.

3. *Situés dans la plaine*, etc. « La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, dit Montesquieu (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. IV), se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir. »

4. *Une guerre*, etc. On peut rapprocher ce discours de celui de Mithridate, dans notre auteur, liv. XXXVIII, et dans Racine, acte III.

5. *Fit la paix*, etc. An de Rome 448.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

1. *Se disputent*, etc. J'ai rétabli la leçon des manuscrits *vindicantibus;* le tour est familier à Justin, et n'a rien d'ailleurs de trop forcé : *Bellum oritur inter filium nepotemque ejus, vindicantibus eis regnum*, etc. Toute la hardiesse de l'écrivain consiste à sous-entendre *eis*. C'est Grévius qui a introduit, par conjecture, *vindicantes* au lieu de *vindicantibus*.

2. *Son hymen l'avait associée*, etc. *Voyez* TACITE, *Ann.*, III, 34. PLUT., *Brut.*, c. 19. PATERC., II, 67.

3. *Du vieux roi.* Lucien lui donne quatre-vingt-quinze ans. Diodore soixante-douze seulement.

4. *Il échoue de même*, etc. An de Rome 479.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

1. *Il répète*, etc. Cicéron, *de Natur. deorum*, III, 34, rapporte de pareilles plaisanteries de Denys.

2. *Défendre*, etc. Avec la leçon que nous avons suivie, et qui est celle de l'édition de Wetzel, on ne pouvait pas donner un autre sens à la phrase. *Ad affirmationem majestatis*, dit l'éditeur que je viens de citer, est pour *ad confirmandam, defendendam majestatem divinam.* D'autres éditeurs ont lu *admiratione*, ou *ad*

admirationem. L'abbé Paul a traduit *le concours des peuples attirés par la majesté du lieu* : avec ce sens, il fallait au moins changer *ad affirmationem.*

3. *Attestant,* etc. *Voyez* CIC., *de Natur. deorum,* III, 37.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

1. *Lorsque,* etc. An de Rome 475.

2. *Les rois de l'Orient,* etc. On a relevé ici une exagération de l'historien, qui étend à tous les rois de l'Asie ce qui ne peut guère s'appliquer qu'à Nicomède et à quelques autres en petit nombre.

3. *Qu'à sauver sa vie,* etc. Cependant il remonta sur le trône deux ans après, et il s'y maintint jusqu'à l'an 512 de Rome.

4. *De prince comparable à Pyrrhus,* etc. « Les autres roys ne contrefaisoyent Alexandre, sinon en habits de pourpre, en nombre de gardes autour de leurs personnes, en vne façon de ployer vn peu le col, et de parler hautainement : et Pyrrhus seul le représentoit en exploits d'armes; et en actes de prouëssе... On dit que le roy Antigonus interrogé qui luy sembloit le plus grand capitaine, respondit Pyrrhus, pourveu qu'il vieillisse; parlant des capitaines de son tems seulement. Mais Hannibal le prononça le premier de tous vniversellement en expérience et suffisance au mestier de la guerre; Scipion le second, et soy le troisième... Aussi semble-t-il que Pyrrhus ne fit iamais autre chose en toute sa vie, que vacquer et estudier à cette science, comme à celle qui estoit véritablement royale, sans faire compte de toutes austres sciences gentilles à scavoir » (PLUTARQUE, *traduction d'Amyot*).

5. *Ne réussirent point,* etc. Comment accorder ceci avec un passage de Justin, XVI, 3, où il dit que Pyrrhus fut chassé de Macédoine par Lysimaque? On peut consulter Tite-Live, XXXV, 14.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

1. *Des guerres sanglantes,* etc. An de Rome 482.

2. *Citoyen d'Épie.* Quelques textes ont *Epirotarum.* Il faut

conserver *Epiorum* ou *Epeorum*, chez les Grecs Ἔπειοι, ainsi nommés d'Épéus, contemporain de Pélops, roi d'Élide. *Voyez* HOMÈRE, *Odyss.*, XIII, 275; XV, 297.

3. *Magas.* C'est la leçon qu'approuve Wetzel dans ses notes : cependant, dans son texte, il a laissé *Agas.*

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

1. *Roi de Bithynie.* Eumènes était roi de Pergame, et non de Bithynie. Aussi Gronovius a-t-il substitué *Nicomède* à *Eumènes.* Mais c'est bien d'Eumènes qu'il est ici question. L'erreur de Justin ne peut se corriger qu'en changeant *Bithyniæ.*

2. *Son beau-père. Socer* est employé ici par extension. Ariarathe, fils d'Artamène, avait épousé Stratonice, sœur d'Antiochus.

3. *Reçurent le châtiment.* An de Rome 528.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

1. *Antiochus, roi de Syrie.* Il n'y avait alors (an de Rome 520) aucun Antiochus roi de Syrie. Antiochus I, mort en 508, avait eu pour successeur Séleucus, qui régna de 508 à 528. On ne peut supposer qu'il s'agisse ici d'Antiochus-le-Grand qui a régné de 531 à 567, puisque le règne de Démétrius en Macédoine s'étend de 512 à 522. Quelques commentateurs ont cru que Justin voulait parler d'Antiochus Hiérax, dont il a déjà fait mention, XXVII, 2.

2. *Antigone.* Antigonus II, surnomme Λωσῶν.

3. *On pansait leurs blessures,* etc. On peut comparer ce passage avec celui de Tacite, *de Mor. Germ.*, VII.

4. *Son fils.* Ptolémée Philopator, qui succéda à son père. Plutarque et Pausanias disent que Cléomène se donna la mort.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

1. *Près du lac Trasimène.* An de Rome 536.

2. *On verra les vainqueurs,* etc. « Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une

mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille : car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres; et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens. Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent par toute la terre, pour tout envahir. » (MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains,* chap. v.)

3. *Contre les Dardaniens.* Tite-Live (XXXIII, 19) rapporte cette expédition à l'année 555; cependant il dit, XXVIII, 8, que déjà, en 545, le roi était revenu de Grèce en Macédoine, pour faire la guerre aux Dardaniens.

LIVRE TRENTIÈME.

1. *Les villes.* Ou plutôt les provinces (la Cœlésyrie, la Phénicie, la Palestine) qui lui avaient été enlevées, en 535, par Antiochus, et qu'il recouvra en 537.

2. *De deux mois.* Tite-Live dit *de quatre mois,* XXXIII, 13.

3. *La même année.* Bien des années avant, selon Polybe et Eusèbe, qui placent le fait à l'année 530 de la fondation de Rome, et à la première de la cent trente-neuvième olympiade. Il est vrai que Pline, II, 87, le rapporte à la seconde année de la cent cinquante-sixième olympiade (599 depuis la fondation de Rome), et Diodore à la quatrième de la cent quarantième olympiade (537 depuis la fondation de Rome).

4. *D'un âge encore tendre.* Il avait quatorze ans lorsqu'il succéda à Antigone, en 533 : ainsi à l'époque dont parle Justin, en 555, il avait trente-six ans.

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

1. *Envoie en Afrique,* etc. An de Rome 556.

2. *Qu'en Italie.* Voyez chap. v, comparez TITE-LIVE, XXXIV, 60; CORNEL. NÉPOS, XXIII, 8; VELL. PATERCULUS, II, 27. Racine a dit, dans Mithridate, acte III, scène I :

> Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
> Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

3. *Qu'il n'était pas encore assez vaincu*, etc. *Voyez* TITE-LIVE, XXXVII, 35 et 36.

4. *Les Romains se glorifiaient*, etc. TITE-LIVE, XXXVII, 37.

5. *Partagea, entre ses alliés*, etc. TITE-LIVE, XXXVII, 55; XXXVIII, 17.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

1. *Sont vaincus*, etc. Sur les derniers faits racontés dans ce chapitre, *voyez* TITE-LIVE, XXXIX, 50; XLV, 7.

2. *Ils eurent jeté dans le lac de cette ville.* Ou plutôt, au rapport de Strabon, déposé dans le temple. *Voyez* FREINSHEMIUS, suppl. de Tite-Live, LXVI, 40-42.

3. *Cette année*, etc. An de Rome 569. Polybe rapporte la mort d'Annibal à l'année 570; Sulpicius, à l'année 571.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

1. *L'appui de plusieurs rois.* Le texte dit même de tous les rois. Cependant notre auteur, XXXII, 3, ne donne d'autres auxiliaires à Persée que les Gaulois; Tite-Live, XLII, 29, ajoute Cotys, roi des Odrysiens.

2. *Un plus grand nombre de légions.* Il faut consulter Tite-Live, XLII, 31. On verra que le nombre des légions ne fut pas augmenté : seulement, chacune des légions fut composée de six mille trois cents hommes, au lieu des cinq mille deux cents hommes dont elle se composait ordinairement.

3. *Déférent le consulat à Paul Émile*, etc. Il y a ici une double erreur. Avant Paul Émile, le consul Hostilius Mancinus fut opposé à Persée, en 582, et le consul Martius Philippus, en 583. De plus, la guerre de Macédoine ne fut pas confiée extraordinairement à Paul Émile : le sort la lui assigna. *Voyez* TITE-LIVE, XLIV, 17.

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

1. *On députa donc*, etc. *Voyez* CIC., *Philipp.*, VIII, 8; VELL. PATERC., I, 10, VAL. MAX., VI, 4; TITE-LIVE, XLV, 12, etc.

2. *Et confiés aux Romains.* Selon Appien, ce n'était pas ses plus jeunes fils, mais Nicomède lui-même que Prusias avait envoyé à Rome.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

1. *Du roi Antiochus.* Antiochus IV, surnommé Épiphane.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

1. *Tuteur d'Antiochus.* Antiochus VI, non pas beau-fils de Démétrius, mais fils d'Alexandre Bala.

2. *Antiochus.* Antiochus VII, surnommé Évergète.

3. *Il leur donna le nom,* etc. Ce n'est pas alors que les Hébreux prirent le nom de Juifs; c'est après la captivité de Babylone, lorsque Zorobabel, de la tribu de Juda, commença de régner.

4. *Joseph était le plus jeune,* etc. On sait que le plus jeune était Benjamin, et non Joseph.

5. *Il eut pour fils Moïse.* Autre inexactitude. Moïse était arrière-petit-fils de Lévi, frère de Joseph. Tout ce morceau de Justin est plein d'erreurs.

6. *Son fils Aruas.* Sans doute Aron, son frère.

7. *Il institua,* etc. An de Rome 621.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

1. *Ses défaites le rendaient plus terrible.* Montesquieu a dit, après notre auteur, que Mithridate était « un roi magnanime qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en était que plus indigné. » (*Grandeur et décadence des Romains,* chap. VII. *Voyez* aussi HORACE, IV, ode 4; et CLAUDIEN, *de laud. Stilic.*, III, 144.)

2. *Il se mit si bien à l'abri,* etc. Racine a profité de ces détails historiques :

> Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
> J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons:

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
(Act. IV, scèn. 5.)

Et, acte V, scène 4 :

Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

1. *Des discours directs*, etc. Justin ne s'est pas conformé partout au système de harangue adopté par Trogue Pompée. On peut voir, XIV, 4, et XVIII, 7, les discours d'Eumène et de Malée.

2. *Sous le joug.* Voyez TITE-LIVE, IX, 5-6; VELL. PATERC., I, 14; AUL. GELL., XVII, 21. An de Rome 433.

3. *Une guerre civile*, etc. Entre Marius et Sylla, an de Rome 665. *Voyez* FLORUS, III, 21; VELL. PATERC., II, 17, etc.

4. *Son petit-fils.* Jugurtha. Metellus commença la guerre contre lui vers 644.

5. *Patres aborigènes.* Romulus. — *Aruspices sabins.* Numa, dont Tite-Live a dit, I, 18 : *Curibus sabinis habitabat, consultissimus vir omnis divini atque humani juris.* — *Exilés de Corinthe.* Tarquin l'ancien, fils de Démarate, qui, exilé de Corinthe, vint s'établir à Tarquinies, et ensuite à Rome. *Voyez* TITE-LIVE, I, 34-40. — *Esclaves étrusques.* Servius Tullius, né d'une esclave.

6. *Altéré de richesses.* Racine, *Mithridate*, act. III, scèn. 1 :

Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

1. *Par le poison*, etc. On croirait que c'est ce récit qui a fourni à Corneille sa belle scène du cinquième acte de *Rodogune*, s'il n'indiquait lui-même la source d'où il l'a tirée : elle est empruntée à Appien.

LIVRE QUARANTIÈME.

1. *Fils de Cyzicène.* Ou plutôt petit-fils. Il était fils d'Antiochus, qui avait succédé à son père Cyzicène, vers l'année 660, après la retraite de Seleucus.

LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

1. *Les Spartaniens.* Wetzel voudrait, non sans raison, qu'on lût *Sparnos*, et non *Spartanos*. Il s'appuie de l'autorité d'un manuscrit et de cette citation de Strabon, XI, p. 508 : *Nomades ad sinistram maris Caspii, nunc Dahæ dicti, Sparni cognominati.*

2. *Plus sévèrement que l'adultère.* Rapprochez ce passage de celui de Tacite, *Mœurs des Germains*, c. 19.

3. *Ils ne connaissent d'autre sépulture*, etc. C'était un usage, non des Parthes, mais des Hyrcaniens. Hérodote, I, 140, l'attribue aussi aux Perses.

4. *Mourut*, etc. An de Rome 617.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

1. *Onze cent mille pas.* Onze cent mille pas romains, environ trois cent trente-trois lieues françaises, à deux mille cinq cents toises la lieue. — *Sept cent milles.* Deux cent douze lieues de France.

2. *De presque tout l'univers.* C'est-à-dire de toute la Grèce, pour substituer la réalité à l'hyperbole.

3. *Mithridate, roi des Parthes*, etc. Il y a ici erreur et confusion de noms. On peut consulter les notes de Wetzel.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

1. *Le troisième roi*, etc. Picus succéda à Janus, qui avait régné avec Saturne, et il eut pour successeur Faunus, son fils. *Voy.* VIRG., *Æn.*, VII, 45.

2. *Naquit Latinus.* Dans Virgile, Latinus est fils de Faunus et de la nymphe Marica.

3. *Amulius périt*, etc. *Voyez* TITE-LIVE, 1, 6 et suiv.

4. *Étaient vénérées*, etc. Il n'est pas vrai que *les lances* aient jamais été honorées comme divinités, au moins par les Grecs. On les plaçait aux mains des dieux, parce qu'on donnait souvent aux dieux, maîtres de la terre, les attributs de la royauté.

5. *De jeunes Phocéens*, etc. Ces détails sur les Phocéens paraissent assez mal liés à l'histoire de Romulus; on croit que le texte de ce chapitre a été altéré par des déplacemens et des transpositions.

6. *Bornés à un sol étroit et aride.* Hérodote, 1, 142, et Tite-Live, XXXVII, 31, disent précisément le contraire. Justin semble avoir confondu les Phocéens avec les habitans de la Phocide, dont le pays était en effet aride et stérile.

LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

1. *Six cent mille pas.* Cent quatre vingt une lieues de France. Diodore, IV, 35, ne donne aux Pyrénées qu'une étendue de trois mille stades, ou cent treize lieues de France.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.		Pages.
Livre XVIII.	3	Livre XLI.	285
Livre XIX.	25	Livre XLII.	299
Livre XX.	33	Livre XLIII.	313
Livre XXI.	47	Livre XLIV.	329
Livre XXII.	59	Notes du livre XVIII.	342
Livre XXIII.	79	Notes du livre XIX.	342
Livre XXIV.	91	Notes du livre XX.	343
Livre XXV.	111	Notes du livre XXI.	343
Livre XXVI.	121	Notes du livre XXII.	343
Livre XXVII.	129	Notes du livre XXIII.	344
Livre XXVIII.	137	Notes du livre XXIV.	344
Livre XXIX.	147	Notes du livre XXV.	345
Livre XXX.	157	Notes du livre XXVI.	345
Livre XXXI.	167	Notes du livre XXVII.	346
Livre XXXII.	187	Notes du livre XXVIII.	346
Livre XXXIII.	199	Notes du livre XXIX.	346
Livre XXXIV.	205	Notes du livre XXX.	347
Livre XXXV.	213	Notes du livre XXXI.	347
Livre XXXVI.	217	Notes du livre XXXII.	348
Livre XXXVII.	229	Notes du livre XXXIII.	348
Livre XXXVIII.	237	Notes du livre XXXIV.	348
Livre XXXIX.	267	Note du livre XXXV.	349
Livre XL.	281	Notes du livre XXXVI.	349

	Pages.		Pages.
Notes du livre XXXVII. . .	349	Notes du livre XLI.	351
Notes du livre XXXVIII. .	350	Notes du livre XLII.	351
Note du livre XXXIX. . .	350	Notes du livre XLIII. . . .	351
Note du livre XL.	351	Note du livre XLIV.	352